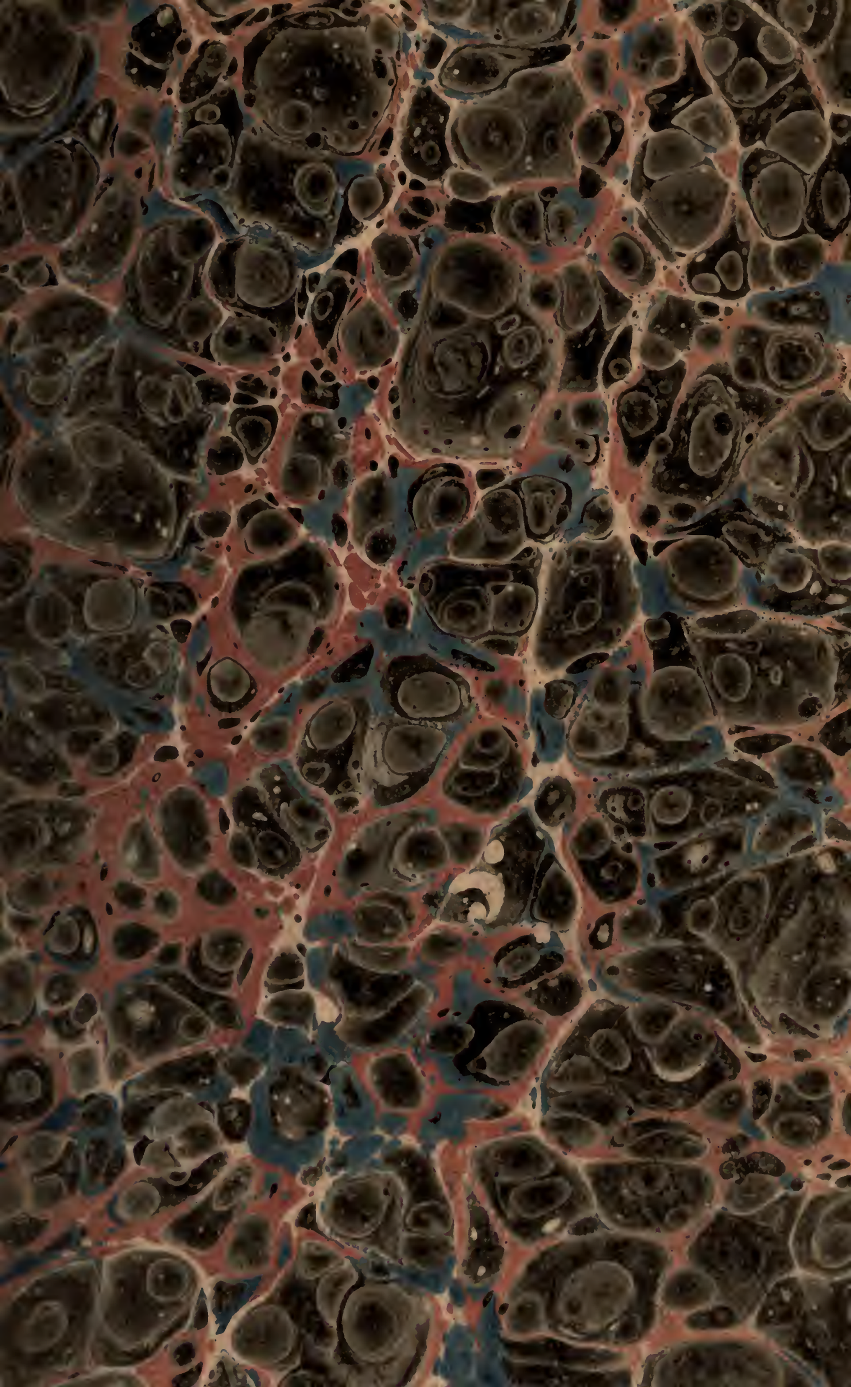
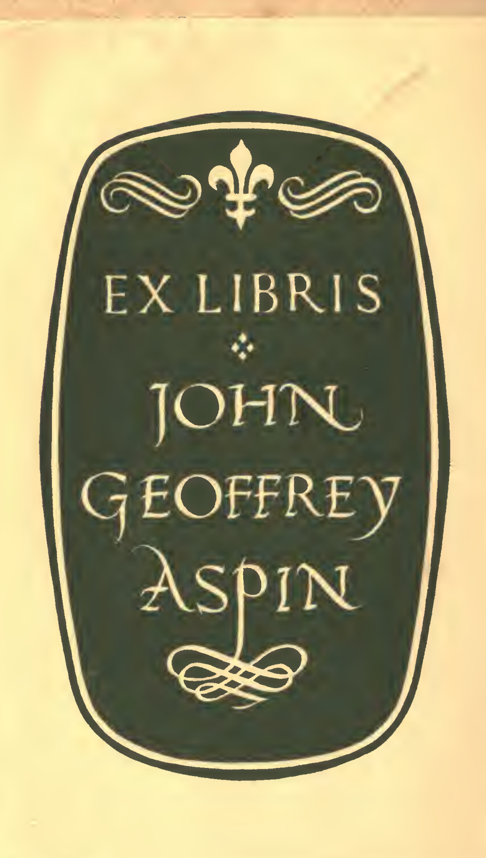



Mr. Alex. Martin,
Envoyé Ext.re & Min.re Plénip.re de S. M. le Roi
des Français près S. M. le Roi de Hanovre.




EX LIBRIS
JOHN
GEOFFREY
ASPIN

9 vol.

PROVERBES

DRAMATIQUES



PROVERBES
DRAMATIQUES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

PROVERBES

DRAMATIQUES,

PAR M. THÉODORE LECLERCQ.

Troisième Édition.

TOME I.



PARIS,

A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXVII.

AVERTISSEMENT.

Autrefois les auteurs faisaient de longs avertissemens et de grandes préfaces pour les ouvrages les plus légers : ils avaient raison, puisque le public les lisait, et qu'il est toujours agréable de parler de soi.

Maintenant, le public ne veut pas qu'on prévienne son jugement; et c'est presque un ridicule, quand on se fait imprimer, de dire comment on est devenu auteur. Pour moi, je n'y pensais guère.

J'ai aimé à jouer des proverbes, et j'en ai fait. C'est toujours une nécessité d'en faire quand on aime à en jouer; car il faut, dans ce genre de plaisir, que les rôles s'arrangent selon les ressources qu'offrent les sociétés dans lesquelles on se trouve. Étranger, par ma position et mon caractère, aux grands événemens qui ont agité le monde, mes amitiés et le désir de voir m'ont conduit dans divers pays; et partout où je me

suis trouvé, j'ai joué et fait jouer des proverbes. Ils ont amusé. On m'en a souvent demandé des copies que je n'ai pas pu toujours refuser, quoique je trouvasse des inconvéniens à les accorder; en effet, elles se sont multipliées. Alors on m'a donné des raisons pour les faire imprimer. J'avais de la peine à y consentir; mon hésitation tenait surtout à ce que je ne voulais pas livrer à tout le monde les proverbes que j'aimais encore à jouer; mais rien ne m'empêchait de les réserver, en ne faisant d'abord imprimer que deux volumes. S'ils ne réussissent pas, mon amour-propre souffrira un peu de la complaisance que j'aurai eue pour des sollicitations indiscrètes; s'ils réussissent, j'aurai été complaisant sans avoir à m'en plaindre. Cela arrive rarement dans le monde.

LA MANIE
DES PROVERBES,

OU

CHACUN POUR SOI, ET DIEU POUR TOUS.

PERSONNAGES.

M. DE SOLANGES.
M. DE VOLMAR.
DORMEUIL.
MADAME DE SAINT-PHAR.
AUGUSTE
LE CHEVALIER.

Le théâtre représente un salon.

La scène se passe à la campagne, chez M. de Volmar.

LA MANIE

DES PROVERBES.

SCÈNE I.

M. DE SOLANGES, M. DE VOLMAR.

M. DE SOLANGES.

Certainement, j'ai de l'humeur; et j'aimerais mieux vous voir brusque, grondeur, grossier même, que d'une complaisance aussi ridicule.

M. DE VOLMAR.

En vérité, je ne vous reconnais pas. Qu'ai-je donc fait pour m'attirer une telle incartade, et si éloignée de votre caractère?

M. DE SOLANGES.

J'ai tort, j'en conviens; car vous êtes le meilleur homme du monde. Votre compagne est charmante; on vous aime; on vient vous voir, on se trouve bien. La beauté de l'automne se prolonge; on reste, et on se livre à tous les plaisirs: chasse, promenades, pêche, jeu, bonne chère; on multiplie et on épuise dans le même

jour tous les moyens de se divertir. L'uniformité fait craindre l'ennui. Aujourd'hui, à dîner, un étourdi s'écrie : Il faut jouer des proverbes; vous répondez: Jouons des proverbes. — Quand? — Ce soir. Jouons-en un, jouons-en deux. Si l'on n'avait pas quitté la table, je crois qu'on aurait décidé qu'il fallait en jouer une douzaine.

M. DE VOLMAR.

Eh bien, quel mal trouvez-vous à cela?

M. DE SOLANGES.

Moi? aucun, pourvu que je ne m'en mêle pas.

M. DE VOLMAR.

Et comment voulez-vous qu'on se passe de vous? Vous avez tant d'esprit!

M. DE SOLANGES.

Oui, c'est ce qu'on me dit toutes les fois qu'on veut me faire faire une sottise. De bonne foi, pourra-t-on apprendre des proverbes assez vite pour les jouer ce soir? A peine s'il reste le temps d'en choisir.

M. DE VOLMAR.

On les choisira, on les jouera, et on ne les apprendra pas.

M. DE SOLANGES.

C'est-à-dire que vous voulez jouer des proverbes improvisés?

M. DE VOLMAR.

Sans doute. Cela n'est pas difficile, à ce qu'on dit, entre gens de bonne société et qui ne manquent pas d'esprit.

M. DE SOLANGES.

Qui est-ce qui croit en manquer? Serviteur aux proverbes improvisés ; mais il ne m'arrivera plus jamais de m'en mêler.

M. DE VOLMAR.

Nous comptons tous sur vous, mon ami, et vous ne voudriez pas rompre les plaisirs de ma société par un caprice que je ne puis expliquer, vous qui êtes toujours si aimable, si disposé à nous seconder.

M. DE SOLANGES.

Caprice! cela est bientôt dit. Si je vous contais ce qui m'est arrivé à ce sujet....

M. DE VOLMAR.

Quoi donc? Ah! dites-moi cela; ce doit être amusant.

M. DE SOLANGES.

Vous connaissez le commandeur d'Ormilly?

M. DE VOLMAR.

Si je le connais! c'est l'homme de France chez lequel on dîne le mieux. Il a des vins qu'on ne trouve que chez lui.

M. DE SOLANGES.

Vous savez combien il est cher à toute sa famille?

M. DE VOLMAR.

Il est si actif pour la servir, si généreux!

M. DE SOLANGES.

Il avait été malade, et l'on voulait célébrer sa convalescence. Des invitations de bal partent de tous côtés; des transparens sont disposés; enfin on fait tous les préparatifs possibles pour rendre la fête digne de son objet. Pour mon malheur, j'arrive le matin; ses parens m'entourent, et me disent qu'il faut y ajouter un proverbe. J'y consens comme un sot, et j'en reste chargé.

M. DE VOLMAR.

Je suis sûr que cela fut charmant.

M. DE SOLANGES.

Écoutez. Vous avez vu la belle galerie de tableaux du Commandeur?

M. DE VOLMAR.

Oui, dans laquelle il y a de si beaux cadres dorés.

M. DE SOLANGES.

Eh bien, on la dispose pour y dresser un théâtre; les hommes s'occupent de ce soin, et les femmes me tourmentent pour que je leur fasse des rôles qui exigent telle ou telle toilette.

M. DE VOLMAR.

Rien de plus naturel.

M. DE SOLANGES.

Je cherche d'abord le mot d'un proverbe applicable à la circonstance, et je prends : *A bon vin point d'enseigne ;* c'est-à-dire qu'il ne faut point d'efforts pour exprimer des sentimens qu'on éprouve réellement.

M. DE VOLMAR.

Cela est ingénieux.

M. DE SOLANGES.

Non, cela est assez commun ; mais pourvu que le mot du proverbe soit applicable, le reste dépend des détails.

M. DE VOLMAR.

Eh bien, les détails.....

M. DE SOLANGES.

Les détails furent pour moi une vraie galère ; jamais je ne pus mettre mes acteurs d'ensemble. Enfin, voyant que le moment de jouer approchait, et me doutant bien qu'ils seraient embarrassés, je leur donnai à tous un conseil dont j'attendais le meilleur effet. « Quand vous serez » en scène, et que vous ne trouverez plus rien » à ajouter, dites : *J'entends quelqu'un ;* cela ap- » prendra au personnage qui doit entrer, qu'il

» est temps qu'il paraisse ; par ce moyen, il n'y » aura point d'interruption. »

M. DE VOLMAR.

C'était fort bien trouvé. Au fait, avec une réplique ainsi convenue, on doit toujours se tirer d'affaire.

M. DE SOLANGES.

Vous allez voir. Figurez-vous la meilleure société de Paris, des femmes charmantes, des hommes d'esprit et remplis d'indulgence, enfin une société comme on la rencontre ici; le Commandeur sur un fauteuil un peu élevé, et tous les yeux fixés sur lui, pour jouir du plaisir qu'il allait éprouver, et lui montrer qu'on le partageait.

M. DE VOLMAR.

Ce spectacle est vraiment délicieux. Continuez; je ne puis vous dire à quel point vous m'intéressez.

M. DE SOLANGES.

La première personne qui devait paraître était la nièce chérie du Commandeur, madame de Verteuil, grande, sèche et noire, et qui avait voulu absolument jouer en costume de paysanne.

M. DE VOLMAR.

Elle avait tort.

M. DE SOLANGES.

La toile se lève; elle paraît. Ses bras nus et décharnés, sa figure étrange excitent un petit mouvement de surprise; soit qu'elle s'en aperçoive, soit l'effet que produisent sur elle tant de spectateurs attentifs, soit toute autre cause, elle perd la tête, parcourt le théâtre sans proférer un seul mot, porte la main sur son cœur comme si elle allait perdre connaissance, et ne trouve rien à dire que, *j'entends quelqu'un.*

M. DE VOLMAR.

Ce n'était pas trop mal s'en tirer.

M. DE SOLANGES.

Oui: c'est elle qui était chargée de l'exposition, car, pour un proverbe comme pour une comédie, encore faut-il que le sujet soit clairement exposé, que le lieu de la scène soit indiqué, enfin que ceux qui sont là éveillent assez l'esprit des auditeurs pour qu'ils prennent intérêt à ce qui va se passer sous leurs yeux.

M. DE VOLMAR.

Je comprends cela parfaitement. Eh bien, vint-il un second personnage?

M. DE SOLANGES.

Sans doute. Celui qui devait arriver pour la seconde scène entra; mais, comme Madame de Verteuil n'avait rien dit et ne lui disait rien, il

ne trouvait rien à lui répondre; et, après être resté quelques minutes à faire des efforts incroyables sans pouvoir desserrer les dents, il s'écria à son tour : *J'entends quelqu'un;* et de ce proverbe tant préparé, c'est absolument tout ce qui fut dit.

M. DE VOLMAR.

Mais savez-vous que cela devait faire la plus plaisante représentation du monde, et qu'on devait rire à gorge déployée?

M. DE SOLANGES.

Rire! Et ce pauvre Commandeur, dont on remarquait la peine extrême! Oh! non; tout le monde souffrait, et personne n'avait envie de rire. Heureusement, on avait fait venir quelques danseurs de l'Opéra; et un ballet bien exécuté fit oublier le proverbe. Chez vous, mon ami, nous n'avons pas cette ressource.

M. DE VOLMAR.

Ici, nous irons beaucoup mieux, vous verrez; et si cela va aussi mal, je veux bien que l'on rie, moi. Rire, c'est toujours s'amuser.

M. DE SOLANGES.

Beau plaisir que celui d'être ridicule, et de l'être avec prétention.

M. DE VOLMAR.

Mais qu'est-ce que cela vous fait? vous ne

jouiez pas chez le commandeur, vous ne jouerez pas ici; on ne vous demande que de nous arranger des proverbes.

M. DE SOLANGES.

Non, certes, je ne jouais pas chez le commandeur, mais je n'en fus que plus complètement bafoué. Ces dames, pour détourner les plaisanteries qu'elles redoutaient, ne manquèrent pas de dire que c'était moi qui avais tout arrangé; et, pendant plus de quinze jours, je ne pouvais entrer dans aucune maison, sans qu'on ne dît en me voyant : *J'entends quelqu'un*. J'ai cru que le nom m'en resterait. Le mot est devenu proverbe; et, quand un de nous s'embarrasse ou ne sait plus que dire, on lui crie : *J'entends quelqu'un*.

M. DE VOLMAR.

S'il était temps encore, d'honneur, je me dédirais; mais la partie est faite, tout le monde s'y attend; nous sommes en intimité; enfin, je vous le demande comme une grace, comme une preuve d'amitié, préparez-nous quelque chose; je dirai que c'est moi qui ai tout fait.

M. DE SOLANGES.

A cette condition, j'y consens.

M. DE VOLMAR.

Vous êtes trop aimable.

M. DE SOLANGES.

Il me vient une idée assez drôle, et dont on pourra tirer parti. Prenons pour mot du premier proverbe : *Autant de têtes, autant d'avis*, ou *chacun pour soi, et Dieu pour tous.*

M. DE VOLMAR.

Cela est excellent; c'est toujours une bonne chose que d'avoir le mot du proverbe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL.

DORMEUIL.

Messieurs; suis-je le premier qui soit venu vous demander un rôle?

M. DE VOLMAR.

Oui.

DORMEUIL.

Voilà mon droit établi, je n'en veux pas plus.

M. DE SOLANGES.

Est-ce que vous avez envie de jouer?

DORMEUIL.

Envie! j'en ai la fureur.

M. DE SOLANGES.

Sera-ce votre début?

DORMEUIL.

Oui et non. Je n'ai pas encore ce qu'on appelle joué de proverbes; mais j'en ai tant vu jouer, que je suis sûr d'y être parfait. Imaginez-vous que j'ai passé l'été dernier chez ma belle-sœur, la marquise d'Albon, où l'on en jouait tous les soirs une demi-douzaine, et supérieurement.

M. DE VOLMAR.

Voyez-vous, Solanges, une demi-douzaine tous les soirs!

DORMEUIL.

Ni plus, ni moins.

M. DE SOLANGES.

Mais quand les apprenait-on?

DORMEUIL.

On ne les apprenait pas. On les.... on les.... Ah! mon Dieu, il y a un terme pour cela.

M. DE SOLANGES.

On les improvisait.

DORMEUIL.

C'est cela. Nous avions un monsieur de beaucoup d'esprit qui inventait quelque chose; et puis chacun ensuite arrangeait cela à sa manière. Moi, je n'étais que spectateur, à cause de ma poitrine.

M. DE SOLANGES.

C'est assez difficile d'improviser.

DORMEUIL.

Non, puisqu'on dit tout ce qui vous passe par la tête; mais il faut de bons costumes. Mon cousin de Courcelles, lui, se déguisait toujours si bien qu'on ne le reconnaissait pas. Il s'était chargé aussi de mettre le rouge aux dames qui jouaient; il s'enfermait pour cela avec elles; et ils riaient tous quelquefois comme des fous. J'allais les écouter à la porte; et c'est ce qui m'amusait le plus.

M. DE SOLANGES.

Si vous ne vous êtes pas essayé, comment pouvez-vous avoir la certitude de réussir?

DORMEUIL.

On sent cela.

M. DE SOLANGES.

Et votre poitrine?

DORMEUIL.

Je n'en souffre plus du tout. Dès l'été dernier même, j'aurais fort bien pu jouer; mais ils avaient fait une espèce de ligue pour m'éloigner. Ma poitrine n'était qu'un prétexte.

M. DE SOLANGES.

Ainsi, vous êtes sûr de bien vous en tirer?

DORMEUIL.

Je vous en réponds.

M. DE VOLMAR.

Et moi aussi.

M. DE SOLANGES.

Voulez-vous que nous fassions un essai ?

DORMEUIL.

Un essai ! et à quoi bon ? Vous me croyez donc bien borné !

M. DE SOLANGES.

Je ne dis pas cela.

DORMEUIL.

N'ayez aucune inquiétude. J'ai fait des choses plus difficiles que de jouer des proverbes ; j'ai appris les mathématiques en moins de six mois.

M. DE SOLANGES.

J'en suis persuadé ; mais quand ce ne serait que pour voir le genre qui vous convient le mieux.

DORMEUIL.

Tous les genres me conviennent.

M. DE SOLANGES.

Chaque personne a toujours une espèce de rôle qui lui est plus agréable.

DORMEUIL.

Ce sont des personnes qui se font une affaire de cela ; pour moi, ce n'est qu'un divertissement.

M. DE SOLANGES.

Eh bien, ce divertissement peut commencer

dès à présent pour vous, par la répétition que nous allons faire.

DORMEUIL.

Comme il vous plaira. Essayez-moi, si cela peut vous faire plaisir, je ne m'y refuse pas.

M. DE SOLANGES.

Écoutez-moi bien. Vous êtes un valet; votre maître, amant de ma fille, vous a placé chez moi, afin d'avoir des intelligences dans la maison; mais comme ma fille doit être enlevée cette nuit même par votre maître, et que par suite de cet enlèvement vous n'avez plus que faire à mon service, vous tâchez de vous faire donner votre congé par moi; et pour cela, vous vous mettez au pis faire. Vous devenez maladroit, insolent, vous inventez tout ce qui peut me donner de l'humeur.

DORMEUIL.

Bien, fort bien. Pourrai-je jouer cela en grande livrée? Je vous avoue que je tiens à la grande livrée; cela me donnera plus de latitude. Je ne crois pas que ce soit un rôle de Jocrisse; c'est plutôt un valet de Comédie française.

M. DE SOLANGES.

Mais oui.

DORMEUIL.

Bon, je vois cela d'ici.

M. DE SOLANGES.

Je puis donc commencer?

DORMEUIL.

Volontiers.

M. DE SOLANGES.

Remarquez bien que chaque chose que vous dites, chaque chose que vous faites, doit tendre à me mettre en colère.

M. DE VOLMAR.

Je jouerais ce rôle-là, tant il me paraît bien expliqué.

DORMEUIL.

Je l'entends aussi parfaitement.

M. DE SOLANGES.

« *Frontin!... Frontin!...* » Eh bien, Monsieur, répondez donc.

DORMEUIL.

Eh bien, quoi?

M. DE SOLANGES.

Vous n'entendez pas que je vous appelle?

DORMEUIL.

C'est donc à moi que vous parliez?

M. DE SOLANGES.

A qui donc? J'ai dit : *Frontin!*

DORMEUIL.

Je ne savais pas que c'était le nom que vous

me donniez ; vous ne m'en aviez pas averti. Demandez à M. de Volmar.

M. DE SOLANGES.

Il me semble que cela s'expliquait de reste. Allons, y êtes-vous à présent?

DORMEUIL.

Oui.

M. DE SOLANGES.

« *Frontin!* »

DORMEUIL.

C'est à moi que vous parlez ; il faut que je vous réponde. Eh bien, quoi?

M. DE SOLANGES.

Répondez : « *Monsieur?* »

DORMEUIL.

« *Monsieur?* »

M. DE SOLANGES.

Mais avec humeur. Comme cela : « *Monsieur?* »

DORMEUIL, sur le même ton d'humeur.

« *Monsieur?* »

M. DE SOLANGES.

« *Donnez-moi mon chapeau.* »

DORMEUIL.

Vous me demandez votre chapeau ; faut-il que je vous le donne?

M. DE SOLANGES.

Non, sans doute. Il faut dire, toujours avec brusquerie : « *Monsieur, je le cherche.* »

DORMEUIL, sur le même ton.

« *Monsieur, je le cherche;* » et j'aurai l'air de le chercher : cela fera bien, n'est-ce pas?

M. DE SOLANGES.

Je continue : « *Vous le cherchez, vous le cherchez; si vous aviez plus de soin, vous n'auriez pas besoin de le chercher.* » Voilà une occasion de montrer de l'humeur, de me mettre en colère, comme je vous le disais tout à l'heure. Allons, répondez.

DORMEUIL.

Eh bien, quoi?

M. DE SOLANGES, avec impatience.

Parbleu! répondez : « *Ma foi! Monsieur, je ne sais pas servir quelqu'un qui crie toujours.* »

DORMEUIL répète.

« *Je ne sais pas servir quelqu'un qui crie toujours.* »

M. DE SOLANGES.

« *Le moyen de s'en empêcher avec vous! Vous êtes d'une insouciance, d'une maladresse qui passe la permission.* » Répondez. Je vous fais beau jeu, j'espère.

DORMEUIL.

Je vous fais beau jeu, j'espère.

M. DE SOLANGES, avec une impatience plus marquée.

Eh non! c'est moi qui vous dis que je vous

fais beau jeu : ce n'est pas dans le rôle. Allons donc, dites : « *Monsieur, je ne vois pas que je sois si insouciant; je vous sers aussi bien que qui que ce soit. Si vous n'êtes pas content, je n'y sais que faire;* » cela, ou toute autre chose, pourvu que vous entamiez une querelle.

DORMEUIL.

Je ne pourrai jamais retenir toute cette tirade.

M. DE SOLANGES.

Ce n'est pas cela positivement qu'il faut dire. Trouvez l'équivalent.

DORMEUIL.

J'entends bien; mais on ne peut pas se monter la tête tout de suite comme cela. J'aurais mieux aimé d'ailleurs que vous m'eussiez fait jouer un rôle de maître. Comment voulez-vous que je puisse parler comme un valet? Et puis, je ne suis pas en costume; je n'ai qu'un chapeau rond à la main. Un chapeau à cornes aide beaucoup pour jouer la comédie. Quand je serai vêtu d'une livrée, je serai plus à mon aise, et je suis sûr que j'irai très-bien. Mais déjà, je me sens plus ancré dans mon rôle, et si nous recommencions, je crois que vous seriez étonné.

M. DE VOLMAR, à monsieur de Solanges.

Mon ami, un peu de complaisance. Moi qui

n'ai jamais joué la comédie, j'entends bien ses raisons.

M. DE SOLANGES.

Recommençons donc. Y êtes-vous?

DORMEUIL.

Oui.

M. DE SOLANGES.

« *Frontin!* »

DORMEUIL.

Vous m'avez dit de répondre avec humeur: « *Monsieur!* » Est-ce bien?

M. DE SOLANGES, avec dérision.

Fort bien. (Reprenant le rôle.) « *Donnez-moi mon chapeau.* »

DORMEUIL.

Est-ce à présent qu'il faut dire : « *Je le cherche?* »

M. DE SOLANGES, avec humeur.

Eh! oui.

DORMEUIL.

« *Je le cherche.* » (D'un air de satisfaction.) Voyez-vous comme j'ai l'air de le chercher?

M. DE SOLANGES, continuant le rôle.

« *Pourquoi le cherchez-vous? Parce que vous n'avez pas de soin, et que vous ne savez jamais ce que vous faites.* »

DORMEUIL.

Ce n'est pas comme cela que vous aviez dit la première fois.

M. DE SOLANGES.

Quand on improvise, cela arrive souvent. Je ne me souviens plus de ce que j'avais dit; mais c'est toujours le même sens à peu près.

DORMEUIL.

C'est que cela me gêne pour vous répondre à présent.

M. DE SOLANGES, avec ironie.

Eh bien, vous vous le rappellerez. J'en sais assez pour n'avoir plus besoin de vous essayer, et je puis vous assurer que vous êtes un excellent comédien.

DORMEUIL.

Non. Il faut être de bonne foi, vous n'avez pas pu me juger.

M. DE SOLANGES, toujours avec ironie.

Pardonnez-moi.

DORMEUIL.

Je n'ai pas dit deux mots de suite.

M. DE SOLANGES, même ton.

Songez donc que vous n'étiez pas en costume.

DORMEUIL, avec confiance.

Cela fait beaucoup.

M. DE SOLANGES.

Cela fait tout.

DORMEUIL.

Vous croyez donc que je ne serai pas très-mauvais?

M. DE SOLANGES.

Vous serez excellent.

DORMEUIL.

Cet éloge me fait plus de plaisir de vous que de qui que ce soit. Je vous laisse, et vais rêver de mon côté pour voir si je ne pourrais pas inventer aussi quelque pièce.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DE VOLMAR, M. DE SOLANGES.

M. DE VOLMAR.

Savez-vous que vous avez un grand talent pour la mystification?

M. DE SOLANGES.

Ah! vous trouvez que dans ce qui vient de se passer c'est moi qui suis le mystificateur!

M. DE VOLMAR.

Lui persuader qu'il est un excellent comédien!

M. DE SOLANGES.

Il se persuade bien qu'il va devenir auteur. Ne nous a-t-il pas menacés de nous apporter quelque pièce de sa façon? Il n'y a rien comme les proverbes pour exalter l'amour-propre. Vous en verrez bien d'autres.

M. DE VOLMAR.

Est-ce que vous emploierez Dormeuil?

M. DE SOLANGES.

N'en faites pas fi; attendez pour juger.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE SAINT-PHAR.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Messieurs, je viens vous demander une grace qu'il faut que vous m'accordiez. Je veux jouer dans vos proverbes.

M. DE VOLMAR.

Comment, Madame! c'est vous qui nous faites une faveur. Une aussi jolie actrice que vous ne peut manquer de nous faire réussir.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je ne demande pas de complimens, mais un rôle agréable.

M. DE SOLANGES.

Un rôle à effet, un rôle de grande coquette, par exemple? J'en ai un dans la tête, dont vous serez contente, j'en suis sûr.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oh! non, pas de rôle de grande coquette. Il faut se parer pour ces sortes de rôles, et j'ai la toilette en aversion. Se parer pour jouer la comédie; cela a l'air de dire aux spectateurs : Regardez comme je suis jolie.

M. DE SOLANGES.

Vous savez bien que vous n'avez pas besoin de le dire pour que tout le monde ici s'en aperçoive.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Donnez ce rôle à madame de Merville.

M. DE VOLMAR.

Madame de Merville!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui; elle est grêlée, elle a de petits yeux, elle est laide; elle sera horrible avec son grand nez, et cela amusera beaucoup.

M. DE SOLANGES.

Mais cela fera manquer l'effet général de notre proverbe.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qu'est-ce que cela fait? Je vous le répète, je ne veux pas jouer de rôle de grande coquette.

M. DE SOLANGES.

Eh bien, voulez-vous un rôle de jeune paysanne bien naïve, bien ingénue, et surtout bien sensible?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, oui, bien ingénue, bien naïve, bien sensible; c'est cela qu'il me faut. Ah! vous êtes un homme charmant!

M. DE SOLANGES.

Écoutez-moi bien, afin de vous pénétrer de la situation, qui est vraiment intéressante.

MADAME DE SAINT-PHAR.

J'écoute, j'écoute.

M. DE SOLANGES.

Vous êtes fille d'un paysan riche, mais avare.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je pourrai mettre un joli petit bonnet à barbes, cela me va à ravir.

M. DE SOLANGES.

Si vous voulez; mais écoutez-moi, de grace.

MADAME DE SAINT-PHAR, *avec distraction.*

J'écoute : eh, mon Dieu! j'écoute.

M. DE SOLANGES.

Vous êtes fille d'un paysan riche, mais avare;

vous avez un amant qui vous adore, et que vous payez du plus tendre retour : par malheur, cet amant n'a pas de fortune, et votre père ne veut pas que vous l'épousiez; ce qui vous cause bien du chagrin. Vous comprenez?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Sans doute; mais pour cela il me faut une croix à la Jeannette.

M. DE SOLANGES, riant.

Cela va sans dire.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Avec un velours noir.

M. DE SOLANGES.

Avec un velours noir.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et un petit cœur tout en haut.

M. DE SOLANGES.

Le petit cœur ne peut rien gâter dans une scène d'amour.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous faites toujours de l'esprit, et vous ne me répondez pas.

M. DE SOLANGES.

C'est vous qui ne me prêtez aucune attention.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quelle querelle! Je ne perds pas un mot.

M. DE SOLANGES.

Votre amant, décidé à quitter le village, s'est engagé.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh, mon Dieu! aurai-je des manches plates ou bouffantes?

M. DE SOLANGES.

Des manches plates ou bouffantes, cela ne fait rien.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Pardonnez-moi, Monsieur, cela fait beaucoup.

M. DE SOLANGES.

Eh bien, je vous conseille d'avoir des manches bouffantes.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Non, j'aime mieux des manches plates, c'est plus dans le costume.

M. DE SOLANGES.

A la bonne heure, mais écoutez-moi, je vous prie!

MADAME DE SAINT-PHAR.

A présent, je suis toute oreille.

M. DE SOLANGES.

Vous apprenez donc que votre amant s'est engagé: il veut vous voir avant de s'éloigner pour jamais; et, certain que votre père est sorti,

il accourt; il se jette à vos pieds; il est au désespoir.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Avec un jupon court?

M. DE SOLANGES, avec humeur.

Au désespoir avec un jupon court!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oh! je m'entends bien; je suis sûre de mon rôle comme si je l'avais joué vingt fois; et pour mon costume, je vous réponds qu'il sera complet. Adieu, messieurs; je ne veux pas vous déranger plus long-temps. Ne vous occupez plus de moi ni de mon rôle; je le sais par cœur, soyez-en persuadés.

M. DE SOLANGES.

Songez au moins à y mettre de la sensibilité.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Beaucoup de sensibilité. (Elle va pour sortir, et revient.) J'ai une petite étoffe rayée rose et blanc; me conseillez-vous d'en faire un corset?

M. DE SOLANGES.

Cela sera fort joli.

MADAME DE SAINT-PHAR.

N'est-il pas vrai? Je suis très-contente de m'être rappelé cette étoffe. Allons, allons, voilà un rôle qui va donner de l'occupation à ma

femme de chambre. Rose et blanc, c'est vraiment une inspiration.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

M. DE VOLMAR, M. DE SOLANGES.

M. DE VOLMAR.

La petite folle ! elle sera charmante.

M. DE SOLANGES.

Elle n'a pas écouté un mot de ce que je lui ai dit.

M. DE VOLMAR.

Cela ne fait rien.

M. DE SOLANGES.

Ah ! cela ne fait rien ! A quoi sert alors la peine que je me donne, si cela ne fait rien ? Sur deux acteurs que nous avons déjà vus, l'un ne comprend pas la moindre chose, l'autre ne se donne pas la peine d'écouter ; et vous espérez jouer des proverbes ?..... A la bonne heure.

M. DE VOLMAR.

Votre *j'entends quelqu'un* vous a rendu méfiant. (Apercevant Auguste.) Mais voici mon neveu ; s'il se charge d'un rôle, celui-là vaudra toute une pièce.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Messieurs, je n'ai aucune prétention comme acteur; je ne me sens ni l'assurance, ni l'amour-propre nécessaires à cet emploi, et la requête que je viens vous présenter est toute de modestie.

M. DE VOLMAR.

S'il n'est pas question de proverbe dans ce que tu as à nous dire, finis en deux mots, parce que notre temps est précieux.

AUGUSTE.

Vous savez, mon cher oncle, que je me mêle parfois de faire des vers que l'on a l'indulgence de trouver assez bons; mais vous n'ignorez pas non plus que je ne les lis jamais qu'en petit comité, à une vingtaine de personnes tout au plus. J'ai l'aversion des lectures d'apparat.

M. DE VOLMAR.

Où veux-tu en venir?

AUGUSTE.

L'importance d'un poète s'établissant devant

une table, et commandant l'attention à une cohue de gens qui ne viennent là que comme à un spectacle, sans se soucier aucunement de poésie; la modestie obligée du lecteur, les applaudissemens obligés des spectateurs, tout cela me glace; et j'ai juré de brûler mes œuvres, plutôt que de les prostituer d'une manière aussi ridicule.

M. DE VOLMAR.

Assez de préambule, passe à la conclusion.

AUGUSTE.

J'ai des vers que j'ai faits, et qui sont, sans me flatter, mon meilleur ouvrage : je ne veux pas encore les donner au public; les journaux sont si dénigrans! Mais j'avoue que je ne serais pas fâché de recueillir les suffrages d'une société éclairée. Quelque certitude que l'on ait d'avoir bien fait, on peut se tromper; tout homme est sujet à l'erreur, *errare humanum est;* et si je pouvais subir une espèce d'examen....

M. DE VOLMAR, l'interrompant.

Qu'est-ce que cela a de commun avec nos proverbes?

AUGUSTE.

Le voici : je voulais vous demander s'il ne serait pas possible d'amener naturellement et sans

affectation, au milieu d'une de vos scènes, un homme qui viendrait lire des vers.

M. DE VOLMAR.

Je n'y vois pas d'inconvénient; c'est une assez bonne idée. Oui, cela se peut: n'est-ce pas, M. de Solanges?

M. DE SOLANGES.

A la rigueur, sans doute; mais les rôles de poètes sont bien usés au théâtre.

AUGUSTE.

Aussi n'est-ce pas un rôle de poète que je vous demande.

M. DE SOLANGES.

Cependant on ne peut guère amener une lecture de vers sans amener un poète.

AUGUSTE.

Je ne veux pas jouer de rôle, je le répète; je veux seulement lire mes vers.

M. DE SOLANGES.

Si vous ne voulez pas de rôle, il n'y a qu'un moyen, c'est de faire votre lecture entre deux proverbes.

AUGUSTE.

Entre deux proverbes! fi donc! J'aurais l'air de n'être placé là que pour donner le temps aux acteurs de s'habiller. Non pas, non pas. Sans

être infatué de mon mérite, je ne veux pourtant pas ravaler ainsi les vers que j'ai faits.

M. DE SOLANGES.

Alors, dites-nous donc ce que vous avez imaginé pour amener votre lecture d'une manière convenable.

AUGUSTE.

Je n'ai rien imaginé; je n'ai pas l'habitude des proverbes; mais vous, M. de Solanges, qui vous y entendez si bien, vous ne devez pas être embarrassé pour cela.

M. DE VOLMAR.

C'est que Monsieur n'a peut-être pas vu de tes vers. Oh! il en fait de très-jolis, vous pouvez m'en croire.

M. DE SOLANGES.

J'en suis persuadé.

AUGUSTE.

Non, vous n'en êtes pas persuadé; car vous trouveriez moyen de les placer.

M. DE SOLANGES.

Ceux que vous voulez lire sont-ils gais au moins?

AUGUSTE.

Gais? non.

M. DE SOLANGES.

De quel genre sont-ils? héroïques, satiriques? Est-ce une épître, une idylle, une églogue?

AUGUSTE.

Ce n'est rien de tout cela.

M. DE SOLANGES.

Qu'est-ce donc?

AUGUSTE.

Ce sont des vers que j'ai faits, et que je voudrais lire.

M. DE SOLANGES.

Il n'y a pas de doute à cela; mais enfin ces vers sont-ils longs, sont-ils courts?

AUGUSTE.

Qu'entendez-vous?

M. DE SOLANGES.

Y en a-t-il peu ou beaucoup?

AUGUSTE.

S'ils sont mauvais, il y en a beaucoup; mais s'ils sont bons, il n'y en pas assez, car on n'a jamais trop de bons vers.

M. DE SOLANGES.

Mais encore, combien y en a-t-il?

AUGUSTE.

Peut-être quatre à cinq cents; je ne les ai pas comptés.

M. DE SOLANGES.

Quatre à cinq cents! mais il vous faudra au moins une grande demi-heure.

AUGUSTE.

Avec les applaudissemens qui interrompent toujours, il y en aura pour une heure.

M. DE SOLANGES.

Cela fera oublier le proverbe.

AUGUSTE.

Eh bien, Monsieur, si cela fait oublier le proverbe, ce sera la preuve que mes vers inspireront de l'intérêt.

M. DE SOLANGES.

De l'intérêt! de l'intérêt! oui, mais s'ils sont mauvais?

AUGUSTE.

Ils inspireront de l'ennui. C'est pour le savoir que je veux les lire, et c'est pour les lire sans apparat que je veux que vous les placiez dans vos proverbes. Je ne sortirai pas de là, d'abord, quelque objection que vous puissiez me faire.

M. DE VOLMAR.

Dites que nous n'avons pas de tête dans notre famille.

M. DE SOLANGES.

Allons, Messieurs, je vois bien qu'il faut se rendre. Je verrai à arranger cela.

AUGUSTE.

J'étais bien sûr que vous trouveriez quelque moyen. Mais surtout pas de rôle, c'est ma con-

dition; pas de costume, pas de rouge; rien qui sente l'acteur ni la prétention. Vous m'entendez? Soyez sûr que je ne vous ferai pas de honte, et que même je pourrai vous donner du relief.

M. DE SOLANGES.

Vous me permettrez au moins d'avertir l'auditoire?

AUGUSTE.

Pourquoi avertir?

M. DE SOLANGES.

Vous ne voulez pas même que j'avertisse?

AUGUSTE.

J'aurais mieux aimé que l'on fût surpris.

M. DE SOLANGES.

Cela pourrait faire un mauvais effet.

AUGUSTE.

Eh bien, qu'est-ce donc que vous leur direz?

M. DE SOLANGES.

Je ne sais pas encore, mais je verrai.

AUGUSTE.

Dites-leur ce qui est, que j'ai fait des vers, et que je veux les lire.

M. DE SOLANGES.

Vous tranchez la difficulté; je leur dirai cela.

AUGUSTE.

Vous ne voulez pas en entendre un échantillon?

M. DE SOLANGES.

Non, non.

AUGUSTE.

C'est bien; je comprends. Vous êtes occupé, et vous ne pourriez pas me prêter toute votre attention. Je vous laisse: adieu. Il y a deux morceaux surtout qui sont sublimes.

SCÈNE VII.

M. DE SOLANGES, M. DE VOLMAR.

M. DE SOLANGES.

Et de trois avec lesquels nous allons faire des miracles.

M. DE VOLMAR.

Laissez-les venir s'offrir, nous choisirons ensuite. Vous verrez d'ailleurs les vers d'Auguste, ils sont étonnans. Je suis persuadé que vous en conviendrez avec moi. Il fait tout ce qu'il veut, cet enfant-là.

M. DE SOLANGES.

Mais quelle idée de vouloir les fourrer dans un proverbe?

M. DE VOLMAR, d'un air de finesse.

Il a beau dire, il y a un peu d'amour-propre

là-dedans. Je n'ai pas été sa dupe, ni vous non plus, je parie.

M. DE SOLANGES, riant.

Non.

M. DE VOLMAR.

C'est si naturel.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Vous êtes dans de grandes affaires; aussi ne vous tiendrai-je pas long-temps, surtout si vous m'accordez tout de suite ce que j'ai à vous demander.

M. DE VOLMAR.

C'est un rôle dans les proverbes?

LE CHEVALIER.

Sans doute, mais un rôle d'amoureux avec madame Dolcy : je tiens à cela par-dessus tout.

M. DE SOLANGES.

C'est agir sans façon, et vous nous chargez là d'une jolie commission.

LE CHEVALIER.

Comment l'entendez-vous?

M. DE SOLANGES.

Il me semble que cela s'explique assez.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous pensez que sous le voile d'un amour feint j'en cache un plus sérieux, et que je profiterai des proverbes pour faire un aveu de ma flamme?.... Vous êtes à cent lieues de ma pensée : Madame Dolcy me déteste, moi je ne puis la souffrir; il n'y a que vous au monde qui ne sachiez pas cela. Je veux jouer un rôle d'amoureux avec elle, parce que cela divertira beaucoup, et que rien ne sera délicieux comme Madame Dolcy me disant : Je vous aime. Ce sera vraiment de la comédie.

M. DE SOLANGES.

Mais le proverbe ira à la diable.

LE CHEVALIER.

Au contraire; cela seul suffirait pour le faire réussir. On est trop heureux quand on a une circonstance comme celle-là à faire valoir. Je vous réponds, moi, du plus grand succès. D'ailleurs, quelle autre femme feriez-vous jouer?

M. DE VOLMAR.

Nous avons déjà madame de Saint-Phar.

LE CHEVALIER.

Son mari arrive ce soir; il l'en empêchera.

M. DE SOLANGES.

Madame de Courbelle?

LE CHEVALIER.

Vous n'y pensez pas! Votre théâtre est grand comme la main, et la queue de ses robes prendrait toute la place.

M. DE SOLANGES.

Eh bien! elle se mettra en robe courte.

LE CHEVALIER.

Comptez là-dessus. Elle! en robe courte sur un théâtre! Jamais. Elle est belle, elle a une grande tournure, surtout lorsque sa fausse hanche est bien placée; mais comme on ne peut pas être parfaite, elle ne montre ni ses pieds ni ses jambes, et elle a raison. D'ailleurs, elle ne pourrait jouer que les coquettes, et il vous faut une femme qui joue tout. Madame Dolcy seule vous convient.

M. DE SOLANGES.

Mais a-t-elle envie de jouer?

LE CHEVALIER.

N'ayez aucune inquiétude à ce sujet. Le désir de briller, de montrer son esprit; le privilège que donnent les proverbes, de parler beaucoup, et de faire autant de mines qu'on le veut, tout cela lui tournera la tête; et je vous réponds, moi, tout ennemis que nous soyons, de l'y détermi-

ner, pour peu qu'elle balance. J'adore les proverbes : c'est la plus belle invention; c'est la source de mille tracasseries. Aussitôt qu'on les introduit dans une maison, on est assuré de jouir de toutes les divisions, de toutes les zizanies, de toutes les haines, les médisances, les calomnies qui règnent ordinairement parmi les acteurs de profession. Aussi je ne manque jamais de m'y fourrer. Les rôles ne me font rien; je n'y mets pas le moindre amour-propre; je n'ai même jamais demandé si je jouais bien; c'est la chose du monde qui me soit le plus indifférente. Ce que j'aime, ce sont les confidences que cela m'attire. J'apprends là des choses que j'aurais ignorées toute ma vie. Une femme qui a un mauvais rôle, par exemple, eh bien, c'est un trésor. On s'étonne de ce qu'on lui a préféré telle autre femme; on n'y conçoit rien; on cherche avec elle le pourquoi... alors elle vous le dit; et ce pourquoi est presque toujours quelque bonne méchanceté. Mais je parlerais sans fin si je voulais vous mettre au courant de toutes les observations que j'ai faites là-dessus.

M. DE SOLANGES.

En effet, vous paraissez fort savant.

LE CHEVALIER.

Plus que vous ne pouvez l'imaginer. Ah çà,

j'ai votre parole, je m'en rapporte entièrement à vous ; je m'enfuis. Que je joue un rôle d'amoureux avec madame Dolcy, je n'en demande pas plus. Seulement ménagez - moi l'occasion de placer une petite tirade à effet, parce qu'on n'est pas fâché, quand on quitte la scène, d'attraper quelques applaudissemens.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DE VOLMAR, M. DE SOLANGES.

M. DE SOLANGES.

Ce jeune homme a d'excellentes dispositions pour rendre nos proverbes agréables. Où nous cherchons de l'amusement pour votre société, il ne voit qu'une occasion de nous brouiller les uns avec les autres. Que dites-vous de cela ?

M. DE VOLMAR.

Que voulez-vous que je dise? il m'a singulièrement amusé ; et si j'avais son âge, je crois que je voudrais passer ma vie à jouer des proverbes. Mais voici Dormeuil qui revient ; il a l'air bien triomphant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL.

DORMEUIL.

Vous n'avez encore rien inventé?.... Je suis plus heureux que vous; j'ai dans la tête un sujet unique. Je m'étonne d'avoir trouvé cela. On a parfois de bonnes fortunes. C'est charmant, c'est vraiment charmant. Je viens de le raconter tout à l'heure en bas, dans le salon, où on a ri aux larmes; on me l'a fait répéter trois fois; à la fin tout le monde s'est écrié: « Mais allez donc » trouver ces Messieurs! »

M. DE VOLMAR.

Vous excitez furieusement ma curiosité.

DORMEUIL.

C'est une chose délicieuse; je puis le dire, puisque cela a tant fait rire toute votre société; il n'y a qu'une voix à cet égard. C'est un sujet tout simple, et qui réunit pourtant le triple avantage d'être gai, moral et instructif. Je n'ai pas été le chercher aux Antipodes, moi; j'ai peint ce que j'ai vu, ce que vous avez vu, ce que tout le monde a vu.

M. DE SOLANGES.

Vous nous faites bien languir.

DORMEUIL.

C'est que je ne sais pas trop comment vous expliquer cela; je voudrais vous faire voir l'ensemble tout d'un coup; voilà ce qui m'embarrasse : je vais pourtant essayer. D'abord... c'est un homme qui croit que sa cuisinière le vole. Je parie que cela vous paraît commun? vous allez voir. Je vous disais donc que c'est un homme qui croit que sa cuisinière le vole; il n'en est pas sûr, il ne fait que le soupçonner. Cet homme donc.... Mais tenez, j'aime mieux vous jouer la scène comme je l'ai inventée, vous en jugerez plus facilement. Figurez-vous donc un homme, un monsieur, un bourgeois en robe de chambre de basin à côtes, le pantalon pareil, coiffé d'un foulard ou d'un madras, n'importe, et chaussé avec des pantoufles.... enfin en négligé, comme on est le matin chez soi lorsqu'on aime ses aises. Ce monsieur entre dans son salon, comme on entre dans son salon. Quand il est entré, il s'asseoit dans une bergère, et il n'est pas plus tôt assis qu'il s'écrie : « *Ah! mon Dieu, je crois » que ma cuisinière me vole.* » Remarquez-vous comme c'est simple?

M. DE SOLANGES.

Très-simple.

DORMEUIL.

Ordinairement on se donne au diable pour faire une exposition; avec moi, c'est l'affaire de deux mots : *Ah! mon Dieu, je crois que ma cuisinière me vole.* Vous auriez dix mille personnes dans votre salle, qu'elles verraient tout de suite que c'est un homme qui croit que sa cuisinière le vole. C'est un grand avantage : n'est-il pas vrai? Je continue : « *Ah! mon Dieu, je crois que ma cuisinière me vole. Ah! mon Dieu, qu'on est malheureux d'avoir une cuisinière qui vole! Ah! mon Dieu, il n'y a donc pas de cuisinière qui ne vole?.....* » Vous voyez bien l'intention de cette scène, et tout ce qu'on peut dire là-dessus? Je ne fais que vous indiquer en gros, parce qu'ensuite c'est à l'acteur à développer cela; vous comprenez? Je passe à la seconde scène. La cuisinière arrive : elle est vêtue en cuisinière, mais avec recherche, et comme une cuisinière qui fait danser l'anse du panier. Il faut qu'elle ait un beau bonnet et des pendans d'oreille en or. Aussitôt que son maître l'aperçoit, il lui dit : « *Ah! mon Dieu, Nanette ou Jeannette.* » (S'interrompant.) Je ne sais pas trop lequel des deux noms convient mieux.

M. DE SOLANGES.

Choisissez.

DORMEUIL.

Nanette est plus un nom de cuisinière..... Au reste, cela ne fait rien. (Il continue.) *Ah! mon Dieu*, *Nanette, je crois que tu me voles!* Pour Nanette qui ne s'attend à rien de rien, c'est une tuile qui lui tombe sur la tête; mais comme elle n'est pas trop manchote, elle se rassure peu à peu, et répond avec une présence d'esprit admirable : *Ah! mon Dieu, monsieur, je vous vole! — Ah! mon Dieu*, *je le crois*, reprend son maître. — *Ah! mon Dieu, qui est-ce qui peut vous avoir dit ça? — Ah! mon Dieu, on ne me l'a pas dit. — Ah! mon Dieu, si.... — Ah! mon Dieu, crois-tu que je sois un imbécile? — Ah! mon Dieu, j'en suis sûre.....* Je ne sais pas si vous entrez bien dans mon idée....

M. DE SOLANGES ET M. DE VOLMAR, ensemble et riant aux éclats.

Parfaitement.

DORMEUIL, avec satisfaction.

N'est-ce pas que c'est plaisant?

M. DE SOLANGES.

Très-plaisant.

DORMEUIL.

Et naturel?

M. DE VOLMAR.

On ne peut davantage.

DORMEUIL.

Cela ne peut manquer son effet, car vous en riez tout comme on en a ri dans le salon. Je vous répète qu'il faut arranger cela ; ce n'est qu'une ébauche, mais le reste va tout seul. Il faut, par exemple, quelqu'un qui ait du talent pour jouer le rôle principal, et je m'en chargerai volontiers. Comme je suis l'auteur, il me semble que cela me va mieux qu'à un autre. Qu'en dites-vous ?

M. DE SOLANGES, avec ironie.

Je suis de votre avis.

DORMEUIL.

Il faut de la chaleur, de l'entraînement. Quelqu'un qui serait froid serait insupportable.

M. DE VOLMAR.

Comment appelez-vous cela ? Est-ce une comédie ? Qu'est-ce que c'est ?

DORMEUIL.

C'est un homme qui croit......

M. DE VOLMAR, l'interrompant avec impatience.

Que sa cuisinière le vole; nous en sommes persuadés. Après.

DORMEUIL.

Après ?

M. DE VOLMAR, toujours avec impatience.

Oui, après; qu'est-ce que c'est que cela?

DORMEUIL.

Vous devez bien le savoir, puisque je viens de vous le réciter d'un bout à l'autre.

M. DE VOLMAR, toujours de même.

Mais enfin, quel est le mot?

DORMEUIL.

Le mot de quoi?

M. DE VOLMAR, même jeu.

Du proverbe.

DORMEUIL.

Ce n'est pas un proverbe.

M. DE VOLMAR, même jeu.

Mais qu'est-ce donc?

DORMEUIL.

Si je vous dis que c'est un homme qui croit que sa cuisinière le vole, vous allez encore me rire au nez : ce n'est pourtant pas autre chose.

M. DE SOLANGES, arrêtant M. de Volmar prêt à s'emporter.

Dites-nous au moins, monsieur Dormeuil, comment verra-t-on que c'est fini?

DORMEUIL.

Parce que Nanette et moi nous cesserons de parler.

M. DE SOLANGES.

Oui, mais les spectateurs voudront savoir le nom qu'il faut donner à cela.

DORMEUIL.

Le nom! ah! je comprends. Eh bien, mais voici ce que je me propose. Quand nous aurons bien épuisé notre sujet, que nous en aurons tiré tout le parti possible, qu'il ne nous restera plus rien à y ajouter..... alors, moi, je m'avancerai sur le bord du théâtre, et je dirai : « Mesdames et Messieurs, qu'est-ce que vous croyez » que nous venons de jouer? » Comme dans la pièce il y a un maître et une cuisinière, les uns diront : « Mais cela doit s'appeler le Maître »; les autres répondront : « Non, cela doit s'appeler la « Cuisinière »; parce qu'au premier coup d'œil l'intérêt a l'air de rouler sur la cuisinière : et moi qui sais que c'est le maître que j'ai voulu peindre, je me hâterai d'apaiser tous les débats, en disant : « Mesdames et Messieurs, ceux d'entre » vous qui ont deviné que c'était le maître, ont » bien deviné, parce qu'en effet c'est le nom de la » pièce. »

M. DE SOLANGES.

Il n'y a pas le plus petit mot à répondre à cette explication.

DORMEUIL.

Monsieur de Volmar n'a pas l'air aussi satisfait que vous.

M. DE VOLMAR.

Où voyez-vous cela? Je suis dans le ravissement.

DORMEUIL.

A la bonne heure donc. Vous sentez, Messieurs, de quelle importance il est que je joue dans ma pièce, et qu'un acteur qui n'entrerait pas comme il faut dans l'esprit du rôle, courrait le risque de le dénaturer entièrement. Je vous prie donc de me le laisser. Si cet essai réussit, comme je n'en doute pas d'après votre suffrage, il serait possible que je vous trouvasse encore quelque autre sujet dans le même genre. Avec du travail et en y pensant bien, je n'en désespère pas. Adieu, adieu. Ah! que je suis content!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DE SOLANGES, M. DE VOLMAR.

M. DE SOLANGES.

A présent, croyez-vous que nous parvenions à faire jouer ce soir des proverbes?

M. DE VOLMAR.

Ma foi, je commence à en douter.

M. DE SOLANGES.

Et moi, au contraire, je suis sûr d'en faire jouer un à perfection.

M. DE VOLMAR.

Bah! vous m'étonnez.

M. DE SOLANGES.

Vous rappelez-vous le titre que j'avais pris tantôt pour sujet?

M. DE VOLMAR.

Oui, je me le rappelle bien : *Autant de têtes, autant d'avis*, ou *Chacun pour soi, et Dieu pour tous.*

M. DE SOLANGES.

Eh bien, abondons dans le sens de chacun, mettons-les tous ensemble, et je vous assure que, quelque chose qu'ils disent et qu'ils fassent, notre proverbe sera justifié :

CHACUN POUR SOI, ET DIEU POUR TOUS.

LE

MARIAGE MANQUÉ,

OU

ON ATTRAPE PLUS DE MOUCHES AVEC DU MIEL QU'AVEC DU VINAIGRE.

PERSONNAGES.

MADAME MAIRET, marchande de modes.
SOPHIE, fille de boutique chez madame Mairet.
MADEMOISELLE DE MUSSY.
M. FILLARS.
M. DUCASTEL.

La scène se passe dans une ville de province.

Le théâtre représente une boutique de marchande de modes, avec un comptoir de chaque côté.

LE

MARIAGE MANQUÉ.

SCÈNE I.

MADAME MAIRET, SOPHIE, chacune dans un comptoir opposé.

SOPHIE, posant ridiculement un chapeau sur sa tête.

Madame, qui est-ce qui met son chapeau comme cela? Vous ne devinez pas? Pardine! c'est madame Darbaut.

MADAME MAIRET.

Mademoiselle, je vous ai défendu de parler politique.

SOPHIE.

Mais, Madame, ce n'est pas parler politique que de parler de madame Darbaut.

MADAME MAIRET.

Pardonnez-moi, Mademoiselle. Madame Darbaut est la femme du maire, et il ne faut jamais s'attaquer aux autorités tant qu'elles sont en place. Il n'y a que vous qui ne sachiez pas ces

choses-là. Madame Darbaut, d'ailleurs, ne se fournissant pas ici, c'est une raison de plus pour que vous ne vous moquiez pas d'elle.

SOPHIE.

Vous préférez donc qu'on se moque de vos pratiques?

MADAME MAIRET.

Taisez-vous, et travaillez. Avez-vous fini le chapeau de mademoiselle de Mussy?

SOPHIE.

Oui, Madame.

MADAME MAIRET.

Et sa robe, est-elle tout-à-fait garnie?

SOPHIE.

Pas encore; mais je vais me mettre après, aussitôt que j'aurai terminé sa collerette.

MADAME MAIRET.

Tâchez qu'il n'y ait rien à redire, car c'est une tatillon s'il en fut jamais.

SOPHIE.

Dame! quand on a son âge et sa figure, on doit être plus difficile que quand on est jeune et jolie. Ma chère cousine a bien à présent....

MADAME MAIRET.

Voilà encore que je vous prends à appeler mademoiselle de Mussy votre cousine.

SOPHIE.

C'est bien sans y penser, je vous assure; et vous vous trompez furieusement si vous croyez que j'y mets de la vanité.

MADAME MAIRET.

Que vous y mettiez de la vanité ou non, je ne veux pas de cela.

SOPHIE.

Enfin elle est toujours ma cousine, puisque son grand-père était le frère du père de mon père.

MADAME MAIRET.

Vous ne finirez pas, à ce qu'il paraît?

SOPHIE.

Entre nous, je puis bien dire ce qui en est. Et puis, ne le sait-on pas dans toute la ville?

MADAME MAIRET.

Parlez, Mademoiselle, puisqu'on ne peut pas vous en empêcher; mais si vous me faites perdre sa pratique....

SOPHIE.

Ce serait une fière perte! elle fournit toutes ses étoffes.

MADAME MAIRET.

Si cela lui convient et à moi aussi?

SOPHIE.

Elle croit, parce que son père a caché son

véritable nom sous le sobriquet de Mussy, que la voilà une toute autre personne, et qu'elle n'a plus rien de commun avec sa famille. Cela fait pitié !

MADAME MAIRET.

Votre père n'avait qu'à faire de même.

SOPHIE.

Pourquoi donc ? mon père était Pierre Pouzons, je n'en rougis pas : ce nom-là vaut bien un nom d'emprunt.

MADAME MAIRET, *avec un ton d'autorité.*

En voilà assez.

(Un moment de silence.)

SOPHIE.

Madame, je puis dire que ma cousine a une figure étrange.

MADAME MAIRET, *avec humeur.*

Encore votre cousine.

SOPHIE.

Pardon. Je puis dire que mademoiselle de Mussy a une figure étrange. Comme elle va être belle avec ce chapeau-là ! Elle aura bien réfléchi avant de choisir son satin. Est-il permis d'avoir un aussi mauvais goût ? Du satin blanc bleu !

MADAME MAIRET.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

SOPHIE.

Oh! rien; mais vous me permettrez de faire une comparaison avec madame Darbaut, c'est pour en dire du bien. Voilà une femme qui n'a pas besoin de choisir ses modes; tout lui va: elle se coiffe en l'air; elle arrange ses cheveux en dépit du bon sens; avec cela, elle est toujours jolie.

MADAME MAIRET.

Elle engraisse beaucoup.

SOPHIE.

Cela n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle femme de la ville.

MADAME MAIRET.

C'est selon le goût. Mademoiselle Juliette a cru me faire une grande niche en m'enlevant sa pratique; je vous avoue que cela m'est bien égal.

SOPHIE.

Il n'est pourtant pas indifférent, pour une marchande de modes, de coiffer un visage comme celui de madame Darbaut.

MADAME MAIRET.

Ce que je trouve seulement de ridicule, c'est que la femme d'un homme en place, qui devrait donner l'exemple, se fournisse chez une per-

sonne aussi connue pour ses mauvaises opinions que l'est mademoiselle Juliette.

SOPHIE.

Ah! vous ne parlez pas politique?

MADAME MAIRET.

Il n'y a pas de politique là-dedans. Si mademoiselle Juliette faisait mieux les modes que moi, encore passe; mais tout ce qui sort de chez elle est lourd, sans goût et sans fraîcheur.

SOPHIE.

Ce sont les crédits qui lui donnent des pratiques.

MADAME MAIRET.

Grand bien lui fasse! Pour moi, je suis corrigée de cette duperie-là. Quand nos dames nous doivent une somme un peu considérable, elles font venir leurs modes de Paris, et nous n'entendons plus parler d'elles : alors il faut les tourmenter ou s'adresser aux maris, et ce sont des longueurs à n'en plus finir : j'aime mieux vendre moins et vendre au comptant; c'est plus sûr.

SOPHIE.

C'est bien moins honorable aussi.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, M. FILLARS.

M. FILLARS.

Bonsoir, madame Mairet; mademoiselle Sophie, je suis votre serviteur.

SOPHIE.

Votre servante, M. Fillars.

M. FILLARS.

Eh bien, Mesdames, qu'est-ce qu'on dit de neuf?

SOPHIE.

C'est à vous qu'il faut le demander, car vous êtes une vraie gazette.

M. FILLARS.

Depuis quelque temps je ne vais plus nulle part.

MADAME MAIRET.

Vous?

M. FILLARS.

Le monde m'ennuie à périr.

SOPHIE.

En voilà du nouveau, vous qui en demandiez.

MADAME MAIRET.

Vous allez pourtant dans la première société.

M. FILLARS.

Certainement; mais depuis peu ils ont tous pris un ton, des manières insupportables. C'est à n'y pas tenir. La receveuse, l'autre jour, ne s'est-elle pas avisée de me regarder du haut de sa grandeur; la receveuse, qui était si contente de venir dîner chez moi avec son mari, lorsqu'ils sont arrivés ici! Ils sont riches maintenant, ils ont un carrosse; ils ont oublié cela.

MADAME MAIRET.

Elle paie bien, et fait beaucoup de dépense.

M. FILLARS.

D'abord, toutes les femmes de receveur aiment les chiffons. Elle paie bien.... le beau mérite! Il vaudrait bien mieux qu'elle ne payât pas bien, avec des places aussi lucratives! A propos, savez-vous ce que monsieur Gaulot est allé faire à Paris? On dit qu'on lui retire sa direction.

MADAME MAIRET.

Monsieur Gaulot! qu'est-ce donc qu'il a fait? C'est un si brave homme; ce sont de si bonnes gens dans cette famille-là, en général!

M. FILLARS.

Bah! bah! il y a dix ans qu'ils ont cette direction; chacun son tour.

MADAME MAIRET.

Vous ne demandez que plaie et bosse, vous.

SOPHIE.

Je parie que je sais qu'est-ce qui fait retirer la place à monsieur Gaulot.

M. FILLARS.

Contez-moi donc cela.

SOPHIE.

C'est madame du Renay, j'en suis sûre.

M. FILLARS.

Elle en est bien capable.

SOPHIE.

On dit qu'elle et madame Gaulot ne pouvaient se souffrir.

MADAME MAIRET.

Je mettrais ma main au feu que madame Gaulot n'a jamais détesté personne.

M. FILLARS.

Mauvaise habitude que vous avez là, madame Mairet; il ne faut jamais se presser de mettre sa main au feu pour qui que ce soit. Eh bien, mademoiselle Sophie?...

SOPHIE.

Eh bien, madame du Renay, qui a de grandes protections à Paris pour faire destituer qui elle veut, les aura employées contre madame Gaulot.

MADAME MAIRET.

Ce ne sont que des suppositions.

M. FILLARS.

Qui sont très-vraisemblables.

SOPHIE.

Madame du Renay s'en est vantée.

M. FILLARS.

Elle est si avantageuse.

MADAME MAIRET.

Le bel avantage de passer pour méchante!

M. FILLARS.

Oui, oui, cela fait respecter.

SOPHIE.

Il est vrai qu'elle l'a dit dans un moment d'humeur.

M. FILLARS.

Preuve qu'elle le pensait : c'est justement quand on a de l'humeur qu'on déguise le moins ses sentimens.

SOPHIE.

C'était en revenant de chez madame Gaulot, qui avait eu la maladresse de la camper devant une croisée, le soleil lui donnant en plein sur la figure. Écoutez donc aussi, quand on reçoit la visite de quelqu'un qu'on a intérêt de ménager, on ne le campe pas devant une croisée; n'est-ce pas donc, monsieur Fillars?

M. FILLARS.

Cela ne s'est jamais fait.

MADAME MAIRET.

Mais d'où tenez-vous donc toutes ces sottises-là, mademoiselle Sophie?

SOPHIE.

De la femme de chambre de madame du Renay elle-même.

MADAME MAIRET.

Et vous me ferez croire qu'elle causerait la ruine de toute une famille pour une pareille misère?

SOPHIE.

Misère! comptez-vous pour rien, Madame, le désagrément d'être en plein soleil quand on met autant de blanc que madame du Renay, et qu'on le met aussi mal? on a l'air d'un masque. Personne ne se soucie de cela.

M. FILLARS.

Mademoiselle Sophie, vous pourriez bien ne pas vous tromper : je me rappelle une aventure à peu près pareille, qui rend très-probable ce que vous venez de nous dire.

SOPHIE.

Madame croit que j'invente.

M. FILLARS.

Je ne le crois pas, moi.

MADAME MAIRET.

Et vous trouvez cela bien, monsieur Fillars?

M. FILLARS.

Voulez-vous que j'en pleure? Les gens qui n'ont pas d'économie ne m'ont jamais fait pitié. Savez-vous que les Gaulot pouvaient mettre hardiment de côté au moins deux mille écus par an, et que ces deux mille écus, depuis dix ans, avec les intérêts et les intérêts des intérêts, feraient aujourd'hui une somme qu'ils seraient bien contens de retrouver? Mais non, on a voulu briller; on roulait voiture; on était de toutes les fêtes; on avait même son jour pour recevoir : c'est fort agréable, si cela pouvait durer. Quand on n'a rien autre chose qu'une place, il faut se conduire autrement. Que de gens j'ai vus faire de la poussière, qui voudraient bien à présent être aussi avancés que moi! Dame! je ne brille pas non plus; je ne cherche pas à m'en faire accroire : je vais tout doucement, et je n'ai pas de plus grand plaisir que quand je vois tomber ceux qui voulaient courir plus vite que moi.

MADAME MAIRET.

Si tout le monde se conduisait comme vous, les pauvres ouvriers seraient bien à plaindre.

M. FILLARS, en se frottant les mains.

On ne leur ferait pas banqueroute au moins,

madame Mairet, car je paie bien exactement.

MADAME MAIRET.

Vous ne dépensez rien.

M. FILLARS.

J'augmente mon avoir ; et quand j'entends les autres parler de leurs chevaux et de leurs beaux équipages, je parle de mes terres, moi, et ce sont encore eux qui m'envient.

MADAME MAIRET.

Ils pensent bien à cela !

M. FILLARS.

J'y pense, moi. Par exemple, il y a encore un de vos voisins qui fait l'important aujourd'hui, et qui dans un an, peut-être, n'aura pas de pain ; ce que je dis est à la lettre.

MADAME MAIRET.

Qui donc ?

M. FILLARS.

Chez le préfet, dimanche dernier, Monsieur a refusé de se mettre à une table de jeu avec moi.

MADAME MAIRET.

Ce n'est pas monsieur Arnoult ?

M. FILLARS.

Non, ce n'est pas monsieur Arnoult, quoique je pourrais bien en dire autant de lui.

MADAME MAIRET.

Monsieur Arnoult a de la fortune.

M. FILLARS.

Je souhaite qu'il lui en reste assez pour payer ses créanciers.

MADAME MAIRET.

Ne badinez pas. Sa femme me doit de l'argent.

M. FILLARS.

La somme est-elle forte?

MADAME MAIRET.

Je ne serais pas contente de la perdre.

M. FILLARS.

Dans ce cas, faites vos diligences, si vous m'en croyez.

MADAME MAIRET.

Mais êtes-vous bien sûr?

M. FILLARS.

Fiez-vous à moi. Je suis au courant de tout ce qui regarde les gens qui ont de mauvaises affaires.

MADAME MAIRET.

Alors vous ne vous occupez pas de ceux qui sont heureux.

M. FILLARS.

Je les attends.

MADAME MAIRET.

Vous vous êtes créé là un joli plaisir.

M. FILLARS.

Pourquoi a-t-on l'air de me narguer? Est-ce

que je ne les vaux pas bien tous? Je n'ai pas besoin d'eux; je ne leur demande rien ; mais tant qu'ils me feront des impertinences...

MADAME MAIRET.

Vous vous êtes mis cela dans la tète. Vous êtes trop susceptible.

M. FILLARS.

Trop susceptible! Quand l'un manque de me jeter par terre en passant à cheval auprès de moi, et qu'un autre baisse le store de sa voiture pour ne pas me voir. Si vous appelez cela être trop susceptible...

MADAME MAIRET.

Vous voudriez que tout le monde allât à pied.

SOPHIE.

Oh! pour cela, Madame ne dit pas une fausseté; et, s'il faut être de bonne foi, il y a longtemps que je me suis aperçue de la haine que porte M. Fillars à tous les gens qui ont voiture.

M. FILLARS.

Je m'en passe bien, moi.

SCÈNE III.

MADAME MAIRET, M. FILLARS, SOPHIE, M. DUCASTEL.

M. DUCASTEL.

Madame, avez-vous des gants?

MADAME MAIRET.

Oui, monsieur. Sophie, faites voir des gants à Monsieur.

SOPHIE.

C'est pour vous, Monsieur?

M. DUCASTEL.

Oui, Mademoiselle?

SOPHIE.

Sont-ce des gants ordinaires, des gants de castor ou des gants de peau de daim que Monsieur désire?

M. DUCASTEL, montrant ses gants.

Ce sont des gants comme ceux-ci.

SOPHIE.

Des gants de société; fort bien. Madame, vous les avez de votre côté. Non, non, je me trompe; je suis si étourdie! Monsieur, je crois que voici une paire qui vous conviendra à merveille. Voulez-vous me permettre de mesurer

sur votre main? C'est absolument cela. J'avais remarqué que Monsieur n'avait pas la main forte.

M. DUCASTEL.

Combien vous dois-je, Mademoiselle?

M. FILLARS.

Je ne me trompe pas, c'est monsieur Ducastel.

M. DUCASTEL.

Ah! ah! c'est vous, monsieur Fillars.

M. FILLARS.

Comment êtes-vous dans ce pays-ci? Vous ne changez pas du tout. Il y a bien six ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir, vous êtes toujours le même.

M. DUCASTEL, à madame Mairet.

Madame, je voudrais aussi une couple de jabots.

MADAME MAIRET.

Nous n'en avons pas de montés pour le moment; mais, si Monsieur veut se donner la peine d'attendre, ce ne sera pas long. C'est en batiste sûrement? Nos Messieurs n'en portent pas d'autres.

M. DUCASTEL.

Comme vous voudrez, Madame.

MADAME MAIRET.

Sophie, allons vite, deux jabots de batiste

pour Monsieur. Donnez-m'en un, vous ferez l'autre. Monsieur, faites-moi le plaisir de vous asseoir[1].

(M. Ducastel s'asseoit sur le devant du théâtre; M. Fillars prend un siége auprès de lui.)

M. FILLARS.

C'est donc pour un mariage que vous faites toutes ces emplettes ?

M. DUCASTEL.

Mon linge s'est tellement abîmé en route, que je n'ai pas une chemise dont le jabot soit mettable.

M. FILLARS.

Vous ne voulez pas me dire le fin mot. Vous avez des prétentions, je vois cela du premier coup d'œil. Voyons, dites-moi ce que vous venez faire dans cette ville, où vous n'êtes jamais venu. C'est à coup sûr quelque chose qui en vaut la peine; car vous n'êtes pas homme à vous déranger pour rien. J'ai su que vous aviez eu le malheur de perdre monsieur votre père; cette nouvelle m'a causé un véritable chagrin;

1. Il faut avoir soin de tenir tout prêt un morceau de batiste que l'on déchire, et que madame Mairet et Sophie se partagent; et, au moment où Sophie montre son jabot achevé, elle en substitue un tout fait qu'elle a tenu auprès d'elle.

et je ne puis pas vous dire l'humeur que j'ai eue contre madame Dubriel, votre cousine, en apprenant qu'elle n'avait porté le deuil que six semaines.

M. DUCASTEL.

Je l'ignorais.

M. FILLARS.

Je puis vous le certifier. La terre de madame Dubriel n'est qu'à dix lieues d'ici, il ne m'a pas été difficile de m'assurer du fait. Pour un oncle, six semaines de deuil, c'est un peu leste. Vous devez vous trouver bien seul à présent dans votre grand château?

M. DUCASTEL.

Je fais beaucoup travailler.

M. FILLARS.

Vous avez donc des projets? Je suis sûr de ne pas m'être trompé. Vous venez nous enlever quelqu'une de nos belles. Mais comment aurez-vous pu faire un choix? vous ne connaissez personne dans la ville. Eh! j'oubliais le vieil abbé de Montègre, avec qui votre père était lié. C'est le plus grand marieur qui soit au monde; il se sera chargé de la commission. Vous riez; m'y voilà. Ce n'est pas trop sot de deviner tout cela sur une paire de gants et deux jabots.

M. DUCASTEL.

Non, sans doute; car c'est la vérité, à l'exception de l'abbé de Montègre, qui n'est pour rien dans cette affaire.

M. FILLARS.

A présent, dites-moi le nom de la demoiselle.

M. DUCASTEL.

Devinez.

M. FILLARS, élevant la voix.

Madame Mairet, qui est-ce qui est à marier ici?

M. DUCASTEL, bas à M. Fillars.

Il n'y a point de nécessité à mettre cette femme en tiers dans ce que nous disons.

MADAME MAIRET.

Vous.

M. FILLARS, haut à madame Mairet.

Bien obligé. (A M. Ducastel.) Elle n'a pas compris ma question. Nous disons donc....

M. DUCASTEL.

C'est vous qui dites; je ne dis rien.

M. FILLARS.

Diantre! j'ai beau chercher, je ne vois personne ici qui vous convienne. Mademoiselle Davaine est trop jeune, et elle n'est pas jolie. Célestine de la Mare a une inclination. C'est peut-être mademoiselle de Fougères; mais elle

louche, et elle prend déjà du tabac. A moins que ce ne soit la petite Pajol, qui a le bout du nez rouge... Je suis imbécile... C'est Aglaé de Saint-Ange; la voilà trouvée! Vous n'êtes pas de la ville, le bruit de son aventure n'aura pas été jusqu'à vous... C'est elle. Elle est bien aimable; nous n'avons rien de mieux. En la tenant isolée, ne la quittant pas, elle peut faire une femme charmante.

M. DUCASTEL.

Eh bien! ce n'est pas encore cette demoiselle-là.

M. FILLARS.

C'est donc une veuve? Madame de la Blotterie, peut-être, qui se peint les sourcils, et qui a un faux râtelier par en haut.

M. DUCASTEL.

Ce n'est point une veuve.

M. FILLARS.

Alors, je m'y perds.

M. DUCASTEL.

Cherchez donc bien.

M. FILLARS.

Que voulez-vous que je cherche?

M. DUCASTEL.

Vous me faites trembler de penser que ma

future n'est pas plus connue de vous, qui paraissez si bien connaître tout le monde.

M. FILLARS.

Nommez-la-moi, je vous dirai bien ce qui en est.

M. DUCASTEL.

Non. Si vous l'eussiez devinée, je ne vous aurais pas démenti; mais je ne vous la nommerai pas. Ces choses-là demandent du secret.

M. FILLARS.

Du secret! Il n'y a pas de secret sans exception.

M. DUCASTEL.

Écoutez donc : cette personne n'habite peut-être pas la ville.

M. FILLARS.

Si elle habite le département, je la connais. Chez qui devez-vous vous trouver avec elle?

M. DUCASTEL.

Je n'en sais rien.

M. FILLARS.

Qui est-ce qui doit vous présenter?

M. DUCASTEL.

Tenez, je vais vous lire la lettre que j'ai reçue à ce sujet, en vous cachant cependant le nom de la personne en question, et la signature de celui qui m'écrit.

M. FILLARS.

Celui qui m'écrit? Pas de doute déjà que la lettre ne soit d'un homme.

M. DUCASTEL.

Vous verrez si vous reconnaîtrez le portrait qu'on me fait.

M. FILLARS.

Lisez.

M. DUCASTEL tire de sa poche une lettre qu'il lit.

« Mon cher ami. »

M. FILLARS.

Mon cher ami!

M. DUCASTEL.

Ah! voici l'endroit. « Mademoiselle de... »

M. FILLARS.

C'est une demoiselle de...

M. DUCASTEL, continuant.

« Mademoiselle de... est fort raisonnable. »

M. FILLARS.

Après?

M. DUCASTEL.

« Elle a de l'esprit et de l'instruction. »

M. FILLARS.

Cela ne dit rien.

M. DUCASTEL.

« Elle tient à une des premières familles de la » ville. »

M. FILLARS.

Chaque famille ici a la prétention d'être la première famille de la ville.

M. DUCASTEL.

« Elle n'a qu'un frère qui est d'une assez mau-» vaise santé. »

M. FILLARS.

Comme tous les frères des demoiselles à marier.

M. DUCASTEL.

« C'est une personne simple dans ses manières. » et sans aucune prétention. »

M. FILLARS.

Cette demoiselle-là n'est pas d'ici.

M. DUCASTEL.

« Qui est généralement aimée et estimée. »

M. FILLARS.

Généralement.

M. DUCASTEL.

« Je crois pouvoir affirmer que cette alliance » vous convient sous tous les rapports, et que » vous ne vous repentirez jamais de l'avoir con-» tractée. »

M. FILLARS.

Cette lettre est de l'abbé de Montègre; il n'y a que lui qui puisse affirmer ces choses-là.

M. DUCASTEL.

« Je ne parlerai de rien à madame de... ni à » sa fille, avant de vous avoir présenté chez » elle. »

M. FILLARS.

Arrêtez un instant, je vous prie. « Je ne par- » lerai de rien à madame de.... ni à sa fille. » Cette demoiselle n'a donc qu'une mère? ou bien elle a un père aussi; mais un de ces pères comme nous en voyons plusieurs, qui ne comptent pour rien dans leur maison, et qui ne servent qu'à donner un nom aux enfans de leur femme. Continuez : je croyais avoir trouvé un renseignement, et je suis toujours dans la même ignorance.

M. DUCASTEL.

« Vous pouvez avoir la certitude que personne » ne sera prévenu. »

M. FILLARS.

Oh! que voilà bien une phrase de faiseur de mariages! « Personne ne sera prévenu, » pas même vous peut-être. Que d'entrevues où personne n'est prévenu, et où tout est arrangé d'avance! On surprend la demoiselle dans un négligé plein de recherche, s'occupant d'une broderie délicate ou de quelque autre bagatelle qui semble absorber toute son attention, au milieu d'un sa-

lon tapissé de dessins faits par elle seule, et qui le plus souvent ne sont que l'ouvrage de son maître. Le piano est tout prêt, le livre de musique ouvert à la sonate qu'on étudie depuis quinze jours. Les jeunes frères et sœurs, groupés autour de leur aînée, sont en admiration devant elle, et lui font mille caresses qu'elle reçoit avec une grâce et une bonté touchantes : tout respire l'harmonie et l'union. Le prétendu, ébahi, transporté, brûle déjà de faire partie d'une aussi aimable famille; et, pour mettre le comble à son ravissement, après l'avoir étourdi de chants et de musique pendant une heure ou deux, on finit par accorder une gavotte aux instances d'un ami officieux aposté là par hasard, et sans que rien ait été prévu.

M. DUCASTEL.

Pour la musique, je suis sûr de n'en pas entendre.

M. FILLARS.

Comme vous êtes musicien, il est possible qu'on ne se risque pas à jouer devant vous; mais vous ne connaissez rien à la danse, et vous n'éviterez pas la gavotte, ou au moins quelque petit menuet. Au surplus, cela ne fait rien; voyons le reste.

M. DUCASTEL.

C'est tout.

M. FILLARS.

Vous badinez?

M. DUCASTEL.

Non.

M. FILLARS.

Et la taille, l'âge, la figure, on ne vous en dit pas un mot? On vous avait donc écrit sur tout cela avant cette lettre, car le moyen de croire que vous ayez fait plus de soixante lieues sur des renseignemens aussi vagues.

M. DUCASTEL.

C'est pourtant la vérité.

M. FILLARS.

Allons donc.

M. DUCASTEL.

La personne qui m'écrit a toute ma confiance; et, quoi que vous en puissiez dire, je ne crains pas d'avoir fait un voyage inutile.

M. FILLARS.

Vous avez une foi robuste. Quant à moi, je trouve cette lettre si insignifiante, qu'il me semble que vous pourriez la publier ici même, sans craindre de compromettre la demoiselle qu'on prétend vous désigner. Enfin, il ne faut que de la patience: une personne comme vous ne peut pas être long-temps dans la ville sans que l'on sache ce qu'elle y est venue faire; et de-

main ce ne sera plus un secret. Que faites-vous ce soir?

M. DUCASTEL.

Vous avez spectacle, je compte y faire un tour.

M. FILLARS.

Permettez-vous que je vous accompagne?

M. DUCASTEL.

Volontiers.

M. FILLARS.

Je vous demanderai seulement la permission d'aller rompre un engagement : c'est l'affaire d'un instant; ce n'est qu'à deux pas.

M. DUCASTEL.

A la bonne heure.

M. FILLARS.

J'y cours. (Bas.) Songez à marchander avec madame Mairet, parce qu'elle a la réputation d'être fort chère; et pour sa fille de boutique, vous ne lui donnerez rien : ce n'est pas l'usage ici. (Haut, en s'en allant.) Je ne vous dis pas adieu, mesdames.

SCÈNE IV.

MADAME MAIRET, M. DUCASTEL, SOPHIE.

MADAME MAIRET.

Je vous demande mille excuses, Monsieur; mais quand on veut que l'ouvrage soit bien fait, il faut y mettre le temps.

SOPHIE.

Voilà mon jabot fini : est-ce comme cela que vous le vouliez, Monsieur ?

M. DUCASTEL.

C'est on ne peut mieux, Mademoiselle.

SOPHIE.

Comme je travaille très-vite, on pourrait croire que je ne travaille pas avec soin ; cependant il est impossible de faire les ourlets mieux que je ne les fais. Les messieurs ne se connaissent guère à cela, c'est tout simple : cependant on sait toujours distinguer des points réguliers d'avec des points comme j'en vois faire à tant de femmes qui s'imaginent savoir travailler, et qui ne s'en doutent seulement pas... C'est pour votre commodité, Monsieur, que vous restez dans ce coin-là.

M. DUCASTEL.

C'est pour éviter l'air qui vient par-dessous votre porte.

SOPHIE.

Vous avez raison; elle ferme bien mal.

MADAME MAIRET.

Sophie, faites-moi donc penser à envoyer demain la servante chez le menuisier afin qu'il voie à l'arranger.

SCÈNE V.

MADAME MAIRET, SOPHIE, M. DUCASTEL dans le fond du théâtre, MADEMOISELLE DE MUSSY.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Eh bien! madame Mairet, et mon chapeau, et ma robe, et ma collerette?

MADAME MAIRET.

Tout cela est prêt, Mademoiselle.

SOPHIE.

A l'exception de votre garniture, que j'achève.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Vous avez encore quelque chose à faire?

SOPHIE.

Ce n'est presque rien.

MADAME MAIRET.

Vous aurez le tout demain à dix heures, comme nous en sommes convenues.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Je veux l'avoir ce soir. Demain à dix heures! J'aurai bien autre chose dans la tête demain à dix heures. Pourquoi n'aidez-vous pas votre fille de boutique, au lieu de faire des jabots? Est-ce que j'ai besoin de jabots, moi?

MADAME MAIRET.

On ne peut pas travailler à deux sur votre garniture.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Ce sont de mauvaises raisons que cela. J'ai vu quelquefois chez mademoiselle Juliette plus de cinq ouvrières occupées à la même robe. D'ailleurs, qui vous empêchait de faire passer des nuits? On ne fait pas autre chose chez mademoiselle Juliette.

MADAME MAIRET.

Mademoiselle Juliette! Mademoiselle Juliette ne fait pas passer des nuits quand cela est inutile. Vous ne m'aviez demandé votre robe que pour demain.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Je veux l'avoir ce soir. Où est mon chapeau?

MADAME MAIRET.

Sophie, montrez le chapeau.

SOPHIE.

Le voici, Mademoiselle, bien frais, bien joli, et qui vous siéra on ne peut mieux.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Ah! quelle horreur!

MADAME MAIRET.

Comment donc, Mademoiselle?

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Mais c'est une abomination. Je vous ai donné du satin blanc, et vous me rendez un chapeau bleu.

MADAME MAIRET.

Je vous réponds, Mademoiselle, que c'est bien votre satin.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Et moi, je vous réponds que c'est faux. Mon satin est un satin fort, et celui-ci une pelure d'oignon. Le mien est blanc, et le vôtre est bleu. Je m'y connais peut-être.

MADAME MAIRET.

Pour la couleur, c'est l'effet des lumières. Au surplus, Mademoiselle, vous avez remporté chez vous le restant de votre étoffe, vous comparerez demain au jour, et vous verrez que c'est la même chose.

SOPHIE.

Si Mademoiselle nous eût laissé faire toutes les fournitures....

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Je ne vous parle pas, Mademoiselle. Je verrai que c'est la même chose; je ne verrai rien du tout, car je ne veux pas de cette guenille-là. Un chapeau bleu! prétendre me faire croire que j'ai voulu un chapeau bleu! Vous perdez donc tout-à-fait la tête, madame Mairet? cela n'a pas le sens commun. J'aurais dû m'en douter. Je ne sais quelle manie j'ai de me fournir ici; on n'y vend que de la drogue. Le joli chapeau! ne dirait-on pas qu'il a servi d'étalage pendant six mois? Je vous avais demandé du tulle aussi; pourquoi m'avez-vous mis de la blonde?

MADAME MAIRET.

Vous aviez parlé de tulle d'abord, mais vous avez fini par convenir que la blonde serait plus adoucissante.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Plus adoucissante! je ne me suis jamais servi de ce mot-là. Dites que vous avez mis de la blonde parce que vous n'aviez pas de tulle chez vous: vous êtes si bien assortie!

MADAME MAIRET.

Sophie, montrez à Mademoiselle le carton où sont les tulles.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Continuez ce que vous faites, Mademoiselle; c'est plus essentiel. Qu'est-ce que c'est que ce chiffonage-là? C'est ma garniture. Juste ciel! c'est pour devenir folle. Mais vous avez donc juré de ne rien faire comme personne? J'ai passé deux heures à vous expliquer ce que je voulais.

SOPHIE.

Mais regardez donc, Mademoiselle?

MADEMOISELLE DE MUSSY.

La seule fois peut-être que j'aie mis de l'intérêt à ma toilette. Ah! grands dieux! que j'ai eu tort de ne pas m'adresser à Paris! Madame Mairet, c'est une terrible leçon que vous me donnez là.

MADAME MAIRET.

Vous criez contre votre garniture; je puis vous répondre qu'elle a fait l'admiration de deux ou trois dames qui sont venues ici.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Vous l'avez donc montrée?

SOPHIE.

Je ne puis pas travailler dans la cave.

MADEMOISELLE DE MUSSY, à madame Mairet, avec ironie.

Vous avez une demoiselle qui a bien de l'esprit. Sans travailler dans la cave, ne peut-on pas avoir une arrière-boutique?

MADAME MAIRET.

C'est comme votre chapeau, si vous vouliez l'essayer.

MADEMOISELLE DE MUSSY, prenant le chapeau.

Que voulez-vous que j'essaie un chapeau bleu?

MADAME MAIRET.

Je vous répète, Mademoiselle, que votre chapeau n'est pas bleu.

MADEMOISELLE DE MUSSY essaie le chapeau, et se regarde dans une glace.

Ah! que je suis laide!

SOPHIE, à part.

Ce n'est pas la faute du chapeau.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Je me fais peur; je ressemble à ma mère; j'ai l'air d'avoir cent ans. Je voulais, au contraire, quelque chose de jeune. (Elle se laisse tomber sur un siège avec tous les signes du plus grand abattement; et, après un moment de silence, elle arrache le chapeau de dessus sa tête, et le jette avec emportement sur le comptoir.) Tenez, voilà votre guenille, tâchez de la vendre à quelque marchande de chansons. Ah! c'est épouvantable.

Comment vais-je faire pour demain? Je n'ai rien à mettre, rien, absolument rien. Donnez-moi donc au moins des conseils. Je ne puis pas rester comme cela. Il faut prendre une décision; mais, avec votre philanthropie, vous ne voudrez pas faire passer la nuit pour remplacer mon chapeau. Suis-je assez malheureuse!

MADAME MAIRET.

Un peu de patience.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Ce sont là les conseils que vous me donnez. Un peu de patience! Ne dirait-on pas que j'en ai manqué depuis une heure que je fais du mauvais sang? Eh bien! vous ne parlez pas, vous ne dites rien.

MADAME MAIRET.

J'attends que vous me fassiez une nouvelle commande.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

A quoi cela servira-t-il? Si vous employez les mêmes ouvrières, elles ne feront encore que du bousillage. Je ne sais où vous allez déterrer ces filles-là?

SOPHIE.

Dans votre famille, mademoiselle de Mussy.

M. DUCASTEL, à part.

Mademoiselle de Mussy! Qu'entends-je?

MADAME MAIRET.

Sophie, finissez.

SOPHIE.

Pourquoi donc, Madame? Il n'y a que moi qui travaille en modes pour vous. Mademoiselle ne l'ignore pas; et quand elle m'appelle bousilleuse, je puis bien lui dire que je suis sa cousine. Oui, Mademoiselle, je suis Sophie Pouzons, comme vous êtes Adélaïde Pouzons. La seule différence qu'il y ait entre nous, c'est que mon père n'a pas fait fortune comme le vôtre, et qu'il n'a pas pris de sobriquet.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Quel déluge de paroles!

SOPHIE.

Ah! mais dame, chacun a son orgueil.

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Vous croyez bien, madame Mairet, qu'après une scène aussi scandaleuse je ne remettrai plus les pieds chez vous.

MADAME MAIRET.

Mais, Mademoiselle...

MADEMOISELLE DE MUSSY.

Non, madame Mairet, cela n'est pas possible. Je ne m'abaisserai pas à répondre à votre fille de comptoir. Ses injures ne peuvent m'atteindre; mais, pour qu'elle n'ait pas la satisfaction de les

répéter aux dames de ma connaissance qui se fournissent ici, je vais leur dire que je vous quitte, et les engager à suivre mon exemple.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME MAIRET, M. DUCASTEL, SOPHIE.

MADAME MAIRET.

Vous venez de faire un beau chef-d'œuvre, mademoiselle Sophie.

M. DUCASTEL.

Comment nommez-vous cette personne-là, Madame? Ne vous l'ai-je pas entendu appeler mademoiselle de Mussy ?

MADAME MAIRET.

Hélas! oui, Monsieur.

M. DUCASTEL.

Cette demoiselle de Mussy a-t-elle une sœur?

MADAME MAIRET.

Non, Monsieur.

M. DUCASTEL.

Ou une nièce ?

MADAME MAIRET.

Pas davantage?

M. DUCASTEL.

Est-ce que celle que je viens de voir pense encore à se marier?

SOPHIE.

Elle y pensera toute sa vie. Elle manque régulièrement deux ou trois mariages chaque année.

M. DUCASTEL.

Madame, qu'est-ce que je vous dois?

MADAME MAIRET.

Monsieur, je vais vous le dire aussitôt que j'aurai achevé ce jabot.

M. DUCASTEL.

Je n'ai pas le temps d'attendre. Voilà une pièce d'or; faites-moi le plaisir de vous payer.

MADAME MAIRET.

Mais, Monsieur, c'est l'affaire de quelques minutes.

M. DUCASTEL.

Je n'ai pas une seconde à perdre. Je vais faire mettre les chevaux à ma chaise de poste.

MADAME MAIRET.

Monsieur ne va pas quitter la ville?

M. DUCASTEL.

Tout de suite. Voulez-vous me rendre sur la pièce que vous avez devant vous?

MADAME MAIRET.

Et vos jabots?

M. DUCASTEL.

Je les ferai prendre plus tard. Finissons de grâce, Madame.

MADAME MAIRET.

Puisque vous le voulez absolument, voilà ce qui vous revient; mais je suis vraiment désolée...

M. DUCASTEL, donnant une pièce d'argent.

Vous aurez la bonté de donner cela pour moi à vos demoiselles. Madame, je suis votre serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME MAIRET, SOPHIE.

SOPHIE.

Est-ce qu'il est fou, ce Monsieur? Il laisse aussi ses gants. A qui en a-t-il donc? Pour un Monsieur aussi froid, c'est étonnant.

MADAME MAIRET.

C'est votre faute, Mademoiselle. Vous vous conduisez de manière...

SOPHIE.

N'allez-vous pas dire que c'est moi qui l'ai engagé à reprendre la poste ? Si je m'en rapportais à quelques mots que j'ai entendus à la dérobée, je croirais bien plutôt...

MADAME MAIRET.

Faites-moi grace de vos conjectures. Je suis tout sens dessus dessous. Voir défiler comme cela toutes ses pratiques les unes après les autres! Si mademoiselle de Mussy ne revient pas, j'en suis fâchée, mademoiselle Sophie, mais nous ne resterons pas ensemble.

SOPHIE.

Il n'y aurait pas de justice à cela. C'est autant pour vous que pour moi que j'ai voulu la remettre à sa place. On a beau être marchand, on ne doit pas se laisser mesquiner aussi ouvertement.

MADAME MAIRET.

Cela me regardait, Mademoiselle.

SOPHIE.

Oh! que je serais contente, si ce dont je me doute était vrai!

SCÈNE VIII.

MADAME MAIRET, SOPHIE, M. FILLARS.

M. FILLARS.

Où est donc ce Monsieur?

SOPHIE.

Il est parti.

M. FILLARS.

Parti! où est-il allé?

SOPHIE.

A son auberge.

M. FILLARS.

Il va revenir?

SOPHIE.

Au contraire, il va s'en aller.

M. FILLARS.

S'en aller?

SOPHIE.

Et, si vous voulez lui parler, dépêchez-vous de le rejoindre, à moins qu'il ne vous convienne mieux de prendre aussi la poste pour courir après lui.

M. FILLARS.

Qu'est-ce que cela signifie?

SOPHIE.

Cela signifie qu'il s'en retourne chez lui.

MADAME MAIRET.

Du moins c'est ce qu'il nous a dit.

M. FILLARS.

Il y a quelque chose là-dessous. Est-ce qu'il est venu quelqu'un lui parler?

SOPHIE.

Personne. Il n'est venu que mademoiselle de Mussy qui n'a seulement pas pris garde à lui, mais qui, en récompense, nous a fait un sabbat d'enfer à propos d'une robe et d'un chapeau qu'elle nous avait commandés pour demain.

M. FILLARS, se frappant le front.

Et ce Monsieur était là? Et il a tout entendu? Ah! que je suis imbécile! C'est cela. Mais où diable aller deviner que monsieur Ducastel soit venu de soixante lieues pour épouser mademoiselle de Mussy?

SOPHIE.

Je ne m'étais pas trompée.

M. FILLARS.

Cela s'explique pourtant. L'abbé de Montègre fait depuis trente ans le boston de madame de Mussy; il voit toujours Adélaïde comme une enfant; il aura trouvé que ce mariage était très-sortable. (Il rit.) Ah! ah! ah! ah! Par où vais-je

commencer mes visites de ce soir? Il faut que j'aille au moins dans vingt maisons. Elle a donc bien fait le démon.

SOPHIE.

Demandez à Madame.

M. FILLARS.

Je m'en rapporte bien à vous. C'est à mon compte le dix-neuvième mariage qu'elle manque tout-à-fait par sa faute, et je pourrais dire le vingtième si j'étais mauvaise langue.

MADAME MAIRET.

Ne répandez pas cela, monsieur Fillars, quand ce ne serait qu'à cause de moi.

M. FILLARS.

A moins que je ne meure de mort subite, ce sera demain la nouvelle de toute la ville.

MADAME MAIRET.

Elle m'a menacée de m'ôter mes pratiques.

M. FILLARS.

Bast! Cette aventure va vous donner la plus grande vogue au contraire. Je m'engage pour ma part à ne raconter l'affaire qu'en gros, et à renvoyer à vous toutes les personnes curieuses des détails. Ce sera la ville et les faubourgs. Ah! mademoiselle de Mussy, à votre âge, avec votre figure, vous ne vous donnez seulement pas la peine de réformer votre caractère. Sur quoi

comptez-vous donc pour trouver un mari? Apprenez, mademoiselle Pouzons, que le proverbe dit :

ON ATTRAPE PLUS DE MOUCHES AVEC DU MIEL QU'AVEC DU VINAIGRE.

LE BAL,

OU

LE RENARD ET LES RAISINS.

PERSONNAGES.

MADAME DE VALROSE.
ÉLISE, sa sœur.
ALPHONSE DE BELMONT, amant d'Élise.
MADAME DE FONBREUSE.
JULES DE SAINT-ANGE.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, chez madame de Valrose.

Le théâtre représente un salon.

LE BAL.

SCÈNE I.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE.

MADAME DE VALROSE.

Eh bien! ma chère Élise, avez-vous pris enfin votre parti sur le bal de madame de Saint-Ange?

ÉLISE.

Pas encore tout-à-fait, ma sœur.

MADAME DE VALROSE.

Vous êtes trop frivole, il faut que je vous le dise; et je serais au désespoir qu'Alphonse pût se douter du chagrin que vous éprouvez depuis trois jours.

ÉLISE.

Ah! ma sœur, du chagrin! c'est tout au plus une contrariété, et monsieur de Belmont ne serait pas en droit d'être bien rigoureux à cet égard; car, entre nous, il n'est pas non plus très-raisonnable.

MADAME DE VALROSE.

Tant pis pour votre ménage.

ÉLISE.

Tant mieux. Je n'aurais pas pu supporter un mari pédant.

MADAME DE VALROSE.

Qui vous parle de pédant? On peut, sans être pédant, avoir du calme dans l'esprit; et je serais très-fâchée de penser que, dans l'union que vous allez contracter, il n'y aura de raison ni d'un côté ni de l'autre.

ÉLISE.

Vous avez tort. Nous serons beaucoup mieux assortis que si nous avions des goûts opposés.

MADAME DE VALROSE.

On ne peut cependant pas être toujours en fêtes et en parties de plaisir.

ÉLISE.

Je n'y ai jamais songé non plus.

MADAME DE VALROSE.

Il faut s'occuper un peu de sa maison.

ÉLISE.

Il faut s'en occuper beaucoup.

MADAME DE VALROSE.

Le goût du monde entraîne souvent dans des sociétés si peu convenables!

ÉLISE.

On va dans le monde, et on a sa société.

MADAME DE VALROSE.

Comment choisirez-vous la vôtre ?

ÉLISE.

Comme avait fait notre pauvre mère. Elle ne recevait intimement que sa famille, celle de mon père, quelques amis d'enfance et des personnes recommandables par leur esprit et leur caractère. Je l'imiterai. Ensuite j'irai avec monsieur de Belmont partout où il ne trouvera pas d'inconvénient à me conduire.

MADAME DE VALROSE.

S'il n'est pas difficile....

ÉLISE.

Les hommes le sont toujours pour ces choses-là.

MADAME DE VALROSE.

J'espère au moins que vous ne reverrez plus madame de Saint-Ange.

ÉLISE.

Vous lui en voulez plus que moi.

MADAME DE VALROSE.

Je ne lui en veux pas ; mais je ressens comme je le dois l'impertinence qu'elle nous fait.

ÉLISE.

S'il n'y avait que du malentendu.

MADAME DE VALROSE.

Non, ma chère Élise, elle ne nous a pas invitées à son bal, parce qu'elle aura craint de manquer de places pour de nouvelles connaissances qu'elle aura faites hier, et qu'elle croit lui convenir mieux que nous.

ÉLISE.

Ah ! ma sœur.

MADAME DE VALROSE.

Je connais si bien ce genre de femmes-là. Une personne à la mode, qui leur fait quelques avances, suffit pour leur tourner la tête. Elles lui sacrifieraient leurs amis les plus chers, s'il était vrai qu'elles en eussent, dans l'espoir d'être prônées par elles et de participer ainsi à leur gloire.

ÉLISE.

Je vois que la plus contrariée de nous deux n'est pas celle qu'on pourrait penser, et je vous avoue qu'il ne me serait venu à l'idée aucune des raisons que vous venez de me dire.

MADAME DE VALROSE.

Vous croyez que je suis contrariée de ne pas aller à un bal; vous savez bien que je ne danse pas.

ÉLISE.

Il y a autre chose qu'un bal. On parle d'un concert; et puis, c'est une distraction.

MADAME DE VALROSE.

Je vous avoue que je ne vois dans tout cela qu'un manque de procédé.

ÉLISE.

Et moi, un bal de moins.

MADAME DE VALROSE.

Si j'avais à me reprocher quelque chose vis-à-vis madame de Saint-Ange encore, je lui pardonnerais; mais je n'ai jamais eu ce qu'on appelle du monde sans l'avoir invitée.

ÉLISE.

C'est ce qui me fait croire qu'il n'y a que de l'oubli de sa part.

MADAME DE VALROSE.

Mais c'est justement de cet oubli que je me plains. Je ne suis pas de ces personnes que l'on peut oublier. Écoutez, Élise, vous allez vous marier; quelque goût que vous ayez pour les divertissemens, songez qu'il ne doit jamais vous faire transiger avec la considération qui vous est due.

ÉLISE.

Je sais si bien cela, ma sœur, que, si je pouvais me douter que ce fût à dessein que nous fussions exclues du bal de ce soir, je ne remettrais jamais les pieds chez madame de Saint-Ange.

SCÈNE II.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE, ALPHONSE DE BELMONT, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Belmont.

(Il sort.)

ALPHONSE.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects. Les invitations ne sont pas arrivées depuis hier?

ÉLISE.

Hélas! non.

ALPHONSE.

Vous en êtes bien fâchée, mademoiselle Élise?

MADAME DE VALROSE.

Elle en perd la tête, et je vous attendais pour lui faire la leçon.

ÉLISE.

Ma sœur espère que vous me gronderez de ce que j'aime le bal.

ALPHONSE.

Je m'en garderai bien. Je vous donnerais trop d'occasions de prendre votre revanche.

MADAME DE VALROSE.

Est-ce que vous ne trouvez pas inconcevable la conduite de madame de Saint-Ange envers nous?

ALPHONSE.

Si inconcevable que je ne la crois point.

MADAME DE VALROSE.

Cependant.....

ALPHONSE.

Mais elle avait plus de raisons pour ne pas m'inviter, moi. Un jeune homme, c'est sans conséquence; et il y a trois jours que j'ai mon invitation.

ÉLISE.

N'est-il pas vrai, monsieur Alphonse, qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas; mais que certainement ce n'est pas de la faute de madame de Saint-Ange?

ALPHONSE.

A la place de madame, je lui aurais écrit.

MADAME DE VALROSE.

Vous me connaissez bien.

ALPHONSE.

Je suis si persuadé qu'elle croit vous avoir invitée, que je ne fais nulle difficulté de penser qu'elle vous saurait gré de votre démarche.

MADAME DE VALROSE.

Mais mettez-vous donc bien dans l'esprit que je ne me soucie aucunement de cela; que je préfère rester chez moi, à aller dans la réunion la plus brillante; que, sans Élise, il y a long-temps que je n'irais plus nulle part, et qu'il eût même été très-possible que, quoique invitée à ce bal, je n'y eusse pas été. C'est le procédé que je trouve inouï. Voilà tout.

ALPHONSE.

Voulez-vous que j'aille tout à l'heure chez madame de Saint-Ange, sous un prétexte quelconque? comme, par exemple, pour lui demander à quelle heure juste il convient d'arriver ce soir. Je lui parlerai de vous, et je verrai bien.....

MADAME DE VALROSE, *embarrassée.*

Dans le cas où elle aurait eu l'intention de ne pas nous avoir, ce serait si ridicule!

ALPHONSE.

Elle ne pourrait toujours pas persister devant moi.

ÉLISE.

Vous avez vu ma garniture; mais vous ne connaissez pas le joli chapeau que ma sœur s'était fait faire.

MADAME DE VALROSE, *négligemment.*

On disait que ce serait si nombreux.

ALPHONSE.

Je viens de passer devant la porte; on était occupé à planter des ifs pour l'illumination.

MADAME DE VALROSE.

Comment! une illumination en dehors?

ALPHONSE.

Et une manière de transparent au fond de la cour. J'ai vu cela bien en passant.

ÉLISE.

Ah! ma sœur, un transparent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Fonbreuse.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE, ALPHONSE, MADAME DE FONBREUSE.

MADAME DE FONBREUSE.

Je viens passer avec vous une petite soirée de proscrits. Bonsoir, monsieur Alphonse.

ÉLISE.

Vous n'avez rien eu de nouveau, madame?

MADAME DE FONBREUSE.

Non, Dieu merci! et je vous avouerai que j'ai eu tout aujourd'hui une frayeur horrible que madame de Saint-Ange ne se ravisât.

MADAME DE VALROSE.

Si j'eusse été avec vous, je vous aurais rassurée. Madame de Saint-Ange doit se soucier très-peu de nous. Voilà déjà long-temps que je croyais m'en apercevoir; mais ceci en est la preuve.

MADAME DE FONBREUSE.

Et monsieur de Belmont, épouse-t-il toujours l'injure que l'on nous fait?

ALPHONSE.

Vous n'en doutez pas, madame.

ÉLISE.

Et moi, j'en doute très-fort.

MADAME DE FONBREUSE.

Aux termes où vous en êtes, allons, ma chère Élise, il y aurait de l'inconséquence à lui d'aller à ce bal.

ÉLISE.

L'univers entier ne sait pas les termes où nous en sommes, et une soirée de bal est-elle une chose qui marque tant?

MADAME DE VALROSE.

Je saurais très-mauvais gré à Alphonse de faire une chose pareille.

ÉLISE.

Parce que vous voulez que madame de Saint-Ange nous ait oubliées à dessein; moi qui suis sûre du contraire.....

MADAME DE VALROSE.

Votre opinion ne fait rien là dedans; et Alphonse doit sentir que ce serait vous traiter avec trop de légèreté, que de se montrer sans nous dans une réunion comme celle-là.

ALPHONSE.

Si vous vouliez cependant que je fisse ce dont je vous parlais tout à l'heure.

MADAME DE FONBREUSE.

Que voulait-il donc faire?

MADAME DE VALROSE.

Rien.

MADAME DE FONBREUSE.

Quelque dernière tentative?

MADAME DE VALROSE.

Oh! mon Dieu, non. En tout cas, je m'y opposerais formellement. On est trop heureux quand on peut avoir un prétexte avoué pour se retirer d'une société qui ne vous a jamais convenu.

MADAME DE FONBREUSE.

Vous me croirez si vous voulez, je n'y suis jamais allée qu'à mon corps défendant. C'est une maison trop frivole.

MADAME DE VALROSE.

On y reçoit tout le monde.

ÉLISE.

Excepté nous.

MADAME DE VALROSE.

Il est très-possible que nous gênions. Quand on a le malheur de ne pas avoir des airs évaporés, on tranche trop parmi tout ce monde-là.

ÉLISE.

Il me semble que madame de Saint-Ange n'a pas l'air trop évaporé.

MADAME DE FONBREUSE.

Dites qu'elle ne devrait pas l'avoir, avec de grands enfans comme les siens.

ÉLISE.

Dans le temps que nous l'aimions, nous la trouvions parfaite.

MADAME DE VALROSE.

Je n'ai jamais dit qu'elle manquât d'une certaine grace, de ce qu'on appelle aisance dans le monde ; mais ce n'est pas là tout le mérite que doit avoir une femme de cet âge-là.

MADAME DE FONBREUSE.

On voit pourtant qu'elle a passé une grande partie de sa vie en province.

ALPHONSE.

Je vous assure qu'on aime beaucoup à aller chez elle.

MADAME DE FONBREUSE.

Les jeunes gens, sans doute. C'est comme un café.

ALPHONSE.

On y cause bien.

MADAME DE VALROSE.

De fêtes, de spectacles et de toutes choses de cette importance-là.

ALPHONSE.

De tout en général.

MADAME DE FONBREUSE.

Soyez de bonne foi, monsieur de Belmont ; vous brûlez d'aller à son bal.

ÉLISE.

Parce qu'il lui rend justice.

MADAME DE FONBREUSE.

Elle a peur qu'on ne le devine.

MADAME DE VALROSE.

Ah ! je vous assure qu'ils s'entendent bien tous les deux.

ALPHONSE.

C'est le plus bel éloge que vous puissiez faire de moi.

MADAME DE VALROSE.

Quelque parti que vous preniez, Alphonse, songez bien que je vous désavouerais si vous parliez à madame de Saint-Ange du moindre regret de ma part.

ALPHONSE.

Madame, je vous promets de ne jamais parler à madame de Saint-Ange que devant vous.

ÉLISE, à madame de Fonbreuse.

Avez-vous encore quelque inquiétude, madame, que monsieur de Belmont n'aille ce soir au bal ?

MADAME DE FONBREUSE.

C'est pour vous, ma chère amie, que cela m'aurait fait de la peine.

ÉLISE.

Monsieur Alphonse, et la musique que vous deviez m'avoir copiée pour demain.

ALPHONSE.

Je n'en ai pas commencé une note. Malgré cela, je vous tiendrai parole, et ce sera la meilleure preuve que je ne serai pas sorti de la soirée. Je vais chercher le papier que j'ai fait régler tout exprès.

ÉLISE.

C'est un enfantillage au moins; et je ne veux pas que vous vous fatiguiez pour cela.

ALPHONSE.

Vous aussi, vous vous moquez de moi. Mesdames, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

(Il baise la main d'Élise et sort.)

SCÈNE V.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE, MADAME DE FONBREUSE.

MADAME DE FONBREUSE.

Est-ce qu'il ne reste pas plus long-temps que cela le soir.

ÉLISE.

C'est comme il veut, et jamais je ne lui ai rien prescrit là-dessus. D'ailleurs, c'est pour s'occuper

de moi qu'il nous quitte, j'aurais mauvaise grace à m'en plaindre.

MADAME DE FONBREUSE.

Pauvre Élise! qui croit cela.

MADAME DE VALROSE.

Je suis bien persuadée qu'il n'ira pas chez madame de Saint-Ange.

MADAME DE FONBREUSE.

Je n'en fais pas de doute non plus; puisque moi, dont l'apparition chez elle n'aurait aucun inconvénient, je n'irais pas, y fussé-je invitée, rien qu'à cause de l'espèce d'oubli où elle semble vous laisser. Il suffit d'être liées comme nous le sommes pour ne pas se permettre de ces légèretés-là.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voici une lettre que le domestique de Madame (*Montrant madame de Fonbreuse.*) vient d'apporter ici. On dit qu'elle est pressée.

MADAME DE FONBREUSE.

Une lettre! ma chère, permettez-vous?

MADAME DE VALROSE.

Comment donc!

MADAME DE FONBREUSE.

Ah! la plaisante chose. Devinez de qui c'est.

ÉLISE.

De madame de Saint-Ange.

MADAME DE FONBREUSE.

D'elle-même.

MADAME DE VALROSE.

Quelque replâtrage.

MADAME DE FONBREUSE.

Non. Il faut être juste; sa lettre a tous les caractères de la vérité;... mais elle vient trop tard. (Au domestique.) Dites que c'est bon. Il n'y a pas de réponse.

(Le domestique sort.)

MADAME DE VALROSE.

Allons, ma pauvre Élise, il est clair que c'est positivement de nous qu'on ne veut pas. C'est une préférence toute manifeste.

MADAME DE FONBREUSE.

Vous pourriez vous tromper, et nous aurons été victimes du même malheur.

MADAME DE VALROSE, avec une humeur marquée.

Vous appelez malheur de ne pas aller dans une cohue de folles et d'étourdis.

MADAME DE FONBREUSE.

Ce n'est pas cela que je veux dire.

MADAME DE VALROSE.

Chez une femme dont on ne connaît pas la fortune et qui fait une dépense ridicule.

MADAME DE FONBREUSE.

Elle a des biens assez considérables dans le Poitou.

MADAME DE VALROSE.

Oui, où elle vivait cependant assez mesquinement.

MADAME DE FONBREUSE.

Elle faisait peut-être des économies pour tenir à Paris l'état qu'elle tient aujourd'hui.

MADAME DE VALROSE.

A cet âge-là, passer sa vie dans les bals.

MADAME DE FONBREUSE.

Elle a une fille à marier.

MADAME DE VALROSE.

C'est pour cela qu'elle dissipe follement sa dot. Tenez, ma chère, ne parlons plus d'elle, je vous prie.

MADAME DE FONBREUSE.

Vous prenez de l'humeur bien mal à propos. Si je vous lisais sa lettre.....

MADAME DE VALROSE.

Je la crois d'une grande persuasion; mais je ne suis pas curieuse d'en éprouver le charme.

ÉLISE.

A-t-elle une jolie écriture?

MADAME DE FONBREUSE, lui donnant la lettre.

Vous pouvez lire.

ÉLISE, après avoir lu.

C'est justement ce dont je m'étais doutée. Un domestique ivre qui a égaré des lettres.

MADAME DE VALROSE, avec dérision.

Le moyen n'est pas neuf. Il me paraît que, dans le Poitou, on est encore bien arriéré sur ces choses-là.

MADAME DE FONBREUSE.

Je ne fais pas de doute que ce ne soit la vérité, et je me mets à la place d'une pauvre maîtresse de maison qui a fait beaucoup de préparatifs et qui craint de n'avoir personne.

MADAME DE VALROSE, avec exagération.

C'est une situation affreuse.

MADAME DE FONBREUSE.

Je l'ai éprouvé une fois pour mon compte.

MADAME DE VALROSE.

Alors vous devez être plus compatissante qu'une autre, et je ne vois pas de raisons pour vous dispenser d'aller à ce bal.

MADAME DE FONBREUSE.

Mais vous laisser seules.

MADAME DE VALROSE.

Élise et moi, nous ne serons point embarrassées de notre soirée.

ÉLISE, soupirant.

Ah! mon Dieu, non.

MADAME DE VALROSE.

Que signifie ce soupir, Élise? Vous vous faites aussi plus enfant que vous n'êtes. Que regrettez-vous tant? Vous êtes bien sûre que monsieur de Belmont n'ira pas. Il a trop de délicatesse, trop d'usage, trop de bonnes qualités enfin pour sembler dire : « Que m'importent madame de Valrose et sa sœur? j'ai une invitation; ce n'est pas ma faute si elles n'en ont pas. Je préfère de beaucoup le bal à l'opinion qu'elles peuvent prendre de mon caractère et de l'attachement que j'ai pour elles. »

MADAME DE FONBREUSE.

Sans doute; au moment d'entrer dans une famille, ce sont de ces choses qu'on ne peut pas faire. Et moi-même, sans l'inconvénient des questions que cela attire, je vous assure que je ne songerais pas à me déranger pour y aller; mais il y a des gens qui viennent vous dire : « Vous n'étiez pas au bal de madame de Saint-Ange; est-ce que vous êtes brouillée avec elle? » Il faut donc répondre : « Non; je n'y suis pas allée seu-

lement parce que madame de Valrose et mademoiselle sa sœur n'y étaient pas invitées. » Voyez un peu quel commérage.

MADAME DE VALROSE.

C'est insoutenable.

MADAME DE FONBREUSE.

N'est-il pas vrai? J'aimerais beaucoup mieux ne pas avoir reçu sa lettre.

MADAME DE VALROSE.

Mais puisque vous l'avez reçue.....

MADAME DE FONBREUSE.

Je vais bien m'ennuyer sans vous.

MADAME DE VALROSE.

Une soirée passe si vite.

ÉLISE.

Au bal, surtout.

MADAME DE FONBREUSE.

Vous avez bien raison. Sans s'amuser, le temps s'écoule avec une rapidité... Allons, vous me décidez. Voilà mon parti pris. Je viendrai vous voir demain. Je vous conterai tout cela. A coup sûr, j'aurai fait quelques remarques plaisantes, dont nous rirons ensemble.

MADAME DE VALROSE.

J'en suis très-curieuse.

MADAME DE FONBREUSE.

Bonsoir, ma bonne amie. Que je vous envie

le bonheur de rester tranquillement chez vous! Pour cette pauvre Élise, je voudrais pouvoir l'emmener; mais je saurai bien lui dire si monsieur de Belmont lui a tenu parole.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE.

MADAME DE VALROSE.

Voilà le monde, ma chère Élise; cette madame de Fonbreuse qui avait en horreur tous les bals et celui de madame de Saint-Ange en particulier, tant qu'elle ne croyait pas y aller, y court comme une folle sur le moindre prétexte qu'on lui présente.

ÉLISE.

Elle faisait contre fortune bon cœur; c'est ce qui arrive à tous les esprits sages.

MADAME DE VALROSE.

Mais on ne se félicite pas du bonheur de ne pas avoir été invitée, on ne dit pas qu'on n'a jamais été dans une maison qu'à son corps défendant, on ne fait pas toutes les exagérations qu'elle a faites, quand on n'en pense pas un mot. Qui la forçait à cela?

ÉLISE.

Un peu de dépit.

MADAME DE VALROSE.

Pas autre chose. C'est la fable du Renard et des Raisins. Et cette extravagance de croire qu'elle va beaucoup me divertir demain avec les détails de sa soirée. C'est encore une personne bien fine pour faire des remarques judicieuses.

ÉLISE.

Je ne lui en veux que d'une chose, c'est de supposer que monsieur Alphonse pourrait oublier la parole qu'il nous a donnée.

MADAME DE VALROSE.

Les personnes de ce caractère-là n'imaginent pas que l'on puisse manquer une fête. Elle trouvait cependant la maison de madame de Saint-Ange trop frivole. A l'entendre parler, ce n'était pas autre chose qu'un café. C'est que je ne connais pas de maison plus frivole que celle de madame de Fonbreuse. Qu'est-ce que c'est que cette cantatrice qu'on y voit toujours, et qui se fait accompagner par un jeune homme, dont madame de Fonbreuse ne sait seulement pas le nom? C'est à la lettre; puisque je me suis amusée à le lui demander à elle-même, et qu'elle m'a ré-

pondu qu'il s'appelait Frédéric, Hippolyte, ou autrement.

ÉLISE.

Quand on a de l'humeur contre les autres, on ne fait guère de retour sur soi.

MADAME DE VALROSE.

En bonne justice, c'est pourtant ce qu'on devrait faire.

ÉLISE.

Madame de Fonbreuse se mourait d'envie d'aller à ce bal.

MADAME DE VALROSE.

Quelle petitesse alors de dénigrer la personne qui le donne! Moi, je dis froidement que je suis enchantée d'avoir un motif plausible de ne plus retourner chez madame de Saint-Ange; mais je ne le crie pas sur les toits.

ÉLISE.

Vous êtes plus calme à présent; mais tantôt vous n'étiez pas non plus très-contente.

MADAME DE VALROSE.

Vous allez peut-être croire que c'était du dépit.

ÉLISE.

Non.

MADAME DE VALROSE.

Et m'appliquer la moralité de la fable du Renard et des Raisins.

ÉLISE.

Je n'y pense pas.

MADAME DE VALROSE.

Je vous crois trop de tact pour imaginer que vous puissiez vous méprendre à ce point.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JULES DE SAINT-ANGE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Saint-Ange.

MADAME DE VALROSE.

Monsieur de Saint-Ange! faites entrer.

(Le domestique sort.)

M. DE SAINT-ANGE.

Mesdames, je viens réparer une faute involontaire, et qui nous a causé bien du souci.

MADAME DE VALROSE.

Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir.

M. DE SAINT-ANGE.

Ma mère a découvert ce matin qu'un domestique, qu'elle avait chargé de porter des billets

d'invitation pour un bal qu'elle donne aujourd'hui, s'était pris de vin dans ses courses, et avait égaré une grande partie des billets. Nous avons passé toute la journée à en refaire d'autres; mais pour vous, mesdames, une double lettre n'aurait pas suffi, et ma mère a voulu que je vinsse moi-même chez vous pour l'excuser, et vous supplier de ne pas la punir d'un tort dans lequel elle n'est pour rien.

MADAME DE VALROSE.

Monsieur Jules, je suis très-sensible à la peine que vous avez bien voulu prendre, et l'attention de madame votre mère à mon égard me fait plus de plaisir que vous ne pouvez l'imaginer. Entre personnes destinées à se voir, et qui sont dans une position à ne pouvoir jamais se rendre de services essentiels, on ne peut tenir qu'aux procédés, et je vous avoue qu'il m'eût été pénible d'avoir quelque chose à reprocher à une famille telle que la vôtre.

M. DE SAINT-ANGE.

Ma mère, madame, peut donc compter sur vous et sur mademoiselle pour ce soir?

MADAME DE VALROSE.

Il est bien tard à cette heure. Vous savez qu'il faut des préparatifs pour des fêtes comme celles que donne madame votre mère.

M. DE SAINT-ANGE.

Cette fête, comme vous voulez l'appeler, est à peu près annoncée depuis huit jours.

ÉLISE.

Aussi, monsieur Jules, nos préparatifs datent-ils de ce temps-là.

MADAME DE VALROSE, en riant.

On n'est jamais trahi que par les enfans.

ÉLISE.

Pourquoi tourmenter monsieur davantage? Il me semble qu'il a eu assez d'embarras aujourd'hui.

MADAME DE VALROSE.

Monsieur Jules, vous direz à madame votre mère qu'il est impossible de lui tenir rigueur, et qu'Élise surtout ressent un grand plaisir de n'avoir pas été oubliée.

ÉLISE.

Je n'ai jamais dissimulé à cet égard.

M. DE SAINT-ANGE.

Je suis le plus heureux des ambassadeurs.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE.

MADAME DE VALROSE.

Cette démarche de madame de Saint-Ange est d'une délicatesse dont, je l'avoue à ma honte, je ne la croyais pas capable.

ÉLISE.

Envoyer son fils.

MADAME DE VALROSE.

Un jour comme celui-ci, au moment d'une fête.

ÉLISE.

Je vais écrire à Alphonse.

MADAME DE VALROSE.

Tout de suite.

ÉLISE.

Et madame de Fonbreuse, comme elle va être étonnée!

MADAME DE VALROSE.

Élise, je vous recommande bien de lui dire que Jules est venu lui-même, et qu'on ne s'est pas contenté d'une simple lettre avec nous. Au

surplus, je ne l'oublierai pas, moi. Écrivez vite votre billet, et ne perdez pas de temps pour votre toilette.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

ÉLISE, SEULE. Elle se met à écrire. On entend un grand bruit de sonnettes.

Voilà toutes les sonnettes en mouvement pour une fête dont on ne se souciait pas. (Elle plie son billet et le cachette.) Ah! ma sœur, je n'oublierai de long-temps la fable

DU RENARD ET DES RAISINS.

MADAME SORBET,

OU

UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN.

PERSONNAGES.

MADAME SORBET, limonadière.
FLORIMON, comédien de province.
VICTOR, garçon limonadier.

La scène se passe chez madame Sorbet.

Le théâtre représente un café.

MADAME SORBET.

SCÈNE I.

VICTOR, SEUL, à la cantonnade

Vous ferez les bavaroises avec de la cassonnade, et les limonades avec du miel. Quand votre café sera épuisé, vous trouverez, sur le petit buffet, de la chicorée pour en faire d'autre. Eh bien, François, voulez-vous bien ne pas presser les citrons avec vos mains. Malpropre! Si madame Sorbet vous voyait, elle serait d'une belle humeur. (Il s'avance.) Peut-on se donner autant de peine que je m'en donne, et en être si mal récompensé? Voilà deux ans que madame Sorbet est veuve; il y en a plus de trois qu'elle me promet de m'épouser, et je suis encore garçon. Vingt fois j'ai senti la patience prête à m'échapper; vingt fois j'ai été au moment de lui mettre le marché à la main.... Je ne sais quoi m'a toujours retenu. Il faudra cependant que la

bombe éclate quelque jour. Je ne puis plus vivre comme cela, d'abord.

SCÈNE II.

VICTOR, FLORIMON.

FLORIMON.

Bonjour, mon cher Victor.

VICTOR.

Quoi! c'est toi, Florimon; tu as donc quitté ta troupe? Je te croyais à Bordeaux.

FLORIMON.

J'ai renoncé à l'état de comédien. Je viens à Paris pour chercher une place; mais je la veux lucrative et honorable. Je ferai valoir mes droits. J'ai diverti la moitié de la France pendant dix ans; il est bien juste que le gouvernement fasse quelque chose pour moi.

VICTOR.

As-tu des protecteurs?

FLORIMON.

J'en ai plus de cent qui tous m'ont promis de s'intéresser à moi, aussitôt qu'ils auront obtenu ce qu'ils ont demandé pour eux-mêmes.

VICTOR.

Je voudrais bien être aussi avancé que toi.

FLORIMON.

Comment! est-ce que tu n'es pas encore le mari de madame Sorbet?

VICTOR.

Son mari! je crains bien de ne l'être jamais.

FLORIMON.

Mais, à mon dernier voyage, tu me disais que vous étiez sur le point de conclure.

VICTOR.

Je le croyais, et je me trompais.

FLORIMON.

Qui donc a pu déranger tout cela?

VICTOR.

Madame Sorbet elle-même. Tu ne connais pas cette femme-là. Jamais on ne tient rien avec elle. Va, mon ami, je suis bien le garçon limonadier le plus malheureux qui soit sur la terre.

FLORIMON.

Dis donc le plus sot. Peut-on être la dupe d'une femme, et d'une femme qui a besoin de vous encore? Tu me fais pitié.

VICTOR.

Mon Dieu! cela est bien aisé à dire. Crois-tu donc que je ne m'y sois pas pris de toutes les manières avec elle? Peine inutile. Elle a autant

d'imagination pour déjouer mes batteries, que j'en ai pour les inventer.

FLORIMON.

Que ne la menaces-tu de la quitter? Tu m'as dit cent fois que tu lui étais indispensable, et que son café tomberait le jour même que tu ne le conduirais plus; j'essaierais ce moyen.

VICTOR.

Sans doute, j'y ai pensé déjà. Mais si j'échoue, si elle me prend au mot, je suis perdu.

FLORIMON.

Tu seras garçon limonadier ailleurs.

VICTOR.

Et celui qui me remplacera pourra bien épouser madame Sorbet, qui se passionne toujours pour les gens qu'elle ne connaît pas. J'aurai soutenu la réputation de ce café, pour qu'un autre en profite; tu ne penses pas à cela, toi.

FLORIMON.

Je crois en vérité que tu es sérieusement amoureux de ta bourgeoise.

VICTOR.

A ne pas mentir, je lui suis un peu attaché. L'habitude d'abord; et puis elle est si séduisante quand elle veut l'être! Il n'y a pas de femme qui ait plus d'esprit; ce qu'elle a lu de romans est inimaginable.

FLORIMON.

En vérité?

VICTOR.

Je ne te mens pas d'un mot. Toutes les personnes qui viennent ici en sont dans l'admiration. Elle parle quelquefois une heure de suite, sans que cela ennuie.

FLORIMON.

C'est un beau talent.

VICTOR.

Quand elle est sur le chapitre du sentiment surtout, elle est étonnante. Elle sait sur le bout de son doigt tout ce qu'on peut dire là-dessus.

FLORIMON.

Est-elle bonne au moins?

VICTOR.

Oui! quand il y a du monde; car avec nous, c'est un vrai lutin. Mais il faut le lui pardonner. Elle n'est pas maîtresse de cela, ce sont ses nerfs qui en sont cause. Cette femme-là est trop sensible pour vivre avec personne.

FLORIMON.

A merveille. C'est-à-dire qu'elle n'est aimable que quand elle veut faire des dupes.

VICTOR.

Que tu es méchant! On voit bien que tu ne la connais pas. Moi-même j'ai peine à t'en don-

ner une idée..... Enfin ce n'est pas une personne ordinaire.

FLORIMON.

Au contraire. Il n'y a rien de si commun que ces gens qui sont tout de représentation, auxquels il faut un théâtre pour se faire valoir, et qui, dans l'habitude de la vie, sont les créatures les plus dures et les plus égoïstes.

VICTOR.

Peut-on parler ainsi de madame Sorbet?

FLORIMON.

Je veux bien qu'elle soit savante, sentimentale, bel esprit, en un mot qu'elle soit parfaite; mais, avec toutes ses belles qualités, elle se moque de toi, et ne t'épouse pas. Elle voit bien à qui elle a affaire, sois-en sûr.

VICTOR.

Je voudrais que tu fusses à ma place; tout bon comédien que tu es, je parie que tu y échouerais.

FLORIMON.

D'abord je n'aurais pas attendu aussi longtemps que toi; et, puisque tu avoues toi-même qu'elle ne se passionne que pour les gens qu'elle ne connaît pas, je n'aurais pas laissé passer le temps de ma nouveauté sans en venir à mes fins.

VICTOR.

Monsieur Sorbet vivait encore lorsque je suis entré ici. Vraiment, c'est bien mon malheur. Sans cela, il y a long-temps qu'elle serait ma femme.

FLORIMON.

Tu verras qu'il faudra que je m'en mêle.

VICTOR.

Toi! que peux-tu faire à mon mariage?

FLORIMON.

Le terminer.

VICTOR.

De quelle manière?

FLORIMON.

C'est mon secret. Réponds-moi. Madame Sorbet, comme toutes les limonadières, doit se laisser courtiser volontiers par les hommes qui viennent dans son café.

VICTOR.

Très-volontiers, et c'est ce dont j'enrage bien souvent.

FLORIMON.

Que crois-tu qu'elle penserait de ma tournure?....... Tu ne me réponds pas...... Aurais-tu de la défiance? Ah! sois tranquille; je ne veux travailler que pour toi. Regarde un peu. Penses-tu que je sois fait de façon à effrayer le beau sexe?

VICTOR.

Tu dois savoir à quoi t'en tenir là-dessus.

FLORIMON.

C'est vrai. Eh bien, à présent, dis, que me donnes-tu si je mets ce matin même ta céleste madame Sorbet dans l'impossibilité de te refuser plus long-temps? Parle, que me donnes-tu?

VICTOR.

Ma foi! une bonne tasse de chocolat tout de suite, et une invitation pour mon dîner de noce.

FLORIMON.

Alors, donne-moi ton chocolat, et prépare ton invitation.

VICTOR.

Avec quelle assurance il dit cela!

FLORIMON.

Je crois que tu doutes de moi?

VICTOR.

C'est qu'il faut un grand fonds de confiance pour s'en rapporter à un comédien gascon.

FLORIMON.

Va, mon ami, tous les gens d'esprit aujourd'hui sont un peu l'un et l'autre.

VICTOR.

Je me tais. Passe au laboratoire. Voici l'heure où madame Sorbet va descendre. Il ne faut pas qu'elle te trouve ici.

FLORIMON.

Diantre! non.

VICTOR.

Je te ferai servir d'un chocolat qui n'a pas son pareil.

FLORIMON.

Cela viendra bien, car je n'ai encore fait qu'un déjeuner ce matin.

(Il sort, Victor le suit.)

SCÈNE III.

MADAME SORBET.

Victor!.... que va-t-il faire à ce laboratoire? Je lui ai recommandé un million de fois de ne pas quitter le café lorsque je n'y étais pas, c'est comme si je parlais à un mur. Il faudra que je me lève à huit heures du matin pour surveiller mes garçons; c'est vraiment maussade. Ah! qu'une veuve est à plaindre lorsqu'elle est seule à la tête d'un établissement comme le mien! (Elle sonne.) Victor!

SCÈNE IV.

MADAME SORBET, VICTOR.

MADAME SORBET.

Victor! Victor!

VICTOR, en dehors.

On y va.

MADAME SORBET.

Allons, il ne viendra pas. (Elle sonne encore.) Victor!

VICTOR.

Me voici, madame.

MADAME SORBET.

Où êtes-vous donc toujours fourré? Il y a une heure que je vous sonne.

VICTOR.

Mais, madame, j'étais là.

MADAME SORBET.

Est-ce votre place? Il est pourtant bien cruel que je ne puisse me reposer sur personne.

VICTOR.

Il faut bien que je voie un peu si l'on a préparé tout ce que j'ai commandé hier au soir.

MADAME SORBET.

Vous n'aurez jamais tort; c'est votre usage. A-t-on été chez l'horloger?

VICTOR.

Oui, madame.

MADAME SORBET.

Quand rendra-t-il la pendule?

VICTOR.

Il ne le sait pas, madame.

MADAME SORBET.

Comment! il ne le sait pas.

VICTOR.

Non, madame.

MADAME SORBET.

Et on ne l'a pas grondé; on n'a pas crié après lui. Vous êtes d'un calme, d'un sang-froid........ Rien ne me déplaît comme un café sans pendule: c'est un corps sans ame. Avez-vous au moins parlé au porteur d'eau?

VICTOR.

Oui, madame.

MADAME SORBET.

Lui avez-vous dit qu'il nous donnait de l'eau de puits?

VICTOR.

Oui, madame.

MADAME SORBET.

Oui, madame; non, madame. S'il n'y a pas

de quoi entrer en fureur. Eh bien! qu'a-t-il répondu?

VICTOR.

Il a répondu que c'était de l'eau de Seine.

MADAME SORBET.

Vous ne lui avez pas soutenu qu'il mentait.

VICTOR.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME SORBET.

Après; parlez donc.

VICTOR.

Voilà tout.

MADAME SORBET.

Voilà tout! il a dit au porteur d'eau qu'il nous donnait de l'eau de puits, le porteur d'eau lui a répondu que c'était de l'eau de Seine, et voilà tout.

VICTOR.

Mais, madame, fallait-il me battre avec lui?

MADAME SORBET.

Se battre avec lui! ce sont pourtant les raisons qu'il me donne. Se battre avec lui! Non, monsieur, il ne fallait pas se battre avec lui; mais il fallait le changer. Je ne sais pourquoi vous tenez à cet homme; peut-être seulement est-ce à cause de l'eau qu'il me fait boire et qui me donne des

maux d'estomac affreux? Vous vous souciez bien de cela.

(Elle va s'asseoir à son comptoir.)

VICTOR.

Comme vous êtes injuste, et comme vous me querellez pour rien ! Pourquoi voulez-vous qu'il me soit égal que vous ayez mal à l'estomac ; n'êtes-vous pas bien sûre du contraire?

MADAME SORBET.

Moi ! je ne suis sûre de rien.

VICTOR.

Vous êtes bien changée avec moi.

MADAME SORBET.

Quel est celui de nous deux qui est le plus changé ? je vous en fais juge. J'ai vu le temps où le moindre de mes désirs était un ordre pour vous. Je n'avais pas la peine de souhaiter ; vous étiez d'un soin, d'une complaisance qui passait toute idée ; mais à présent vous me verriez, je crois, mourir sans sourciller. Ne vous plaignez pas de moi, vous auriez tort.

VICTOR.

Je ne me plains pas non plus ; je regrette seulement le temps où vous ne me parliez jamais qu'avec amitié, où vous m'appeliez votre petit Victor, où vous ne trouviez rien de bien que ce

que j'avais fait. Je me conduis toujours de même, et je ne suis plus si bien traité.

MADAME SORBET.

C'est vous qui dites que vous vous conduisez toujours de même, pour moi je n'en conviens pas. J'admets, si vous voulez, que j'aie mis plus de gravité, plus de sérieux dans mes rapports avec vous; mais serait-ce une raison pour que vous vous négligeassiez? Une femme n'est-elle pas un être privilégié; ne peut-elle pas varier sa conduite à l'infini sans qu'il soit permis de la blâmer, je dis plus, de l'approuver même? Les hommes ne sont vis-à-vis de nous que des êtres secondaires.

VICTOR.

Vous n'auriez pas fait croire cela à monsieur Sorbet.

MADAME SORBET.

Monsieur Sorbet était un sot.

VICTOR.

C'est vrai; mais vous n'aviez jamais d'humeur avec lui.

MADAME SORBET.

Croyez-vous que je prenne plaisir à avoir de l'humeur? Ne dirait-on pas que j'en cherche les sujets? J'ai mal dormi toute la nuit; les rêves que j'ai faits étaient affreux. Je descends, et je ne

trouve personne au café; je vous fais de légers reproches, comme je vous en ai fait de tout temps, et vous vous amusez à m'impatienter par une sécheresse de réponses qui n'a pas d'exemple. Soyez de bon compte : me répondiez-vous ainsi dans les premiers temps que je vous ai connu?

VICTOR.

Je ne savais pas que vous eussiez fait de mauvais rêves. Quels rêves avez-vous donc faits?

MADAME SORBET.

Ce sont de ces rêves où tout tourne.

VICTOR.

C'est le numéro 49.

MADAME SORBET.

Vous ne pensez qu'à la loterie. Peut-on donner dans de semblables superstitions! Un rêve qui indique des numéros! Laissez ces puérilités aux bonnes femmes. Ces sortes de rêves annoncent, au contraire, des conquêtes, des succès, et si je voulais me flatter....

VICTOR.

Pour moi, je sais bien ce que je voudrais qu'ils annonçassent.

MADAME SORBET.

Et qu'est-ce que ce serait?

VICTOR.

Le jour où vous consentirez à m'épouser.

MADAME SORBET.

Ah! je vous en prie, Victor, ne parlons pas de cela. J'ai bien autre chose dans la tête, vraiment.

VICTOR.

Que peut-il y avoir de plus important?

MADAME SORBET.

Ne savez-vous pas que, depuis la mort de monsieur Sorbet, il m'est impossible de prendre d'engagement positif?

VICTOR.

Vous en aviez bien pris de son vivant. Vous rappelez-vous, madame Sorbet, ce jour où nous avons été nous deux tête à tête au bois de Romainville? Comme vous étiez jolie ce jour-là?

MADAME SORBET, minaudant.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

VICTOR.

Après le dîner, vous me donnâtes une devise que vous aviez trouvée dans un diablotin, en disant : « Tenez, mon petit Victor, voilà une devise qui est bien vraie. » Moi je la lus aussitôt, et il y avait dessus :

Ah ! que mon destin serait doux
Si jamais vous étiez mon époux!

MADAME SORBET.

C'était une plaisanterie.

VICTOR.

Non, non. Je me souviens très-bien que vous ne plaisantiez pas ce jour-là. Aussi j'étais content! Je ne pesais pas une once. J'ai toujours gardé cette devise, et je l'ai collée au-dessus de mon lit.

MADAME SORBET.

Taisez-vous. Vous êtes un enfant.

VICTOR.

Est-ce que vous m'en voulez d'avoir gardé cette devise?

MADAME SORBET.

Est-ce que j'ai jamais su en vouloir à personne?

VICTOR.

Vous avez un si bon cœur.

MADAME SORBET.

On ne peut pas dire que je sois méchante.

VICTOR.

Oh! certainement, non. On ne croirait jamais que vous ayez mal passé la nuit. C'est étonnant comme vous êtes fraîche ce matin.

MADAME SORBET.

J'ai mis un peu de rouge.

VICTOR.

Mais vos yeux sont d'un vif....

MADAME SORBET.

Je serais mourante, qu'ils auraient le même éclat.

VICTOR.

Je ne vois pas de femme qui se mette mieux que vous.

MADAME SORBET.

J'ai assez de goût.

VICTOR.

Dites-moi donc, madame Sorbet, quand voulez-vous que nous terminions?

MADAME SORBET, avec humeur.

Je vous ai dit que je n'en savais rien.

VICTOR.

C'est une défaite.

MADAME SORBET.

Qu'appelez-vous une défaite?

VICTOR.

Si vous le vouliez, vous le sauriez bien.

MADAME SORBET, à part.

Qu'il est tourmentant!

VICTOR.

Vous ne voulez pas me répondre?

MADAME SORBET.

Non.

VICTOR.

Mais vous avez une raison?

MADAME SORBET.

Voulez-vous la savoir la raison?

VICTOR.

Oui.

MADAME SORBET.

Eh bien! c'est que je ne veux pas unir mon sort à un homme sans conduite, et qui met à la loterie.

VICTOR.

A la loterie! Je n'y ai mis que deux fois, et c'était avec vous. Vous ne me croyez pas. Demandez à Joséphine et à François; vous verrez plutôt.

MADAME SORBET.

Ai-je besoin du témoignage de ces gens-là? Voilà de plaisantes cautions. Terminons, je vous prie, un entretien qui ne me convient nullement.

VICTOR.

Oh! ça, mais, vous vous amusez à coup sûr. Écoutez donc, madame Sorbet, je ne suis pas un imbécile non plus. Il me semble qu'entre nous nous pouvons tout nous dire. Et certainement....

MADAME SORBET.

Taisez-vous, Victor, taisez-vous. Je ne suis déjà que trop victime de vos mauvais propos. Je sais combien peu vous me ménagez dans le quartier, et les jolies histoires que vous faites sur

mon compte; mais sachez que je me mets au-dessus des langues, que je les méprise, et qu'elles ne changeront rien à ma conduite.

VICTOR.

Quelles histoires, quels propos ai-je jamais faits sur vous? Je fais votre éloge à tout le monde; je n'ouvre la bouche que pour vous louer. Quel bénéfice aurais-je à décrier une femme qui tôt ou tard doit être la mienne? Je vous le demande un peu. Ne me tourmentez pas comme vous le faites. Avouez plutôt que c'est un biais que vous avez voulu prendre.

MADAME SORBET.

Un biais!

VICTOR.

Ne vous fâchez pas, madame Sorbet; songez seulement que j'ai vingt-trois ans, que je vous aime, et qu'enfin je ne suis pas de pierre. Prenez du temps, mais que ce soit sûr.

MADAME SORBET.

Comme vous me pressez!

VICTOR.

Un mois. Deux mois.

MADAME SORBET.

Dites donc un an.

VICTOR.

O ciel! un an.

MADAME SORBET.

Il me faut bien cela pour terminer ma liquidation.

VICTOR.

Mais au moins vous ne changerez plus d'idée.

MADAME SORBET.

Que voulez-vous dire? Prétendez-vous me faire violence?

VICTOR.

Non, madame Sorbet. Vous dites donc six mois.

MADAME SORBET.

J'ai dit deux ans; ne me faites pas parler.

VICTOR.

Foi d'honnête homme! vous avez dit un an.

MADAME SORBET.

Un an, soit; mais c'est à condition que d'ici là vous ne me parlerez de rien, et que vous me laisserez en repos.

VICTOR.

Oui, madame Sorbet, oui, je vous le promets. Je ne vous parlerai de rien. Mais vous ne m'empêcherez pas de compter les jours, les heures, les minutes. Vous verrez quelle tournure je vais donner à ce café; je veux en faire le plus beau de Paris.

MADAME SORBET.

C'est bon.

VICTOR.

Voulez-vous prendre quelque chose ? Voulez-vous déjeuner ?

MADAME SORBET.

Je ne sais pas.

VICTOR.

Vous ne resterez pas à jeun jusqu'au dîner.

MADAME SORBET.

Je ne suis pas bien portante.

VICTOR.

Si vous preniez une bavaroise au chocolat.

MADAME SORBET.

Ah ! quelle horreur !

VICTOR.

Du café à la crème.

MADAME SORBET.

Fi donc !

VICTOR.

Du thé.

MADAME SORBET.

Non ; faites-moi plutôt avoir du jambon.

VICTOR.

Du jambon ! O ciel ! il n'y a rien de plus indigeste.

MADAME SORBET.

Alors ne m'en faites pas avoir. Vous êtes singulier. Vous me demandez ce que je veux, je vous

le dis, et vous ne voulez pas me le donner.... je ne vous conçois pas.

VICTOR.

Je vais en envoyer chercher, madame Sorbet.

MADAME SORBET.

Et, en vous en allant, fermez la porte du laboratoire. Il vient de ce côté une odeur de limonade qui me donne des nausées.

VICTOR, à part.

Je ne tiendrai jamais rien avec cette femme-là. Elle devient plus bégueule de jour en jour. O Florimon! sans toi je suis perdu.

MADAME SORBET.

Allez donc.

VICTOR.

J'y vais, madame Sorbet. C'est que je ne puis pas vous quitter. Donnez-moi donc votre main.

MADAME SORBET.

Y pensez-vous?

VICTOR.

Personne ne peut nous voir. (Il lui prend la main, qu'il baise.)

MADAME SORBET.

Finissez donc, enfant.

(Victor s'en va.)

SCÈNE V.

MADAME SORBET, SEULE.

Et qu'il me faille souffrir cela ! Comment ! je ne trouverai pas, dans tous les gens qui viennent ici, un mari qui me débarrasse de cet animal-là ! Je ne puis pas m'en défaire sans risquer de perdre mon établissement ; et, puisque je suis condamnée à être limonadière, encore faut-il quelqu'un qui se mêle de ma maison. Pauvre madame Sorbet ! avec mon éducation, le goût que j'ai pour la littérature et les choses d'esprit, vendre du café ! être assujétie au public ! me tenir toute la journée dans un comptoir pour essuyer les quolibets du premier sot qui se présente ! Quelle abjection ! Quel contraste entre ma position et mes sentimens !

SCÈNE VI.

MADAME SORBET, FLORIMON,
et un peu après VICTOR.

MADAME SORBET, d'un ton mielleux, et faisant la révérence.

Désirez-vous quelque chose, monsieur?

FLORIMON.

Je voudrais déjeuner, madame.

MADAME SORBET sonne, Victor paraît.

Voyez ce que monsieur désire.

FLORIMON.

Donnez-moi un beefteck

MADAME SORBET.

Monsieur, je ne tiens pas le déjeuner à la fourchette.

FLORIMON.

Alors, madame, faites-moi donner des côtelettes.

MADAME SORBET.

Prenez donc garde, monsieur, que c'est encore du restaurant, et l'on ne trouve ici que ce qui constitue l'ancienne limonaderie.

FLORIMON.

Pardonnez mon ignorance, madame, et faites-

moi l'honneur de m'indiquer ce que je puis raisonnablement demander.

MADAME SORBET.

Voulez-vous une bavaroise, une limonade, de l'orgeat, du thé, du chocolat, du café ? J'ai du café excellent.

FLORIMON.

Garçon ! du café. (Victor s'en va.) Je ne veux guère manger, car j'ai un rendez-vous à une heure, au Rocher de Cancale, pour un déjeuner de gourmands, tous beaux esprits; et les gens de province n'ont pas souvent de ces régals-là.

MADAME SORBET.

Vous êtes de province, monsieur? Je ne l'aurais pas cru.

FLORIMON.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît, madame?

MADAME SORBET.

C'est que, pour la plupart, les gens de province ont un certain air....

FLORIMON.

Un certain air gauche, n'est-il pas vrai? Je sais que c'est l'opinion des Parisiens; opinion qui n'est fondée sur rien, et que je leur pardonne d'autant plus volontiers qu'ils conviennent généralement que nous valons mieux qu'eux, sous le

rapport de l'ordre et de l'économie ; que nos liaisons sont plus solides....

MADAME SORBET.

Vos liaisons plus solides! Ah! monsieur, j'ai passé assez de temps en province pour savoir qu'on ne s'aime pas mieux là qu'ailleurs ; et, s'il fallait décider, je donnerais la préférence à Paris. Vous vous connaissez tous dans vos petites villes, et vous dites tous du mal les uns des autres, au lieu qu'à Paris, où l'on est plus restreint, on ne dit guère du mal que de ses amis.

(Victor apporte du café; madame Sorbet lui ordonne de se retirer, tandis que Florimon lui fait des signes d'intelligence. Victor s'en va.)

FLORIMON, après quelques momens de silence.

Vous aviez raison de me vanter votre café, madame ; il est délicieux.

MADAME SORBET.

Feu mon mari avait singulièrement perfectionné cette partie de son art. C'est lui qui le premier avait trouvé le moyen d'extraire l'arôme de cette graine, sans lui faire subir d'ébullition. Ses amis, dans le temps, voulaient à toute force qu'il demandât un brevet d'invention ; il s'y est toujours refusé. Monsieur Sorbet était de ces hommes rares, plaçant leur satisfaction dans l'estime d'eux-mêmes, et qui deviennent plus mo-

destes à mesure qu'ils deviennent plus recommandables.

FLORIMON.

Vous êtes veuve, madame?

MADAME SORBET.

Hélas! oui, monsieur.

FLORIMON.

Depuis long-temps?

MADAME SORBET.

Depuis deux ans, et il me semble que je ne le sois que d'hier. J'attends toujours le moment où ma douleur deviendra de la mélancolie; mais cette perte m'est aussi récente que le premier jour. On est bien malheureux, monsieur, d'être né avec un cœur trop sensible. Je dis qu'on est bien malheureux, et pourtant je suis loin d'envier le bonheur de ces êtres qui ne sentent rien; car si la sensibilité est la source des peines cruelles, elle est aussi, il faut l'avouer, la source des véritables plaisirs.

FLORIMON.

Vous ne sauriez croire, madame, combien je trouve de charmes à tout ce que vous dites; mais il m'est bien pénible de penser que, sous des dehors aussi séduisans, vous nourrissiez des regrets aussi vifs.

MADAME SORBET.

Que voulez-vous, monsieur? ces regrets sont ma vie; je m'y complais, c'est ma seule occupation, et, si j'ose le dire, mon unique nourriture.

VICTOR, apportant le déjeuner de madame Sorbet.

Madame, voilà votre jambon.

MADAME SORBET, avec humeur.

Du jambon! pour moi! qu'est-ce que cela signifie? qui vous l'a demandé? Remportez cela tout de suite, imbécile.

VICTOR.

Mais, madame....

MADAME SORBET.

Est-ce que je mange de ces drogues-là? M'avez-vous entendue? Remportez cela tout de suite. (Victor s'en va.) Ce garçon a la fureur de vouloir que je mange. Ces gens-là ne conçoivent pas que l'on vive comme je vis.

FLORIMON.

C'est si peu commun.

MADAME SORBET.

Encore suis-je devenue très-raisonnable; car, dans le commencement de mon veuvage, je fesais de véritables folies. On était obligé de me tromper pour me faire prendre quelques alimens.

FLORIMON.

C'est aussi par trop de sensibilité.

MADAME SORBET.

J'en conviens ; mais ma douleur était passionnée, et vous savez que les passions sont toujours extrêmes. Aussitôt qu'il me fut permis de disposer de la dépouille mortelle de ce pauvre monsieur Sorbet, je le fis transporter à ma maison de Belleville. Une petite maison charmante; demi-quart d'arpent de jardin tout au plus, mais si bien ménagé, si artistement arrangé, qu'on jurerait qu'il en a le double. Là, dans un coin, près d'un saule, s'élève un tombeau. C'est celui de mon époux. De tristes cyprès l'ombragent à l'entour, et portent dans l'ame un sentiment religieux de respect et de crainte. Des fleurs, que je renouvelle tous les samedis, tempèrent cependant l'austérité de ce lieu de douleur, et sont un hommage aux mânes de celui qui l'habite. Mais ce qu'il y a de vraiment curieux, ce sont les sculptures de ce tombeau. Mon Dieu, monsieur, qu'on a donc de goût aujourd'hui pour ces sortes de choses ! Ce sont de petits génies pleurant tout bonnement sur leur torche renversée, mais si bien faits, d'un fini si précieux, qu'on pourrait les regarder à la loupe. J'ai eu cela pour rien, pour une bagatelle. Il est vrai de dire que l'homme

qui me l'a cédé a eu la probité de m'avouer qu'il n'était pas neuf, et que depuis très-peu de temps il l'avait déjà acheté et revendu plusieurs fois. Conçoit-on qu'on se défasse de choses pareilles? Pour moi, je viendrais à vendre aujourd'hui pour demain ma petite maison de Belleville, je vous assure bien que j'emporterais ce tombeau. On met cela dans un grenier, ça ne mange pas de pain; c'est une bague au doigt. Je puis me remarier, redevenir veuve; c'est une acquisition toute faite. Il y a des gens qui n'ont pas d'ame.

FLORIMON.

Ce n'est pas vous qu'on accusera d'en manquer. La vérité du sentiment se montre dans chacune de vos paroles. Mais vous devez peu fréquenter votre maison de campagne; l'état que vous professez est si assujétissant!

MADAME SORBET.

Dans la belle saison, assez ordinairement je me donne congé le samedi soir; et lorsque je suis dans mon jardin, seule, oh! bien seule, que je me promène au clair de la lune, et que je passe près de ce tombeau, je me dis: « Mon mari est là, » eh bien, ça me fait plaisir! (Elle s'essuie les yeux.)

FLORIMON se détourne pour rire.

(A part.) Voilà une femme sensible comme j'en connais beaucoup.

MADAME SORBET.

Vous êtes ému, monsieur ?

FLORIMON.

Je ne vous le cache pas. Véritablement, madame, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer en vous, de votre ame, de votre esprit, ou de votre caractère.

MADAME SORBET.

Vous me flattez, monsieur; je ne suis que naturelle.

FLORIMON.

Eh! madame, le naturel n'est-il pas le premier mérite des hommes comme des femmes? Rien n'est beau, rien n'est bon que le naturel. C'est le naturel que nous admirons avant tout. Quand je dis nous, c'est-à-dire les personnes de bon sens et d'un véritable goût. L'affectation peut surprendre quelques suffrages, le naturel seul les rend durables.

MADAME SORBET.

Mais, monsieur, n'ai-je pas poussé ce naturel un peu loin en vous entretenant aussi long-temps de moi? J'en suis presque honteuse. Ma franchise m'entraîne quelquefois.......

FLORIMON.

Ne me traitez pas, de grace, comme un inconnu. N'existe-t-il pas des sympathies qui font

que deux personnes qui ne se sont jamais vues ne sont pourtant pas étrangères l'une à l'autre?

MADAME SORBET.

C'est une réflexion que je n'ai faite que de ce matin.

FLORIMON.

Quelle tournure piquante vous donnez à un aveu charmant!

MADAME SORBET.

Est-ce que j'ai fait un aveu?

FLORIMON.

Tant de candeur et tant d'esprit!

MADAME SORBET.

Êtes-vous pour long-temps à Paris?

FLORIMON.

C'est comme on voudra.

MADAME SORBET.

Vous y venez pour affaires?

FLORIMON.

J'y viens pour me marier.

MADAME SORBET.

Mais c'est une grande affaire, et la plus douteuse que l'on puisse entreprendre. Vous allez dire que je suis bien curieuse: comment se fait-il que vous veniez à Paris pour cela? Vous n'avez donc pas trouvé de parti sortable dans votre province?

FLORIMON.

Moi! madame, me marier à une provinciale! Je n'y ai jamais pensé.

MADAME SORBET.

Preuve de goût.

FLORIMON.

Les femmes de province ne cultivent pas assez leur esprit; en général, elles font peu de cas des talens, et je tiens beaucoup à une éducation agréable dans une femme.

MADAME SORBET.

Une éducation soignée est le bien le plus précieux, sans contredit; et cependant je regrette tous les jours celle que l'on m'a donnée. Elle est si peu en harmonie avec l'état où le Ciel m'a placée, qu'elle me met sans cesse en guerre avec moi-même. J'ai eu le bonheur ou le malheur, je ne sais lequel, d'être élevée par une tante du premier mérite. Elle avait été femme de chambre d'une duchesse, et conservait réellement les manières de l'ancienne cour. Les maîtres me furent, j'ose le dire, prodigués: j'avais de l'intelligence; en très-peu de temps je devins ce que je suis. Mais ce n'était pas tout, il fallait me marier; je n'avais pas de fortune, et les partis que je pouvais choisir n'étaient pas de mon goût; c'étaient tous gens de boutique, et j'aurais voulu au moins

un homme de plume; ma tante aussi. Monsieur Sorbet se présenta; il avait quelques avances, me faisait ce qu'on appelle des avantages; on ne pouvait guère reculer. Vous dire ce que je souffris à l'idée de devenir limonadière, d'épouser un limonadier, c'est la chose impossible. Monsieur Sorbet était cependant un honnête homme; mais c'est si peu de chose qu'un honnête homme. Je croyais que je ne m'accoutumerais jamais à lui; cependant il se conduisit si bien que je ne pus m'empêcher de lui rendre justice.

FLORIMON, à part et pour être entendu.

Femme charmante! Trop heureux monsieur Sorbet! Une telle félicité ne sera jamais mon partage!

MADAME SORBET, à part, mais plus bas.

Que veut-il dire? Parlerait-il sérieusement? (Haut.) Vous avez sans doute fait un choix?

FLORIMON.

Oui, madame.

MADAME SORBET.

Une jeune personne?

FLORIMON.

C'est une personne jeune, mais elle est veuve.

MADAME SORBET.

Une veuve! Allons, monsieur, il est décidé que je vous approuverai en tout.

FLORIMON, avec feu.

Que dites-vous, madame?

MADAME SORBET.

Est-ce que je le sais? Et quel est l'âge, la figure de la personne que vous avez en vue? Est-ce un mariage d'amour ou simplement de convenance que vous devez contracter? Puisqu'il n'est plus douteux que la sympathie nous rapproche, et que nous ne sommes pas des étrangers l'un pour l'autre, je puis vous faire sur tout cela des questions qui ne vous paraîtront point indiscrètes.

FLORIMON.

Indiscrètes, non; mais au moins fort embarrassantes. Mes amours jusqu'ici sont un roman; ma maîtresse, encore ce matin, était une inconnue pour moi. Je sais que je l'adore, j'ignore si j'en suis aimé. Sa figure toute divine n'est que la moindre de ses qualités; et, pour son âge, c'est celui auquel se tiennent long-temps les femmes qui ne veulent pas vieillir.

MADAME SORBET.

Je ne suis guère plus instruite que tout à l'heure, et voilà un portrait qui ressemble assez à une énigme. Au surplus, la figure m'importe peu. Si cette femme est aimable, cela suffit. Avec de l'esprit, on a toujours les yeux jolis; le teint,

personne ne s'en embarrasse; on se le fait comme on veut....... Ah! par exemple, il y a une chose, une seule chose sur laquelle je serais fort difficile, ce sont les dents. (Elle rit de manière à laisser voir ses dents.)

FLORIMON.

Elle les a parfaites.

MADAME SORBET.

C'est un agrément qu'on ne peut remplacer.

FLORIMON.

Tout comme le reste.

MADAME SORBET.

Je ne croyais pas. Mais que disiez-vous, que vous ne la connaissiez que de ce matin?

FLORIMON.

Ce n'est que de ce matin que je sais qui elle est.

MADAME SORBET.

Ah! c'est piquant. Votre passion ne date pas de plus loin?

FLORIMON.

Pardonnez-moi. Il y a à peu près quinze jours, étant à un théâtre des boulevards.....

MADAME SORBET.

Où l'on donnait un mélodrame?

FLORIMON.

Cela est vrai. J'aperçus dans une loge une

femme, ou plutôt un ange, dont la sensibilité excitée par les malheurs du héros de la pièce, qui n'était pourtant qu'un enfant.....

MADAME SORBET.

Ah! c'est l'Enfant de la forêt. Qu'il m'a causé de larmes!

FLORIMON, à part.

Victor m'a donné de bons renseignemens. (Haut.) Tout en proie aux sensations de cet intéressant spectacle, elle oubliait de dérober ses pleurs aux nombreux spectateurs dont la salle était remplie, et qui tous avaient les yeux fixés sur elle.

MADAME SORBET.

Dans ces momens-là, je ne pense à rien.

FLORIMON.

Je la contemplais, et bientôt un feu dévorant s'emparant de mes veines, pour la première fois de ma vie je m'applaudis d'être riche et de posséder un nom illustre. Je ne sais quoi me disait que cette femme était libre. Le spectacle fini, je voulus la rejoindre, elle avait disparu.

MADAME SORBET.

Grands Dieux! quelle catastrophe! Avant d'aller plus loin, permettez-moi, monsieur, une question de femme : comment cette dame était-elle mise?

FLORIMON, à part.

Diantre! je n'avais pas prévu cette question. (Haut.) Son vêtement était d'une couleur à la mode.

MADAME SORBET.

Je ne sais quelles sont les couleurs à la mode. Depuis la mort de monsieur Sorbet, je ne porte jamais que du noir ou du blanc.

FLORIMON.

Attendez donc, je crois me rappeler.... Oui, je ne me trompe pas; sa robe était petit gris.

MADAME SORBET.

Petit gris! c'est possible.

FLORIMON, avec une grande chaleur.

Vous jugez de mon chagrin. Je m'informe partout. Je cours les promenades, les lieux publics, sans découvrir les traces de celle sans laquelle il ne m'est plus permis de vivre. J'allais m'abandonner au désespoir, lorsque ce matin le hasard la présente à mes yeux. Un seul regard me la fait reconnaître; j'entre chez elle hors de moi, je vais me précipiter à ses pieds... Un éclair de raison luit, et je parviens à me posséder; mais c'est pour m'enivrer davantage. Son esprit, sa grace, sa bonté...

MADAME SORBET.

Connaît-on votre amour?

FLORIMON.

Oui, madame.

MADAME SORBET.

On doit en être touché?

FLORIMON.

Je l'ignore.

MADAME SORBET.

Peu de femmes y seraient insensibles.

FLORIMON.

C'est vous qui dites cela! vous, madame! juste ciel! Est-ce un songe? une illusion? m'auriez-vous compris? répondriez-vous à ma pensée?

MADAME SORBET.

Parlez donc d'un ton plus raisonnable. Je ne suis pas la personne...

FLORIMON.

Et qui serait-ce donc, si ce n'est vous?

MADAME SORBET.

Moi!

FLORIMON.

Vous-même.

MADAME SORBET.

Comment! c'est de moi... Allons, monsieur, ceci passe la plaisanterie.

FLORIMON.

Ah! de grace, n'appelez pas plaisanterie l'action la plus sérieuse de ma vie. Vous me connaîtrez, madame, et vous apprécierez la source

de cet enchantement irrésistible qui m'attire vers vous.

MADAME SORBET.

Quoi! vous voulez que je croie que mon faible mérite a pu subjuguer un homme aussi distingué que vous, et que, sans fortune, je puisse consentir....

FLORIMON.

Je ne sais pas si je suis un homme distingué. Ce que je sais, c'est que je vous adore, que vous réalisez tous les rêves de mon imagination, et que je meurs si vous me refusez votre main. Vous parlez de fortune! La mienne n'est-elle donc pas la vôtre? N'en serez-vous pas la maîtresse? Je souscris d'avance à l'emploi que vous voudrez en faire. Si vous aimez la musique, vous donnerez des concerts; des bals, si vous aimez la danse. Nous jouerons même la comédie, si cela peut vous plaire.

MADAME SORBET.

Monsieur, je crois que nous la jouerions fort mal tous les deux; nous avons trop de franchise, trop de naturel, pour faire jamais de bons acteurs. Mais on peut se consoler de cela.

FLORIMON.

Prenez-vous garde, madame, que, sans y pen-

ser, vous nous associez insensiblement l'un à l'autre?

MADAME SORBET.

Qui vous dit que ce soit sans y penser?

FLORIMON.

Vous consentez à faire mon bonheur?

MADAME SORBET.

Il le faut bien, puisqu'il y va de votre existence.

FLORIMON.

Mais ne changerez-vous pas? Dites, ah! dites que vous ne changerez pas.

MADAME SORBET.

Je ne pourrais changer que si je trouvais un homme plus aimable que vous, et vous n'avez rien à craindre.

FLORIMON.

Un homme plus aimable que moi! il y en a beaucoup.

MADAME SORBET.

Vous n'avez ni mon cœur, ni mes yeux, je le vois bien.

FLORIMON.

Qu'un mot de vous rassurerait mon ame!

MADAME SORBET.

Un mot de moi!

FLORIMON.

Oui, un mot écrit........ Excusez-moi, femme

adorable; mon bonheur est si inespéré, qu'à moins de le voir assuré par quelques lignes de votre jolie main.....

MADAME SORBET.

Vous me demandez une promesse de mariage?

FLORIMON.

Cela vous étonne?

MADAME SORBET.

Je ne dis pas que cela m'étonne..... Mais.....

FLORIMON.

Vous craignez de vous engager?

MADAME SORBET.

Encore faudrait-il que je susse à qui je m'engage; je ne sais pas seulement votre nom.

FLORIMON.

Je suis prêt à vous le dire, si vous l'exigez. Je ne voulais vous en faire un secret que par un raffinement de délicatesse, peut-être trop outré et que vous aurez peine à comprendre; mais la confiance d'une femme qui s'abandonnerait à moi sans me connaître, et à qui j'aurais donné une assez haute idée de ma probité pour me signer un engagement aussi sérieux sans la moindre hésitation, une telle confiance me rendrait cette femme mille fois plus précieuse en m'ennoblissant à mes propres yeux, et en me prou-

vant cette puissance de sympathie si difficile à rencontrer aujourd'hui.

MADAME SORBET, *avec exaltation.*

Je comprends ce langage.

FLORIMON, *à part.*

Ce n'est pas malheureux; car, pour moi, je n'y comprends rien.

MADAME SORBET.

Je serai cette femme; et cette confiance sans bornes que je veux avoir en vous doit vous être un témoignage de la noblesse de votre choix. (*Elle prend une plume.*) Mais, en prenant cette plume, je sens renaître toutes mes faiblesses. Que vais-je écrire ?

FLORIMON.

Le bonheur.

MADAME SORBET.

Dictez-le donc.

FLORIMON.

Divine condescendance d'une ame vraiment surnaturelle !

MADAME SORBET.

Je vous attends, monsieur.

FLORIMON.

Écrivez : (*Il dicte.*) « Je promets et m'engage... »

MADAME SORBET, *écrivant.*

« Et m'engage. »

FLORIMON.

« D'épouser.»

MADAME SORBET.

« D'épouser. »

FLORIMON.

« Le porteur du présent. »

MADAME SORBET, se récriant.

Ah! le porteur du présent!

FLORIMON.

Oui, le porteur du présent.

MADAME SORBET, se remettant encore.

Ce que je fais est bien singulier au moins, et jamais on n'a eu l'idée d'un semblable écrit. «Le porteur du présent.»

FLORIMON.

« Le plus tôt possible. »

MADAME SORBET, se récriant encore.

Ne mettez pas le plus tôt possible; cela me donne un air d'impatience qui n'est pas tolérable.

FLORIMON.

Vous donne un air! auprès de qui? Ce papier n'est-il pas pour moi seul?

MADAME SORBET.

Allons, « le plus tôt possible. » (Elle lui donne le papier.) Tenez, monsieur, êtes-vous content?

FLORIMON.

Non; pas encore. Il y manque quelque chose.

MADAME SORBET.

Quoi donc?

FLORIMON.

Un mot.

MADAME SORBET.

Un mot!

FLORIMON.

Un joli mot.

MADAME SORBET.

Lequel?

FLORIMON.

Votre nom.

MADAME SORBET.

Vous voulez que je signe cela?

FLORIMON, *avec expression.*

Oui, je le veux.

MADAME SORBET, *signant.*

Tyran, sois satisfait. ADÈLE SORBET, née SIROP.

FLORIMON, *lui baisant la main, et prenant le papier.*

Que je remercie cette main adorable qui vient d'assurer mon bonheur.

MADAME SORBET.

En compromettant ma raison.

FLORIMON.

Je cours rompre tous mes engagemens. Je ne

veux plus m'occuper que de vous, de vous seule; et je reviens dans un moment vous consacrer ma vie entière.

MADAME SORBET.

Vous me quittez si vite?

FLORIMON.

C'est pour ne plus te quitter.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

MADAME SORBET SEULE, et un peu après VICTOR.

MADAME SORBET.

La singulière aventure, et le drôle d'original que voilà! Je ne puis cependant me dissimuler qu'il est bien aimable, que son ton, ses manières sont de la dernière perfection. Tiens! il n'a pas payé sa tasse de café.

VICTOR.

Madame, je sors un instant.

(Il s'enfuit.)

MADAME SORBET.

Victor!...... Il est parti. Le Ciel soit loué, je n'aurai bientôt plus rien à démêler avec ce drôle-

là. Qu'il me semblera singulier un jour d'avoir été limonadière! Je l'oublierai. Oh! oui, je l'oublierai. Dans le fait, je ne l'ai jamais été. Jamais je n'ai eu l'ame rétrécie ni l'esprit intéressé d'une marchande. J'étais là parce que le hasard m'y avait placée, sans aucun goût, sans la moindre vocation. La preuve, c'est que rien de ce qui m'arrive ne m'étonne; je pourrais même dire que je m'y attendais. D'après ce que j'imagine, je vais devenir une femme très-comme il faut. Eh bien, je ne changerai rien à mes manières. Seulement je ne verrai que des femmes de mon rang. J'aime mieux m'ennuyer dans ma société que de descendre dans des classes inférieures pour y trouver de l'agrément. Les petites gens abusent tôt ou tard des bontés qu'on a pour eux.

VICTOR rentre, et s'asseoit.

Je n'ai pas été long-temps, et pourtant j'ai conclu une bonne affaire.

MADAME SORBET, avec hauteur.

Garçon, vous vous oubliez. Levez-vous donc.

VICTOR.

A qui parlez-vous, madame? Je ne vois pas de garçon, ce me semble.

MADAME SORBET.

Vous devenez bien insolent, monsieur Victor.

VICTOR.

Je ne suis pas si mielleux que le monsieur de tout à l'heure, n'est-il pas vrai?

MADAME SORBET.

Qui vous a dit que ce monsieur était mielleux?

VICTOR.

Je le connais de longue date.

MADAME SORBET.

Vous le connaissez, vous! Quel rapport peut-il y avoir entre ce monsieur et un garçon limonadier?

VICTOR.

Ce monsieur est un grand coureur de mariages.

MADAME SORBET.

Un coureur de mariages!

VICTOR.

Je l'ai vu très-souvent à Bordeaux se marier deux fois dans une même soirée.

MADAME SORBET.

Quelles sottises me venez-vous conter?

VICTOR.

Ce ne sont pas des sottises, ni les mariages qu'il contractait non plus; car ces mariages se faisaient toujours avec le consentement des parens, et devant une nombreuse assemblée.

MADAME SORBET.

Vous devenez fou, Victor.

VICTOR.

Je ne deviens pas fou du tout. Je n'ai même jamais été plus raisonnable.

MADAME SORBET.

Que veulent dire ces mariages, ces consentemens de parens, cette nombreuse assemblée?

VICTOR.

Cela veut dire que ce monsieur est un comédien, et les mariages qu'il contracte ne sont que des mariages de comédie.

MADAME SORBET.

Un comédien!

VICTOR.

Et l'un des meilleurs, encore! Il trouve que vous avez beaucoup de talent aussi.

MADAME SORBET.

Je ne crois pas un mot de tout ce que vous dites. Vous aurez écouté notre entretien, suivant votre louable coutume, et vous voulez me dérouter en me faisant des contes ridicules; mais cela ne peut durer long-temps. Ce monsieur va revenir.

VICTOR.

Vous ne le reverrez qu'à notre repas de noce.

MADAME SORBET.

Je ne le reverrai donc jamais.

VICTOR.

Comme vous voudrez. Dans le fait, c'est une dépense fort inutile, et que nous pouvons éviter.

MADAME SORBET.

Mais quand je dis qu'il n'y aura pas de noce, j'entends qu'il n'y aura pas de mariage.

VICTOR.

Pour cela, c'est différent; je crois que vous vous trompez.

MADAME SORBET.

Victor, ne me poussez pas à bout.

VICTOR.

Ni vous non plus, madame Sorbet.

MADAME SORBET.

Que ferez-vous?

VICTOR, lui montrant son écrit.

Je mettrai votre signature sur la place.

MADAME SORBET.

Quoi! cet homme a eu l'indignité de vous donner ce billet?

VICTOR.

Que voulez-vous, madame? Il y a sympathie entre nous; et vous savez jusqu'où peut aller la sympathie.

MADAME SORBET.

Rendez-moi ce billet.

VICTOR, avec une ironie marquée.

Oh! non.

MADAME SORBET.

Comptez-vous en abuser?

VICTOR, de même.

Oui.

MADAME SORBET.

Vous êtes un monstre. Je vous épouserai, mais vous vous en repentirez toute votre vie.

(Elle sort furieuse.)

VICTOR.

Je trouverai moyen de la calmer. L'essentiel pour moi est de ne plus craindre de délais. Florimon m'a rendu un grand service, et, sans lui, je vois bien que je n'aurais jamais terminé cette affaire-là.

UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN.

UNE
RÉVOLUTION,
OU
A BON ENTENDEUR, SALUT.

PERSONNAGES.

M. DE VALCÉ.
M DORIMON, beau-père de M. de Valcé.
MADAME DORIMON, sa belle-mère.
MADAME DERZILLY.
M. DORFEUIL.
MARIE.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans le château de M. de Valcé.

Le théâtre représente un salon.

UNE
RÉVOLUTION.

SCÈNE I.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY.

M. DORFEUIL.

Madame, dites-moi donc ce que c'est qu'une révolution?

MADAME DERZILLY.

La singulière question!

M. DORFEUIL.

Je ne vous parle pas en langage politique, mais en langage de femme.

MADAME DERZILLY.

Je ne vous comprends pas davantage.

M. DORFEUIL.

Comment! je n'entends prononcer ici que ce mot-là. On ne dit rien, on ne fait rien qu'on n'ait débattu d'avance si ce qu'on dira, ce qu'on fera

ne serait pas dans le cas de causer une révolution à la maîtresse de la maison.

MADAME DERZILLY.

Cette pauvre petite madame de Valcé est si délicate !

M. DORFEUIL.

Délicate ! je ne vois pas cela.

MADAME DERZILLY.

Elle est si douce !

M. DORFEUIL.

On prévient tous ses désirs. Ce château est vraiment le palais de Corisandre ; il faut se faire imbécile en y entrant. Pour moi, je pense très-sérieusement à m'en retourner à Paris, pour ne plus être soumis aux caprices sans cesse renaissans de madame de Valcé.

MADAME DERZILLY.

Mais qu'est-ce qu'un homme a de mieux à faire, que d'être soumis aux caprices d'une jolie femme ?

M. DORFEUIL.

Votre serviteur. Parce qu'une femme est jolie, je ne trouve pas que ce soit une raison pour qu'elle soit insupportable à tout le monde.

MADAME DERZILLY.

Madame de Valcé n'est pas insupportable.

M. DORFEUIL.

Cela prouve que vous avez beaucoup de patience. Pour moi, je ne puis me souffrir dans une maison qui n'est pas réglée, où l'ordre des repas est sans cesse interverti, où l'on ne rit que par permission, où il faut s'occuper sans cesse d'une idole qui n'a d'autre mérite que de parler tout bas. A la campagne, la gaîté est de première nécessité; ceux qui sont tristes restent dans leur chambre. Que m'importe que madame de Valcé ait bien ou mal dormi, qu'elle ait fait de bons ou de mauvais rêves! Elle est maîtresse de maison, elle doit toujours faire bon visage à ses hôtes.

MADAME DERZILLY.

Si vous ne vous vantiez vous-même d'être égoïste, on vous lapiderait pour parler ainsi.

M. DORFEUIL.

Valcé, au moment de quitter Paris, vient chez moi me faire mille instances pour m'attirer ici; il m'exalte sa femme comme un prodige...

MADAME DERZILLY.

Il n'a que trois mois de mariage.

M. DORFEUIL.

M'assure que je serai enchanté d'elle, que je n'aurai jamais passé le temps aussi agréablement...

MADAME DERZILLY.

Langage d'amoureux.

M. DORFEUIL.

Moi, comme un sot, je tombe dans le piège, et m'y voilà.

MADAME DERZILLY.

Vous êtes bien à plaindre; car il ne faut pas exagérer non plus. Ce château est un des mieux situés de France.

M. DORFEUIL.

Je ne tiens pas aux sites.

MADAME DERZILLY.

Il y a très-bonne société.

M. DORFEUIL.

Des chasseurs! Moi, je ne chasse pas.

MADAME DERZILLY.

Une chère toujours excellente.

M. DORFEUIL.

Si l'on veut; on ne sert jamais à point.

MADAME DERZILLY.

Et une maîtresse de maison, quoi que vous en disiez, fort aimable.

M. DORFEUIL.

Surtout d'une grande gaîté.

MADAME DERZILLY.

Enfin elle est toujours la première à mettre quelques parties en train.

M. DORFEUIL.

Et la première aussi à les faire manquer.

MADAME DERZILLY.

Quand elle souffre.

M. DORFEUIL.

Souffre-t-elle seulement ?

MADAME DERZILLY.

Oui, oui, elle souffre.

M. DORFEUIL.

Vous autres femmes, vous avez un esprit de corps insoutenable.

MADAME DERZILLY.

Vous ne voulez vous prêter à rien non plus. Quand madame de Valcé, je suppose, abuserait un peu de la faiblesse de son mari pour elle, et qu'elle voudrait sonder jusqu'où cela peut aller, quel grand mal? Les moyens qu'elle emploie sont bien doux; jamais elle n'a de volonté apparente.

M. DORFEUIL.

Non; mais elle le menace d'avoir des révolutions.

MADAME DERZILLY, riant.

C'est drôle.

M. DORFEUIL.

Ce serait drôle pour un mari qui s'en moquerait; mais ce grand niais de Valcé prend cela à

la lettre; et, pour éviter une révolution à sa femme, il met tout sens dessus dessous dans sa maison.

MADAME DERZILLY.

Si vous aimiez comme il aime, vous ne trouveriez pas cela si désagréable que vous le pensez. L'amour vit de sacrifices.

M. DORFEUIL.

Le sien doit bien se porter.

MADAME DERZILLY.

Et puis, que ferait-il à la campagne?

M. DORFEUIL.

Ah! vous croyez qu'il serait désœuvré sans les caprices de sa femme?

MADAME DERZILLY.

Sans doute.

M. DORFEUIL.

Eh bien, occupation pour occupation, je préférerais une femme qui commanderait ouvertement, qui crierait même quelquefois, à toutes ces vapeurs et ces migraines de commande; cela ferait du bruit au moins.

MADAME DERZILLY.

Une femme qui crie, fi donc!

M. DORFEUIL.

C'est signe qu'elle se porte bien.

MADAME DERZILLY.

Vous avez bien fait de ne pas vous marier.

M. DORFEUIL.

Oui, s'il faut paraître dupe pour être un bon mari.

SCÈNE II.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY, MARIE.

MARIE.

Madame et monsieur, je vous demande bien pardon de vous déranger; mais c'est que je suis dans un grand embarras.

MADAME DERZILLY.

Eh! mon Dieu, qu'est-ce que c'est, ma chère Marie?

MARIE.

Vous savez bien, madame, qu'on devait danser ce soir dans la grange?

MADAME DERZILLY.

Oui. Eh bien?

MARIE.

Eh bien, v'là qu'on n'y dansera pas.

MADAME DERZILLY.

Où dansera-t-on?

MARIE.

Nulle part.

M. DORFEUIL.

Est-ce ta maîtresse qui a fait cette défense?

MARIE.

Mon Dieu! oui, monsieur; et elle est si bonne, qu'elle m'a fait venir exprès pour me dire cela.

M. DORFEUIL.

Et comment te l'a-t-elle dit?

MARIE, grossissant sa voix.

Marie, vous vous arrangerais comme vous voudrais, mais je ne veux pas de bal ce soir.

M. DORFEUIL.

En effet, c'est d'une grande bonté. T'a-t-elle dit pourquoi au moins?

MARIE.

Elle craint que cela ne fasse trop de mouvement.

MADAME DERZILLY.

C'était moi qui avais obtenu ce bal; j'en fais mon affaire. Le temps est beau, vous pourrez danser autre part; et, pourvu qu'on danse, tu seras contente.

MARIE.

C'est pas tant la danse qui me tient, que d'être obligée de renvoyer tout ce monde qui va venir.

MADAME DERZILLY.

Console-toi, ma pauvre Marie; il y a moyen d'arranger cela.

MARIE.

Madame, vous êtes bien honnête; mais c'est que je crains que madame ne m'en veuille de vous avoir parlé. Ca n'a qu'à lui donner sa révolution.

M. DORFEUIL.

Tu sais donc aussi ce que c'est qu'une révolution, toi?

MARIE.

Non, monsieur.

M. DORFEUIL.

Qu'est-ce que tu dis donc?

MARIE.

Je dis ce qu'on dit.

M. DORFEUIL.

Qu'est-ce que tu crois que c'est?

MARIE.

Ma fine! faut que ce soit queuque chose de ben laid, pisque ça fait tant de peur à monsieur.

MADAME DERZILLY.

Va, Marie, va, mon enfant; laisse-moi faire.

MARIE.

Merci, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY.

M. DORFEUIL.

Vous trouvez cela admirable.

MADAME DERZILLY.

C'est un caprice. Une nouvelle mariée aime assez à faire de ces petits coups d'autorité; un mot la ramènera à la raison.

M. DORFEUIL.

Quelle sotte tyrannie! Je me faisais une fête de voir cette danse. J'ai aperçu par-ci par-là des petites paysannes qu'on aurait rencontrées à ce bal; cela repose la vue; et pas du tout.

MADAME DERZILLY.

Votre humeur me fait rire.

M. DORFEUIL.

Vous êtes bien heureuse, vous riez de tout.

SCENE IV.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY, M. DE VALCÉ.

M. DE VALCÉ.

Madame, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour. Avez-vous bien passé la nuit? Et vous, Dorfeuil, je vous croyais à la chasse.

M. DORFEUIL.

A jeun?

M. DE VALCÉ.

Les vrais chasseurs ne s'embarrasent guères de cela.

M. DORFEUIL.

Je ne suis pas un vrai chasseur; car je trouve que le déjeuner se fait bien attendre. Vous ne comptez pas sur ces messieurs?

M. DE VALCÉ.

Non, non. Je viens même de donner des ordres pour qu'on servît. Madame de Valcé a été souffrante, ce qui a mis un peu de dérangement dans la maison; mais je crois qu'elle va mieux.

MADAME DERZILLY.

N'attendez-vous pas son père et sa mère aujourd'hui ?

M. DE VALCÉ.

Ils ne doivent pas tarder à arriver. J'aurais désiré qu'elle pût les reçevoir debout.

MADAME DERZILY.

Comment! elle ne se lèvera pas de la journée!

M. DE VALCÉ.

J'en doute.

MADAME DERZILLY.

La pauvre petite femme! qu'a-t-elle donc ?

M. DE VALCÉ.

Elle ne veut pas le dire. Je parierais qu'elle a éprouvé quelque contrariété.

MADAME DERZILLY.

Je vais aller la voir.

M. DE VALCÉ.

Je crois qu'elle repose.

MADAME DERZILLY.

Si elle dort, je n'entrerai pas.

M. DE VALCÉ.

Après le déjeuner, je vous prie.

MADAME DERZILLY.

Elle me ferait peut-être ses confidences à moi.

M. DE VALCÉ.

Non. Elle est fort douce, et cependant on

ne peut rien tirer d'elle quand elle ne le veut pas. Elle est d'une grande discrétion à cet égard.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, monsieur et madame Dorimon viennent d'arriver; leur voiture est au bas du perron.

M. DORFEUIL.

Et le déjeuner?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il est servi.

M. DE VALCÉ.

Je vais recevoir mon beau-père et ma belle-mère. Voulez-vous me faire le plaisir de déjeuner sans moi?

M. DORFEUIL.

Ne vous gênez pas, mon cher Valcé. Madame, je vous offre la main.

(Monsieur Dorfeuil et madame Derzilly sortent, le domestique les suit.)

SCÈNE VI.

M. DE VALCÉ, M. DORIMON, et un peu après MADAME DORIMON.

M. DORIMON, entrant au moment où M. de Valcé va pour sortir.

Bonjour, monsieur de Valcé. Vraiment votre château est une merveille.

M. DE VALCÉ.

Je vais recevoir madame Dorimon.

M. DORIMON.

Laissez-la Elle préside à son petit déménagement de voiture; vous la gêneriez. Comment se porte ma fille ?

M. DE VALCÉ.

Assez bien.

M. DORIMON.

Comment! assez bien. Il me semble qu'ici on doit se porter tout-à-fait bien.

M. DE VALCÉ.

Elle a été un peu incommodée ce matin.

M. DORIMON.

Ah! c'est triste. Le jour de notre arrivée!

M. DE VALCÉ.

Elle est fort délicate.

M. DORIMON.

Depuis quand?

M. DE VALCÉ.

En général.

M. DORIMON, souriant.

J'entends.

M. DE VALCÉ.

Non. Il n'est question de rien.

M. DORIMON, à madame Dorimon, qui entre.

Et cette pauvre Henriette qui est malade!

MADAME DORIMON, tandis que M. de Valcé l'embrasse.

Je sais déjà cela. Monsieur de Valcé, où pourrais-je mettre ce carton?

M. DE VALCÉ.

Je vais le faire porter dans votre chambre.

MADAME DORIMON.

Serrez-le plutôt jusqu'à ce que je sois installée; je vous le redemanderai. Qu'est-ce qu'elle a donc Henriette?

M. DE VALCÉ.

On ne pourrait pas trop le dire; c'est une irritabilité nerveuse; la moindre chose lui fait impression.

MADAME DORIMON.

C'est singulier; c'était la santé même.

M. DORIMON.

Ne l'écoutez-vous pas un peu trop ?

M. DE VALCÉ.

Oh! mon Dieu, non; la pauvre enfant! Elle est bien malheureuse d'être comme elle est; elle m'en demande pardon comme si c'était sa faute; mais un rien l'agite, et la moindre chose suffit pour lui causer une révolution.

M. DORIMON.

Une révolution!

M. DE VALCÉ.

Hélas! oui.

MADAME DORIMON.

C'est inconcevable. Pouvons-nous la voir?

M. DE VALCÉ.

Permettez-moi d'aller la prévenir.

M. DORIMON.

Elle est donc bien malade? Ne nous cachez rien, mon ami.

M. DE VALCÉ.

Soyez sans inquiétude.

MADAME DORIMON.

Vos précautions sont effrayantes. Comment! la prévenir pour recevoir son père et sa mère!

M. DE VALCÉ

Il ne lui faut rien d'impromptu.

MADAME DORIMON.

Ce n'est pas de ma fille que vous me parlez.

M. DE VALCÉ.

Pardonnez-moi.

MADAME DORIMON.

Monsieur Dorimon, vous qui avez une teinture de médecine, comment nommez-vous cette maladie-là?

M. DORIMON.

Il faut voir.

M. DE VALCÉ.

Je vais monter chez elle, et je reviens tout de suite.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. ET MADAME DORIMON.

MADAME DORIMON.

Je suis vraiment inquiète.

M. DORIMON.

Attendez.

MADAME DORIMON.

Il y a huit jours que j'ai reçu une lettre d'elle, elle ne me parlait de rien.

M. DORIMON.

C'est à cause de céla qu'il faut se tranquilliser.

MADAME DORIMON.

Monsieur de Valcé n'a pas l'air rassuré du tout.

M. DORIMON.

Pour sa femme, il doit toujours être en transes.

MADAME DORIMON.

C'est un bien bon mari.

M. DORIMON.

Je ne croyais pas qu'il y en eût encore de pareils.

MADAME DORIMON.

Dites qu'il n'y en a jamais eu comme lui.

M. DORIMON.

Ah! ma femme, vous me permettrez....

MADAME DORIMON.

Je ne vous permettrai rien, monsieur Dorimon; ce que je dis est vrai.

M. DORIMON.

Allons, allons; vous me faites une mauvaise querelle.

SCÈNE VIII.

M. ET MADAME DORIMON, M. DE VALCÉ.

M. DE VALCÉ.

Madame de Valcé vous attend avec la plus grande impatience; elle voulait même s'habiller et descendre ; c'est moi qui le lui ai défendu.

M. DORIMON.

Elle n'est donc pas si malade, cette chère enfant? Venez, ma femme.

MADAME DORIMON.

Monsieur de Valcé, commencez par serrer mon carton; nous trouverons bien l'appartement de ma fille.

M. DE VALCÉ.

Montez quelques marches; c'est la grande porte à droite : d'ailleurs je vous suis.

(Monsieur et madame Dorimon sortent.)

SCÈNE IX.

M. DE VALCÉ d'abord seul, ensuite M. DORFEUIL.

M. DE VALCÉ *ouvre un secrétaire pour mettre le carton.*

Comment faire pour madame Derzilly? Je suis bien fâché qu'Henriette se soit mis cela dans la tête.

M. DORFEUIL.

Ah! vous voilà; et les grands parens?

M. DE VALCÉ.

Ils sont chez ma femme; je vais les rejoindre.

M. DORFEUIL.

Le déjeuner m'a bien fait.

M. DE VALCÉ.

Tant mieux, mon ami.

M. DORFEUIL.

Tâchez donc de nous ravoir notre bal champêtre que votre femme a défendu.

M. DE VALCÉ.

Je ne savais pas cela.

M. DORFEUIL.

Vous êtes marié, cela vous est égal; mais moi je regarde encore les petites figures.

M. DE VALCÉ.

Toujours le même ! Laissez-moi aller rejoindre ma belle-mère.

M. DORFEUIL.

Je ne vous quitte pas que je n'aie ma promesse de bal.

M. DE VALCÉ, s'en allant.

Vous l'aurez.

SCÈNE X.

M. DORFEUIL seul, et un peu après MADAME DERZILLY.

M. DORFEUIL.

C'est qu'avant tout, il ne faut pas s'ennuyer, et que j'ai des scènes de famille par-dessus les yeux. Voilà un renfort pour madame de Valcé ; ce sera à n'y plus tenir.

MADAME DERZILLY.

Marie est encore revenue à la charge; j'ai pris sur moi de donner la permission de danser, à condition que ce serait au bas du coteau. De cette façon, madame de Valcé sera bien tranquille.

M. DORFEUIL.

Je vais donc faire un peu de toilette.

MADAME DERZILLY.

Coquet! Avez-vous vu monsieur et madame Dorimon?

M. DORFEUIL.

Non, pas encore; nous aurons assez le temps de faire connaissance.

MADAME DERZILLY.

Ne badinez pas; ils passent pour être fort aimables.

M. DORFEUIL.

Quel âge a madame Dorimon?

MADAME DERZILLY.

La mère de madame de Valcé doit bien avoir quarante ans.

M. DORFEUIL.

Dans ce cas-là, elle peut être tout ce qu'elle voudra.

(Il sort.)

SCENE XI.

MADAME DERZILLY SEULE.

Voilà un homme bien complet. Il n'est au monde que pour lui. Cependant il est très-facile à vivre; mais, avec ce caractère-là, il ne faudrait pas vieillir.

SCENE XII.

MADAME DERZILLY, MADAME DORIMON.

MADAME DORIMON.

Vous êtes sans doute madame Derzilly, madame?

MADAME DERZILLY.

Oui, madame.

MADAME DORIMON.

Je suis charmée que le hasard me procure l'avantage de connaître une personne dont j'avais beaucoup entendu parler.

MADAME DERZILLY.

Vous avez trop de bonté.

MADAME DORIMON.

Je n'ignore pas que monsieur votre père a beaucoup contribué au mariage de ma fille, et nous devons de la reconnaissance à ceux qui nous ont fait faire une aussi bonne acquisition que celle de monsieur de Valcé.

MADAME DERZILLY.

Il est digne de sa femme, c'est tout dire.

MADAME DORIMON.

Ah! madame, vous êtes bien indulgente. Monsieur de Valcé est parfait, et je n'ose pas dire que ma fille soit parfaite.

MADAME DERZILLY.

Comment se trouve-t-elle à cette heure?

MADAME DORIMON.

Elle m'a paru fort bien; elle a même déjeuné de fort bon appétit.

MADAME DERZILLY.

Croyez-vous que je puisse la voir?

MADAME DORIMON.

C'est monsieur de Valcé qui est ici le grand-maître des cérémonies, et je n'ose rien décider.

MADAME DERZILLY.

Il est d'un soin pour sa femme....

MADAME DORIMON.

Entre nous, je crains qu'il ne la gâte.

MADAME DERZILLY.

Laissez faire; le temps en rabattra assez.

MADAME DORIMON.

Il paraît que c'est dans son caractère. Elle a eu devant nous un léger mouvement d'humeur sur je ne sais quoi que l'on est venu lui dire à l'oreille; si vous eussiez vu monsieur de Valcé chercher à lire dans ses yeux.... Il était admirable. Mais le voici.

MADAME DERZILLY.

Madame, je vous laisse.

(Elle sort.)

SCENE XIII.

MADAME DORIMON, M. DE VALCÉ.

MADAME DORIMON.

Venez, le phénix des maris. Qu'avez-vous donc? vous paraissez soucieux.

M. DE VALCÉ.

Je suis tracassé, je ne vous le cache pas. C'est une misère; mais je connais Henriette, et, dans l'état où elle est, je ne voudrais pas lui faire de peine; cependant il me paraît impossible de pouvoir la contenter.

MADAME DORIMON.

Qu'est-ce qu'elle vous demande?

M. DE VALCÉ.

Elle ne me demande jamais rien positivement mais j'ai tellement l'habitude de lire dans sa pensée, qu'il m'est facile de voir que madame Derzilly lui déplaît.

MADAME DORIMON.

Quoi ! cette dame qui était avec moi il n'y a qu'un instant ? Elle est charmante.

M. DE VALCÉ.

Certainement ; mais on a eu l'imprudence de la vanter avec si peu d'égards devant ma femme, qu'elle en a été comme humiliée. Vous connaissez les jeunes femmes ; il y a toujours un peu de rivalité entre elles. Madame Derzilly est musicienne, elle chante ; sa conversation est agréable : souvent Henriette est souffrante, et, sous prétexte de ne pas vouloir l'incommoder, on se range à l'autre extrémité du salon, autour de madame Derzilly, qui fait de la musique ou tient le dé de la conversation. Ce n'est la faute de personne, mais ce n'est pas agréable. J'ai eu beau dire à Henriette qu'elle avait beaucoup de qualités que madame Derzilly n'avait pas, le coup est porté, et cela m'embarrasse.

MADAME DORIMON.

Que pouvez-vous faire à cela ?

M. DE VALCÉ.

Nous devions avoir aujourd'hui un bal de paysans ; c'était madame Derzilly qui nous l'avait demandé ; je n'y voyais pas d'inconvénient : Henriette s'est imaginé que je ne pouvais rien

refuser à madame Derzilly, et elle a contremandé ce bal, sous je ne sais quel prétexte.

MADAME DORIMON.

Est-ce qu'elle est jalouse?

M. DE VALCÉ.

Pas le moins du monde.

MADAME DORIMON.

Alors, quelle est donc son idée?

M. DE VALCÉ.

Elle ne se l'explique pas à elle-même. Elle s'est formé le soupçon que cette dame empiétait sur ses droits, d'autant qu'on est venu lui dire que ce bal aurait lieu, et que sa défense avait été levée. Je ne sais pas si vous comprenez cela comme moi....

MADAME DORIMON.

Je ne comprends pas un mot, si ce n'est que ma fille est trop heureuse, et qu'elle ne sait comment se tourmenter.

M. DE VALCÉ.

Il y a bien des choses à dire. Il faut plaindre les personnes susceptibles. La plupart de nos chagrins, pour être sans fondement, n'en sont pas moins des chagrins. Elle est si douce! Ne croyez pas au moins qu'elle m'ait dit tout cela comme je vous le dis; c'est moi qui l'ai deviné.

MADAME DORIMON.

Vous êtes bien heureux d'avoir autant de sagacité. Je ne sais pas si elle était aussi susceptible avec nous ; mais je ne m'en suis jamais aperçu. En définitive, que croyez-vous qu'il faudrait faire pour la contenter ?

M. DE VALCÉ.

Si madame Derzilly nous quittait, je suis persuadé qu'Henriette reprendrait toute sa bonne humeur.

SCENE XIV.

M. DE VALCÉ, M. ET MADAME DORIMON.

MADAME DORIMON.

Arrivez donc, monsieur Dorimon ; car en vérité ce n'est pas trop que de se mettre à deux pour comprendre tout ceci. Savez-vous de quoi Henriette est malade ?

M. DORIMON.

Elle n'est plus malade ; elle rit comme une petite folle.

M. DE VALCÉ.

Elle se contraint peut-être.

M. DORIMON.

Vous l'avez vue déjeuner.

M. DE VALCÉ.

Elle a très-peu mangé.

M. DORIMON.

Vous appelez cela très-peu. Comment donc mange-t-elle quand elle mange beaucoup?

M. DE VALCÉ.

Elle ne mange jamais davantage.

M. DORIMON.

Et de quoi est-elle malade?

MADAME DORIMON.

Expliquez cela vous-même, monsieur de Valcé; quant à moi, je ne saurais jamais m'en tirer.

M. DORIMON.

J'aime bien ma fille, assurément; mais si vous voulez que je vous parle franchement, je crois qu'elle s'amuse un peu à vos dépens: ma femme vous dira que nous ne lui avons jamais vu la moindre chose.

MADAME DORIMON.

Jamais. Les enfans ont ordinairement de petites maladies; Henriette en a toujours été exempte.

M. DE VALCÉ.

Eh bien, à présent un rien, comme je vous le disais, lui cause une révolution.

M. DORIMON.

A quoi voyez-vous cela?

M. DE VALCÉ.

Vous croyez bien que je les lui épargne le plus que je puis; mais si par hasard elle éprouve la plus petite contrariété, vous la voyez pâlir, rougir, et puis cela finit par des larmes.

M. DORIMON.

La pauvre enfant!

M. DE VALCÉ.

Aussi je veille sur tout avec un soin extrême.

M. DORIMON.

Vous faites bien.

M. DE VALCÉ.

Mais comme elle ne veut pas parler, on est quelquefois pris au dépourvu.

M. DORIMON.

Elle ne vous dit même pas ce qu'elle désire?

M. DE VALCÉ.

C'est fort rare.

SCENE XV.

M. ET MADAME DORIMON, M. DE VALCÉ, M. DORFEUIL.

M. DORFEUIL.

Mon ami, savez-vous que madame Derzilly nous quitte ?

M. DE VALCÉ.

Comment cela ?

M. DORFEUIL.

En descendant de chez votre femme, elle a envoyé chercher des chevaux de poste, et, dès que son mari sera revenu de la chasse, ils partiront.

M. DE VALCÉ.

Vous ignorez ce qui s'est passé ?

M. DORFEUIL.

Madame Derzilly prétexte une lettre qu'elle vient de recevoir ; mais on n'a pas été à la ville, et elle ne peut avoir rien reçu.

M. DE VALCÉ.

Ma femme n'aura pas pu se contraindre, je vois cela.

MADAME DORIMON.

Il faut monter chez elle, monsieur Dorimon.

M. DE VALCÉ.

Je vous prie de ne pas le faire dans ce moment, elle doit être si agitée. Cette explication lui aura coûté beaucoup.

M. DORIMON.

Quelle explication?

MADAME DORIMON.

Un bal champêtre, madame Derzilly, de la jalousie qui n'est pas de la jalousie, rien.

M. DORIMON.

Écoutez donc, mon ami, c'est fort bien d'aimer sa femme; mais il y a une mesure dans tout. Je vous assure que c'est mal l'aimer que de la gâter comme vous faites. Vous la rendrez très-malheureuse; car vous ne pouvez pas exiger de tout le monde l'indulgence que vous avez pour elle.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DERZILLY.

MADAME DORIMON.

Vraiment, madame, nous avons bien des excuses à vous faire.

MADAME DERZILLY.

C'est moi, madame, qui éprouve le regret de vous quitter; mais une lettre...

MADAME DORIMON.

Non, madame; ce n'est point une lettre, nous savons ce que c'est.

MADAME DERZILLY.

Je vous assure, madame...

M. DORIMON.

Votre générosité nous touche extrêmement, et je vous demande comme une grace, madame, de vouloir bien pardonner à ma fille, qui doit être maintenant au désespoir de la conduite qu'elle a tenue avec vous. Nous allons monter chez elle; et si, par malheur, je ne la trouvais pas plus raisonnable, vous ne vous en iriez pas seule de cette maison.

M. DE VALCÉ, à part.

Quelle journée pour cette pauvre Henriette!

(Monsieur et madame Dorimon sortent, monsieur de Valcé les suit.)

SCÈNE XVII.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY.

M. DORFEUIL.

Vous allez me parler franchement à moi: Que s'est-il donc passé entre vous et madame de Valcé?

MADAME DERZILLY.

Je finirai par lui croire le cerveau dérangé. Elle m'a d'abord reçue d'une singulière façon; puis, comme je lui parlais avec intérêt de sa santé, elle me dit, mais très-sèchement, qu'elle n'était pas tellement malade qu'elle ne sût parfaitement ce qui se passait chez elle.

M. DORFEUIL.

La douce créature! Et ce qui se passait chez elle, c'est ce bal pour lequel vous avez levé sa consigne?

MADAME DERZILLY.

C'est cela même.

M. DORFEUIL.

Savez-vous que c'est un agneau un peu despote ?

MADAME DERZILLY.

Je ris malgré moi. Devinez en quoi vous êtes aussi mêlé là-dedans, vous.

M. DORFEUIL.

Moi ?

MADAME DERZILLY.

Oui, vous.

M. DORFEUIL.

Je suis à cent lieues d'avoir une idée à cet égard.

MADAME DERZILLY.

« Si monsieur Dorfeuil pensait un peu moins « à lui, il aurait dû faire entendre à monsieur de « Valcé que ce n'était pas quand on avait une « femme souffrante, qu'on devait se permettre « de donner le bal chez soi. »

M. DORFEUIL.

Ce pauvre Valcé ! Elle a raison de lui en vouloir ; il le mérite pour sa bonhomie.

MADAME DERZILLY.

Elle a de nouveau défendu le bal.

M. DORFEUIL.

Elle est folle.

MADAME DERZILLY.

Il faut le croire.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VALCÉ.

M. DE VALCÉ.

Ah! madame, avez-vous des sels, quelque chose pour faire revenir ma pauvre Henriette, qui est sans connaissance? (Il sonne.) Son père est un excellent homme; mais il ne connaît pas du tout sa fille. (Il sonne encore.) Personne ne vient. (Deux domestiques paraissent.) Montez chez madame. Écoutez : envoyez quelqu'un dans chaque avenue du château; et, quand ces messieurs reviendront de la chasse, qu'on défende aux piqueurs de sonner du cor. (Les domestiques sortent.) C'est un spectacle déchirant.

MADAME DERZILLY.

Calmez-vous, c'est une crise; cela passera.

M. DE VALCÉ.

Elle a le malheur de ne pouvoir supporter la plus légère contradiction, et son père a le courage de lui faire la leçon pendant une heure. J'avais beau dire qu'elle allait avoir une révolution, « Tant mieux, répondait-il; il faut qu'elle

en ait une pour que je remonte au principe du mal. » Tous ces gens qui se mêlent de médecine sont d'une dureté! Effectivement, elle a perdu connaissance. Madame, oubliez le petit enfantillage de tantôt, et unissez-vous à moi pour amener ici monsieur et madame Dorimon; tant qu'ils seront dans la chambre d'Henriette, elle ne recouvrera pas ses esprits; j'en ai le pressentiment.

MADAME DERZILLY.

Je ferai tout ce que vous voudrez; mais, au nom du ciel, prenez donc un peu sur vous.

M. DE VALCÉ.

Eh! madame, comment prendre sur soi, quand on est témoin de pareille chose et qu'on ne peut rien dire? Ce qu'il y a d'inimaginable, c'est que madame Dorimon est presque aussi calme que son mari. Une mère enfin, pour sa fille! Il y a bien peu de personnes qui sachent aimer. Venez madame, venez; je vous en supplie.

(Il entraîne madame Derzilly.)

SCÈNE XIX.

M. DORFEUIL, MARIE.

M. DORFEUIL.

Monsieur Dorimon paraît s'y entendre, et je parierais pour le succès de sa cure.

MARIE, accourant.

Monsieur, les v'là tous qui venont; faut-il leur dire qu'ils restent ou qu'ils s'en aillent? D'pis ce matin gn'y a eu tant de dits et de contredits sur ce maudit bal, que je ne sais vraiment plus qu'en croire.

M. DORFEUIL.

Dans un moment, je pourrai te le dire.

MARIE.

C'est que vraiment faudrait que ça se décidît tout de suite, à cause qu'ils avont tous de l'humeur. Je ne sais trop ce que leur y a dit mamzelle Rosine, la femme de chambre à madame; mais elle leur y a reproché qu'ils n'avaient guère d'humanité, et ça ne leur y a pas fait plaisir.

M. DORFEUIL.

De quoi se mêle mademoiselle Rosine?

MARIE.

C'est pas l'embarras, le bruit court que madame a sa révolution; mais mamzelle Rosine, qui en rit toute la journée, ne devrait pas faire comme ça la sensible.

M. DORFEUIL, à part, en riant.

Il paraît qu'il n'y a que ce pauvre Valcé de dupe dans tout cela. (Haut.) On vient. Laisse-moi; je ne te ferai pas attendre long-temps.

(Marie sort.)

SCÈNE XX.

M. DORFEUIL, M. ET MADAME DORIMON.

MADAME DORIMON.

Monsieur, j'ai le plaisir de vous apprendre que ma fille se porte à merveille, grace à l'habileté de son père.

M. DORIMON.

Et qu'elle veut même danser ce soir au bal.

M. DORFEUIL.

Monsieur, vous avez un beau talent.

MADAME DORIMON.

Monsieur Dorimon a surtout un sang-froid

unique; car vous croyez bien, monsieur, que la science était bien inutile pour guérir ma fille. Les jeunes femmes aujourd'hui sont trop désœuvrées; pour peu que leur mari les écoute, elles ne savent que s'imaginer.

M. DORIMON.

Enfin, monsieur, vous allez voir madame de Valcé comme nous l'avons faite, et vous la trouverez fort aimable.

M. DORFEUIL.

Si j'osais, je vous demanderais votre recette; je connais plusieurs dames qui en auraient grand besoin.

MADAME DORIMON.

J'avoue que monsieur de Valcé m'avait donné de l'inquiétude; il est de si bonne foi, il avait l'air si désolé, que, sans mon mari, je ne sais trop ce que j'aurais pensé de l'état d'Henriette; mais monsieur Dorimon, du premier coup d'œil, a vu que ce n'était qu'un enfantillage.

M. DORIMON.

Je n'ai cependant rien laissé apercevoir.

MADAME DORIMON.

Il a parlé à sa fille assez froidement au sujet de madame Derzilly; elle l'écoutait avec un peu d'impatience, il est vrai; mais tout se serait passé fort bien sans monsieur de Valcé, qui est

venu se jeter à la traverse, et qui semblait indiquer lui-même à sa femme d'avoir ce qu'il appelle une révolution. Elle n'a pas manqué de se rendre aux désirs de son mari, et elle a perdu connaissance.

M. DORFEUIL.

Réellement?

MADAME DORIMON.

Vous allez voir. De notre temps, nous n'étions pas si habiles. Elle s'est renversée sur ses oreillers; puis, fermant les yeux, elle a demandé où elle était. L'égarement de monsieur de Valcé faisait vraiment fendre le cœur.

M. DORIMON.

Allons, madame Dorimon, quoique je vous eusse prévenue, vous n'étiez pas vous-même très-rassurée.

MADAME DORIMON.

A croire même que ce n'était qu'un jeu, c'est toujours fort triste. Enfin, son père, qui a une tête admirable, sans se déconcerter, prend gravement une de ses mains, et, feignant de consulter son pouls, il déclare qu'il n'y a que des saignées fréquentes qui puissent lui rendre la santé. Je l'observais avec le plus grand soin, et, à ce mot de saignées, je la vis frissonner de tout son corps. Monsieur Dorimon ne s'en tient pas

là ; il veut que l'on fasse venir un chirurgien sur-le-champ, et, comme s'il ne la trouvait pas assez effrayée , il ajoute qu'il est essentiel que son mari la tienne pendant cinq ou six mois éloignée de toute société, parce qu'il prétend qu'elle a besoin du calme le plus parfait.

M. DORFEUIL.

Le calme ne lui plaisait pas plus que la saignée, à ce que j'imagine?

M. DORIMON.

Non.

MADAME DORIMON.

Avec cela, elle a été bien gentille; elle aurait pu mettre un peu plus de vraisemblance dans son retour à la raison, en prolongeant son évanouissement; mais elle en avait déjà assez , et elle ne nous a pas fait languir. Elle a étendu ses bras, et, nous regardant d'un air d'abattement qui lui sied à ravir, elle a témoigné le désir de nous embrasser, ainsi que son mari, qui paraissait immobile comme une statue.

M. DORFEUIL.

La ferez-vous saigner, malgré cela, pour ne pas en avoir le démenti ?

MADAME DORIMON.

Ah! Dieu! ce serait pitié, d'autant que monsieur de Valcé nous ayant quittés un instant,

elle nous a fait une manière de confession qui nous rend bien tranquilles pour l'avenir. N'est-il pas vrai, monsieur Dorimon?

M. DORIMON.

Fort tranquilles.

M. DORFEUIL.

Votre recette est un proverbe.

A BON ENTENDEUR, SALUT.

LE SAVETIER

ET LE FINANCIER,

OU

CONTENTEMENT PASSE RICHESSE.

PERSONNAGES.

THOMAS, savetier.
MARGOT, femme de Thomas.
M. MONDOR, financier.
UN DOMESTIQUE de M. Mondor.

La scène se passe d'abord chez le savetier, ensuite dans le cabinet de M. Mondor, et puis encore chez le savetier.

LE SAVETIER
ET LE FINANCIER.

SCÈNE I.

THOMAS SEUL. (Il entre en chantant.)

C'est ben dommage que ce ne soit pas tous les jours noce! Celle d'hier, d'ma cousine, m'a ben divarti toujours. Et ma femme, ma petite Margot, s'en est-elle donné! Alle est si gentille! C'était à qui la ferait danser. On n'dirait jamais, à la voir, que c'n'est qu'la femme d'un savetier; non. Avec ça alle a c'te mine qu'est drôle. Ça n'fait pas mal une jolie mine pour avoir l'air comme il faut. Aussi, comme tous les hommes la regardaient..... Et les femmes donc..... A tout moment on v'nait me d'mander: « Monsieur, qu'est-ce que c'est que c'te d'moiselle-là? » « C'te d'moiselle-là, que j'leux y répondais, c'est ma femme. » (Il rit.) Ah! ah! ah! ah! I n'savaient

plus où ils en étaient. Parguenne! oui, on leux-y en garde. C'n'est pas là d'la graine pour leux moineaux.

J'avais peur qu'on ne la priît pas de chanter. C'est qu'il n'y avait pas une voix comme la sienne dans toute la société! C'est-i glorieux pour un mari! J'voudrais seulement qu'alle ne choisissît pas toujours des chansons ous qu'on ne comprend goutte, comme celle qu'alle a chantée hier. (Il chante en contrefaisant la voix de femme.)

Je t'invoque, ô ma lyre;
Rends des accords heureux,
Peins le tendre délire
De mon cœur amoureux.

Certainement c'est gentil; mais je n'sais pas c'que ça veut dire... Alle ne descend pas... Alle fait comme les duchesses à présent, ma femme; alle ne se lève plus qu'à six heures du matin. (Il appelle.) Margot! oh! eh! Margot! alle ne bouge pas. C'n'est pas l'embarras, alle doit être fatiguée. Alle a pas mal dansé là-bas...... Et puis après... dame! (Il rit.) Ces guiantres de noces, ça vous joue toujours ce tour-là. C'est vrai, c'te mariée, c'te danse, tout c'monde.... Et puis on boit, on rit.... Ça fait que... alle doit être fatiguée. (Il chante.)

(Après avoir chanté il continue.)

Parbleu! faut qu'alle ait le sommeil ben dur, car je crie assez fort. Essayons encore une p'tite chanson. (Il chante.)

Margoton ma mie, Margoton mon cœur,
Il te faudrait un biscuit
Pour te, pour te, pour te remettre;
Il te faudrait un biscuit
Pour te remettre en appétit.

Voyez si alle remue. Ça m'ennuie, pas moins. Allons, faut prendre un p'tit brin d'consolation. (Il boit à même une bouteille qu'il tire de dessous son siège.) Cachons c'te bouteille, car si madame Rabatjoie me voyait... oh! oh! j's'rais dans d'beaux draps. Enfin la v'là qui descend; c'est ben heureux. Ne f'sons semblant de rien. (Il chante entre ses dents la fin de l'air précédent.)

SCÈNE II.

THOMAS, MARGOT. Elle arrive doucement, et pose ses mains sur les yeux de Thomas.

MARGOT.

Qu'est là?

THOMAS, lui prend ses mains qu'il baise.

C'est Margot.

MARGOT, lui frappant sur l'épaule.

Gn'y a pas d'plaisir avec toi, tu d'vines tout d'suite.

THOMAS.

N'fallait donc pas d'viner? Oh ben, recommence.

MARGOT.

Prends-tu garde, mon homme, que je n'peux jamais t'attrapper? Ça m'f'rait pourtant ben plaisir... une p'tite fois.

THOMAS.

C'est bon à savoir.

MARGOT.

Mais rien qu'pour rire.

THOMAS.

J'l'entends ben comme ça.

MARGOT s'assied et prend de l'ouvrage.

J'ai rêvé toute la nuit de c'te noce. Sais-tu qu'alle était belle, au moins?

THOMAS.

Queu dîner! queu monde!

MARGOT.

Qu'trop. Ça n'avait pas l'sens commun.

THOMAS.

Et surtout queu vin!

MARGOT.

Oui, je me suis aperçue que tu le trouvais bon, le vin.

THOMAS.

Bah! t'as vu ça, toi!

MARGOT.

Est-ce que je ne vois pas tout?

THOMAS.

T'étais pourtant ben occupée avec tes voisins. Dis-moi donc un peu c'que c'était que c'gros homme qu'était à table à côté de toi, et qui te chuchotait toujours à l'oreille.

MARGOT.

N'badine pas; c'était un maître cordonnier.

THOMAS.

Un maître cordonnier! Mais en général, c'était tout monde choisi. Eh ben, qu'est-ce que te disait ce maître cordonnier?

MARGOT.

Ma fine! je n'l'écoutais pas.

THOMAS.

T'avais pourtant l'air ben attentif.

MARGOT.

C'était pour me donner un maintien. Mais as-tu vu l'autre qu'était à ma droite, qu'avait un habit noir.

THOMAS.

Qu'est-ce que c'était que celui-là?

MARGOT.

Je ne sais pas. Ils appelont ça un clerc d'huissier. Il a d'l'esprit comme un livre. C'est un jeune homme d'éducation. Et puis il est drôle; i n' dit pas un mot qui n'fasse rire.

THOMAS.

Pour moi, i n'ma pas fait rire du tout. C'est d'ces petits fendans qui cherchent à s'en faire accroire, et que je porte sur les épaules.

MARGOT.

V'là mon jaloux!

THOMAS.

Moi! jaloux de c't'olibrius-là! Ah! pardine, je je ne suis pas si bête.

MARGOT.

T'as ben raison, va. Une centaine comme lui d'un côté, et mon Thomas de l'autre, mon choix s'rait bentôt fait. C'est bon pour le caquet, et v'là tout. Quoique ça, m'est avis qu'la petite cousine l'aurait ben autant aimé pour mari, que non pas c'tila qu'ils l'y ont baillé.

THOMAS.

Tiens! c'est drôle; j'ai eu la même idée. As-tu vu quand il a chanté, comme alle le r'gardait? Et pis quand il a été lui prendre la jarretière

de la mariée. (Il rit.) Oh! oh! oh! oh! alle est devenue rouge, alle est devenue rouge comme un coq.... quoi!

MARGOT.

Faut dire aussi qu'son mari est ben laid, et qu'il a l'air ben gauche.

THOMAS.

Qu'est-ce que ça veut dire : son mari est ben laid? Un mari est toujours beau, entendez-vous?

MARGOT.

T'as raison, mais le premier jour un mari n'est pas encore un mari. Aujourd'hui, alle doit être pus contente.

THOMAS.

Bonne pièce! Tout ça est drôle, pas moins. C'qui m'amusait encore ben, c'était les embarras de la cousine Duhasard : fesait-elle la grosse madame? « Ma fille la mariée par-ci, ma fille la mariée par là. Madame Margot, v'là vot' place. Cousin Thomas, passez plus loin; n'faut pas qu'les maris soient toujours à côté d'leux femme.»

MARGOT.

Avec ça, alle a de belles manières. Oui, oui, alle a de belles manières. Ces r'vendeuses à la toilette, c'est toujours fourré avec des femmes de chambre; c'est pas étonnant qu'ça ait bon ton.

THOMAS.

Et puis celle-là a tant de gloriole! Car c'est la gloriole qui lui a fait faire toute cette dépense-là. Alle n'est pas de fortune à ça. Alle n'avait qu'à inviter rien qu'la famille, c'était tout ce qu'il fallait.

MARGOT.

Oh ben oui, rien qu'la famille! S'il n'y avait eu que la famille, gn'y aurait pas eu d'noce.

THOMAS.

Dis donc, femme, tu n't'aperçois pas que p'tit à p'tit nous f'sons comme tout le monde; nous mangeons le bien des gens, et nous nous moquons d'eux par après. C'n'est pas trop ben, dà.

MARGOT.

J'sais ben ça; mais c'est que ça amuse. Allons, allons, en v'là assez. Tiens, pour ne pas r'commencer, j'vas aller au marché. (Elle range son ouvrage et prend un panier.) Donne-moi d'l'argent.

THOMAS, se grattant l'oreille.

D'l'argent?

MARGOT.

Oui.

THOMAS.

C'est qu'je n'suis guère en fonds, p'tite femme.

MARGOT.

N'te fais donc pas tirer l'oreille. Il faut ben

que j'achète queuque chose pour mettre dans l'pot.

THOMAS, lui donnant des souliers.

Tiens, prends ces galoches.

MARGOT.

Pour mettre dans l'pot?

THOMAS.

T'es sotte! Eh non. Porte-les à la mère Simone, èt tu lui demanderas vingt sous.

MARGOT.

Qu'est-ce que tu dis donc, mon homme? vingt sous! N'faut pas écorcher l'pauvre monde, non plus.

THOMAS.

Dame! écoute, p'tite femme, j'l'y ai mis un bout.

MARGOT.

C'est égal.

THOMAS.

Au reste, arrangez cela ensemble. Mais surtout n'va pas dépenser plus qu'il ne faut. N'achète pas un tas de rubans et de babioles qui ne servent à rien.

MARGOT.

Avec vingt sous!

(Elle sort en riant.)

SCÈNE III.

THOMAS SEUL. Il regarde à la coulisse.

Veux-tu ben n'pas courir comme ça! Alle me fait bondir le cœur quand elle descend les escaliers. C'est si jeune, faut toujours qu'ça joue. La v'là déjà loin. Qui est-ce qui dirait qu'ça a un an d'mariage..... En vérité, plus ça va et plus j'en perds la tête. C'est ben amusant d'être le mari d'une p'tite commère comme ça.

SCENE IV.

THOMAS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Bonjour, monsieur Thomas.

THOMAS.

Monsieur, je suis vot' serviteur.

LE DOMESTIQUE.

Vous ne me reconnaissez pas?

THOMAS.

Pardonnez-moi. J'ai ben idée d'vous avoir vu queuque part; mais dire où, c'est ce qui ne m'est pas possible.

LE DOMESTIQUE.

Je suis un des domestiques de monsieur Mondor, ce riche financier qui demeure dans l'hôtel à côté.

THOMAS.

Oui, j'vous r'mets à présent, monsieur le domestique. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Parguenne! faut avouer qu'vous êtes là dans une fière maison. Vous devez être ben heureux.

LE DOMESTIQUE.

Heureux! pas trop.

THOMAS.

Qu'est-ce qui vous manque? Vous êtes toujours ben vêtu, ben nourri.

LE DOMESTIQUE.

Voilà une belle chose que d'être ben nourri! Qui est-ce qui n'est pas bien nourri?

THOMAS.

Ma fine! moi tout le premier. Ah! vous n'êtes pas heureux! (Il s'asseoit.) Puisque vous faites des façons......

LE DOMESTIQUE, s'asseyant aussi.

Monsieur Thomas, je vous obéis.

THOMAS.

Dites-moi donc un peu ce qui vous manque. Vous avez assez de temps de reste. Je vous vois tant que la journée dure batifoler les uns avec les autres sous c'te porte cochère, ousque vous faites des trains du diable. Si vous sortez, c'est derrière une belle voiture; vous êtes sans cesse avec du beau monde. Je n'vois pas que vous soyez ben à plaindre.

LE DOMESTIQUE.

Je me soucie bien de tout ce beau monde-là. Plus il en vient à l'hôtel, plus nous avons de mal. Ils ont des inventions d'enfer. Ils jouent des proverbes, des charades en action; ils mettent tout sens dessus dessous.... et puis après il faut que nous rangions, que nous frottions, que nous essuyions; c'est à n'en plus finir. Vous ne pouvez pas savoir le mal que l'on a dans des chiennes de maisons comme celle-là.

THOMAS.

Tout ça vous paraît du mal parce que vous êtes des douillets tous tant que vous êtes. Eh! mon Dieu, qu'est-ce que je dirai donc, moi?

LE DOMESTIQUE.

Vous! vous êtes cent fois plus heureux. Enfin

vous vous couchez quand vous voulez; et nous, il est souvent trois heures après minuit que nous sommes encore sur pied. Est-ce que ce n'est pas une galère? Si à cette heure-là du moins on était sûr de dormir; mais à peine commence-t-on à fermer l'œil, que toutes les sonnettes sont en branle. Il faut se lever, parce que madame a ses attaques de nerfs.

THOMAS.

Des attaques....

LE DOMESTIQUE.

Des attaques de nerfs. Vous ne connaissez pas ces maladies-là, vous autres. Ce n'est pas bien étonnant, puisque ceux mêmes qui les ont ne savent seulement pas ce que c'est. Mais quand une femme dort bien, qu'elle mange bien, et que cependant elle veut se faire caliner, elle dit qu'elle a des attaques de nerfs. Cela n'engage à rien; une heure après on peut aller au bal.

THOMAS.

Ah! c'est des maladies commodes.

LE DOMESTIQUE.

Oui, mais non pas pour les pauvres domestiques, toujours. On les fait aller et venir sans pitié. Il faut porter du sucre, de l'eau de fleur d'orange, allumer du feu, faire chauffer du linge.... Que sais-je, moi?.... Et encore monsieur,

qui n'aime madame que quand elle est malade, jure-t-il comme un damné pour la moindre chose qu'on fait attendre.

THOMAS.

Comment! monsieur Mondor n'aime sa femme que quand elle est malade? V'là une drôle de manière.

LE DOMESTIQUE.

Cet homme-là a tant d'affaires, pensez donc. Il a toujours la tête si bourrelée!

THOMAS.

Ça n'empêche pas d'aimer que sa femme se porte bien.

LE DOMESTIQUE.

Sans contredit, mais ils ne se voient presque pas. Madame n'est jamais bien que hors de chez elle, et monsieur sort si peu : ils ne peuvent pas se rencontrer.

THOMAS.

Tatiguoi! j'en apprends de belles. Et vous, monsieur le domestique, êtes-vous marié?

LE DOMESTIQUE.

Non.

THOMAS.

Vraiment, je ne m'étonne plus que vous ne soyez pas heureux. Croyez-moi, morguenne! épousez-moi une femme comme ma p'tite Margot, et vous m'en direz des nouvelles.

LE DOMESTIQUE.

C'est vrai qu'elle est gentille.

THOMAS.

Est-ce que vous la connaissez?

LE DOMESTIQUE.

Parbleu! sans doute.

THOMAS.

D'où la connaissez-vous?

LE DOMESTIQUE.

De la voir toute la journée passer dans la rue.

THOMAS.

Mais vous ne lui avez jamais parlé?

LE DOMESTIQUE.

Bien des fois.

THOMAS.

Laissez donc; je suis bien sûr du contraire.

LE DOMESTIQUE.

Vous n'êtes sûr de rien du tout; car je vous jure que je vous dis la vérité. Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire?

THOMAS, *avec chaleur.*

De si extraordinaire! de si extraordinaire! Il y a de si extraordinaire que ça n'peut pas être, parce que Margot ne parle qu'à moi, entendez-vous. Il est vrai que je lui réponds tant qu'elle veut. Par ainsi, ne venez pas me mettre martel en tête avec vos balivernes.

LE DOMESTIQUE.

Vous vous fâchez, monsieur Thomas, vous avez tort. Je n'ai pas voulu vous faire de la peine. Prenons que je n'ai rien dit.

THOMAS.

C'est que, voyez-vous, il y a des sujets qui sont chatouilleux..... Enfin vous devez m'entendre. Je ne suis pas maître de ça, d'abord. Mais sans doute vous veniez ici pour queuque chose.

LE DOMESTIQUE, avec ironie.

Je ne sais pas si je dois me permettre de le dire, monsieur Thomas; je n'aurais encore qu'à vous fâcher.

THOMAS.

Voilà qui est passé, monsieur le domestique. Vous pouvez parler; je vous écoute.

LE DOMESTIQUE.

Non. Je n'ose pas, d'honneur.

THOMAS.

Parlez donc.

LE DOMESTIQUE.

Eh bien, monsieur Mondor vous demande.

THOMAS.

Moi?

LE DOMESTIQUE.

Qui donc?

THOMAS.

C'est singulier. Vous badinez, n'est-il pas vrai? Qu'est-ce qu'il peut me vouloir?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

THOMAS.

Monsieur Mondor demander un savetier!

LE DOMESTIQUE.

Vous vous étonnez de tout. Allons, venez; car il est vif en diable, et je suis sûr qu'il s'impatiente déjà.

THOMAS.

Oh! que je ne vas pas comme ça. Faut que je parle à Margot auparavant.

LE DOMESTIQUE.

Ce sont vos affaires. S'il se met en colère, ce sera contre vous. Ma commission est faite. Adieu, monsieur Thomas. Sans rancune.

THOMAS.

Vous me connaissez ben! de la rancune! Au revoir, monsieur le domestique.

LE DOMESTIQUE.

Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE V.

THOMAS, et un peu après MARGOT.

THOMAS.

Quoiqu' ça veut donc dire ça? Est-ce que les honneurs me tomberaient comme à tant d'autres? Pour le coup, on pourrait ben dire que j'nai pas fait d'intrigue pour y arriver. Je n'suis pas à mon aise cependant; j'aimerais autant que ce monsieur Mondor m'eût laissé tranquille.... Et c'domestique qui n'veut pas parler. C'est mauvais signe.... Mais qu'est-ce que fait donc Margot? Si alle était ici, alle m'aiderait à débrouiller c'te mèche. Alle n'est pas manchotte, alle devinera ben de quoi i r'tourne. (A Margot qui entre.) Hé! arrive donc. Tu n'sais pas c'qui s'passe? Monsieur Mondor veut me voir, je n' sais pas pourquoi.

MARGOT.

Monsieur Mondor?

THOMAS.

Oui, oui, monsieur Mondor lui-même.

MARGOT.

Faut y aller, mon homme.

THOMAS.

Faut y aller! c'est bientôt dit. Faut y aller! Les femmes, ça n'doute de rien. Faut y aller! Sais-tu seulement c'qui m'veut?

MARGOT.

I n'veut pas t'manger.

THOMAS.

Tu ris toujours. Pardine! j'n'ai pas peur qu'i m'mange; mais tu n'connais pas les gens riches, ça peut tout c'que ça veut. Si celui-ci voulait me faire du mal, par hasard? Que sait-on?

MARGOT.

Du mal! Pourquoi qu'i t'ferait du mal? faut être juste aussi. Nous sommes d'honnêtes gens; nous n'faisons d'tort à personne; nous nous aimons ben; nous travaillons tant que la journée dure, sans faire de propos sur qui que ce soit, excepté c'matin, qu'nous avons parlé un petit brin d'la cousine Duhasard; mais c'était entre nous. Passé ça, qu'est-ce qu'on peut nous r'procher? On peut dire même, à ton éloge, que tu fais ben des ressemelages à crédit; monsieur Mondor doit le savoir enfin. Qu'est-ce qu'est venu te parler de sa part?

THOMAS.

Un beau domestique, ma foi, tout galonné.

MARGOT.

Tu vois ben. Un domestique tout galonné, ça n'peut pas être pour une mauvaise chose. J'croirais moi, au contraire, que c'est qu'il veut te donner sa pratique.

THOMAS.

Sa pratique! un homme riche comme ça! Je suis bien sûr que ça n'porte presque pas d'souliers raccommodés.

MARGOT.

C'est vrai. Ta réflexion est juste.

THOMAS.

J'te dis, moi, que c'n'est pas tranquillisant du tout.

MARGOT.

Enfin, monsieur Mondor est humain, ou il ne l'est pas. S'il n'est pas humain, on ne doit pas lui avoir laissé le droit de faire du mal; et s'il est humain, nous n'avons rien à craindre.

THOMAS.

T'auras p't-être dit queuque chose à ses domestiques; car je sais que tu t'arrêtes à leux y parler.

MARGOT.

A leux y parler! Bonjour, bonsoir, et pis v'là tout.

THOMAS.

Faut pourtant ben qu'il y ait queuque chose.

MARGOT.

Tiens, mon p'tit homme, au lieu d'nous alambiquer l'esprit, j'te conseille de prendre ton parti, et d'y aller tout d'suite. C'est comme une médecine qu'il faut avaler. Nous saurons au moins à quoi nous en tenir.

THOMAS.

Si t'étais pas si gentille, je t'y enverrais ben: mais c'est que je m'méfie d'tous ces messieurs d'la finance. En général, c'est des gaillards.

MARGOT.

Allons, allons, il ne s'agit pas de cela. Montre que t'es un homme. Qui sait? c'est p't-être not' bonheur que c'te visite-là.

THOMAS.

T'es drôle pour donner du courage. T'as des p'tites raisons qui n'sont qu'à toi. C'est vrai, qu'ça peut être not' bonheur.

MARGOT.

Pardine! oui.

THOMAS.

Ça m'coûte pas moins; ça m'coûte l'impossible.

MARGOT, lui présentant sa veste.

Bast! bast! Quand t'auras mis ta veste et

qu't'auras ôté ton tablier, tu verras qu'ça t'coû-t'ra moins.

THOMAS.

Écoute, femme, tu m'conduiras jusqu'à la porte; veux-tu?

MARGOT.

Oui, mon petit homme.

THOMAS.

Et, si je suis trop long-temps à revenir, tu viendras m'demander.

MARGOT.

Oui, mon joli p'tit Thomas. Tiens, donne-moi le bras, et partons.

THOMAS.

Sans chapeau?

MARGOT, lui donnant son chapeau.

Tu fais ben comme les enfans qu'on envoie à l'école... J'te demande un peu, avec cette tournure-là, qu'est-ce qui oserait te rien dire?

THOMAS.

Parguenne! si j'avais affaire à une p'tite femme comme toi, j'n'aurais pas tant peur.

MARGOT.

Voyez-vous! Allons, v'nez-vous-en, bavard.

SCÈNE VI.

(Cette scène se passe dans le cabinet de monsieur Mondor [1].)

M. MONDOR SEUL, en robe de chambre.

C'est une chose qui paraît inconcevable, et que cependant chacun a pu éprouver, qu'une petite contrariété qui se renouvelle sans cesse cause plus de peine que ne fait souvent un grand malheur. Le chant de ce savetier m'est insupportable. Accablé d'affaires, quelquefois de l'ennui de ce que ma femme appelle des plaisirs, et auxquels je prends part bien malgré moi, si par hasard je parviens à me livrer au sommeil, la voix de ce maudit savetier me réveille aussitôt, et l'impatience que j'en éprouve est telle que je ne puis me rendormir. Il faut que je me lève. Je me mets à mon bureau, je me livre à des calculs dans l'espoir de me distraire; mais ses chants me poursuivent, et il m'est aussi impossible de tra-

---

1. Ce changement de décoration se fait avec un paravent qu'on retourne.

vailler que de dormir. Je me suis plaint au magistrat, qui m'a répondu qu'il n'y avait pas de loi qui défendît aux malheureux de chanter. A quoi donc sert la police? Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, il faut que je cherche à amadouer ce maraud, et que j'obtienne de lui qu'il me vende le repos que les lois ne peuvent me procurer. Je ne connais pas de plus grand malheur que d'être riche, marié à une femme à la mode, et d'avoir pour voisin un savetier qui chante. (Il sonne; un domestique paraît.) Cet homme que je vous ai envoyé chercher est-il là?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

M. MONDOR.

Faites-le entrer.

SCENE VII.

M. MONDOR, THOMAS, UN DOMESTIQUE.

M. MONDOR.

Approchez, approchez, mon voisin.

THOMAS, de l'air le plus embarrassé.

Monsieur..... mon voisin....., je suis ben vot' serviteur.

M. MONDOR.

Approchez, vous dis-je. (Au domestique.) Donnez un siège à monsieur Thomas, et retirez-vous. (A Thomas.) Asseyez-vous, mon voisin.

THOMAS.

Ne faites pas attention, monsieur mon voisin.

M. MONDOR.

Asseyez-vous donc.

THOMAS.

Vous ètes trop bon, je suis ben comme je suis.

M. MONDOR.

Ah! vous allez me fâcher.

THOMAS, s'asseyant précipitamment.

N'vous fâchez pas, monsieur; me v'là assis.

M. MONDOR.

On dit qu'vous êtes un brave homme.

THOMAS.

On est ben bon.

M MONDOR.

Vous avez une belle voix.

THOMAS.

Ah! monsieur, c'est une politesse que vous voulez me faire.

M. MONDOR.

Non; vous chantez bien. Qu'est-ce qui vous a appris à chanter?

THOMAS.

Dame ! mon voisin, mon père chantait, et j'chante. V'là tout.

M. MONDOR.

Il était heureux votre père. Il était donc riche?

THOMAS.

Oui, mon voisin.

M. MONDOR.

Il vous a laissé de la fortune?

THOMAS.

D'la fortune! mon voisin, vous voulez rire.

M. MONDOR.

Il ne vous a rien laissé; c'était peut-être un ivrogne?

THOMAS.

O Ciel ! mon pauvre père, un ivrogne ! Il n'a jamais rien dû au cabaret.

M. MONDOR.

Expliquez - vous donc. Vous dites qu'il était riche.

THOMAS.

Nous autres pauvres gens, nous appelons être riche quand nous ne mourons pas à l'hôpital; et mon père est mort chez lui. Tout le quartier

peut vous le dire. Si on vous a dit le contraire, c'est qu'on a voulu m'faire du tort auprès de vous.

M. MONDOR.

Rassurez-vous, mon voisin, je n'ai jamais entendu parler de vous qu'avec éloge. Et, dans votre état, que pouvez-vous mettre à peu près de côté par an?

THOMAS.

Ma fine! mon voisin, si j'pouvais mettre de côté mon appétit et c'tila d'ma femme, ça s'rait une bonne avance.

M. MONDOR.

Vous n'avez pas d'enfant?

THOMAS.

Hélas! pas encore, mon voisin.

M. MONDOR.

S'il vous en venait pourtant....

THOMAS.

C'est tout ce que nous désirons.

M. MONDOR.

Il faudrait les nourrir.

THOMAS.

C'est Margot qui les nourrira.

M. MONDOR.

J'entends bien; mais quand ils grandiront.

THOMAS.

Nous leux y donnerons d'not' part, et puis après ils feront comme nous, ils en gagneront.

M. MONDOR.

Mais s'il vous en venait beaucoup?

THOMAS.

Oh! dame, mon voisin, vous autres grands vous comptez sur la fortune; nous autres, nous comptons sur la Providence.

M. MONDOR.

Je jurerais que vous faites bon ménage.

THOMAS.

Gn'y a pas de vérité plus vraie qu'ça, monsieur; mais ça s'rait ben impossible autrement avec la petite femme que j'ai. C'est vraiment une trouvaille que j'ai faite. C'est sage, c'est gai, c'est un mouvement perpétuel. Avec ça alle m'aime! faut le voir pour le croire. Queuqu'un qui lui dirait qu'son Thomas n'est pas le meilleur homme du monde, j'crois ben qu'elle lui arracherait les yeux, maugré que ce soit un petit mouton; mais c'est qu'alle est tarriblement férue de moi. Oh! j'l'aime ben aussi.

M. MONDOR.

Je l'ai aperçue quelquefois; elle est jolie.

THOMAS.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites;

mais ma voisine est aussi une superbe femme. J' la vois souvent monter en voiture. Alle a un p'tit pied qu'est pas pus long qu'ça. Ça n'doit pas coûter beaucoup à chausser.

M. MONDOR, riant.

Non, non.

THOMAS.

Margot c'est tout d'même.

M. MONDOR.

Mon voisin, vous doutez-vous de la raison qui m'a fait désirer de vous voir ?

THOMAS, avec inquiétude.

Non, monsieur mon voisin.

M. MONDOR.

Je trouve que vous chantez admirablement ; mais seulement vous commencez de trop bonne heure. Je me couche fort tard, moi, souvent même à l'heure où vous vous levez. Vous concevez que, quelque goût que l'on ait pour la musique, quand on est bien las, bien fatigué, qu'on a eu du monde toute la nuit, et cela pour plaire à sa femme, un bon sommeil vaut mieux que la plus belle voix possible. Je vous en fais juge.

THOMAS.

Parbleu! mon voisin, vous avez ben raison ; et si je m'étais douté de ce que vous me dites, je n'chanterais plus depuis long-temps. Moi,

au contraire, quand j'suis couché et que j'entends le bruit des voitures qui vont chez vous, je m'dis : On s'amuse ce soir chez monsieur Mondor. Eh ben! ça m'fait plaisir, et j'n'en dors que mieux.

M. MONDOR.

Ah! mon ami, quelle différence entre nous deux! Vous n'avez pas comme moi la tête bourrelée de mille inquiétudes, de spéculations hasardées, de tracasseries de toute espèce, de détails de maison sans nombre. Quand vous avez passé toute votre journée à travailler, vous n'êtes pas condamné à faire une partie de la nuit les honneurs de chez vous à une foule de gens que vous ne connaissez seulement pas, et qui vous font partager l'ennui dont ils sont obsédés; vous ne craignez pas d'être attaqué sans cesse dans votre réputation, dans votre honneur, de voir ruiner votre crédit par des sots qui n'ont aucun mérite. Vous vous endormez auprès de votre femme en attendant tranquillement un lendemain qui me fait souvent frémir.

THOMAS.

Mon voisin, je ne chanterai plus.

M. MONDOR.

Mon ami, je n'exigerai pas de vous un pareil

sacrifice. Votre gaîté est tout ce que vous possédez; je ne veux pas vous l'ôter.

THOMAS.

Mon voisin, vous ne m'ôterez rien du tout. La plupart du temps, je chante sans seulement y penser.

M. MONDOR.

Vous ne m'entendez pas; je veux que vous chantiez.

THOMAS.

Non, mon voisin.

M. MONDOR.

Vous allez me donner de l'humeur.

THOMAS.

Eh ben, mon voisin, je chanterai; mais je chanterai tout bas.

M. MONDOR.

Non, non, cent fois non. Je veux que vous chantiez comme vous chantiez, mais seulement plus tard.

THOMAS.

Je chanterai plus tard.

M. MONDOR.

Et comme assurément cela vous coûtera, surtout dans les commencemens, je veux vous dédommager de cette preuve d'amitié que vous me donnerez.

THOMAS.

Monsieur, vous êtes trop honnête. Vous ne me d'vez rien. Je suis trop heureux de pouvoir faire queuque chose pour vous.... Je vous salue ben. (Il va pour sortir.)

M. MONDOR.

Non pas, non pas; restez encore. (Il sonne; un domestique paraît.) Demandez à la caisse cent écus que vous m'apporterez. (Le domestique sort.)

THOMAS.

Cent écus! Ah! mon Dieu, cent écus! Monsieur, j'vous demande pardon, mais je n'puis pas prendre une pareille somme. Cent écus pour n'pas chanter! Monsieur, vous vous moquez.

M. MONDOR, au domestique, qui revient avec un sac.

Donnez cet argent à monsieur Thomas. (Le domestique donne l'argent à Thomas, qui le refuse. Le domestique insiste, et finit par le lui fourrer dans sa veste.) (A Thomas.) Allez, mon ami, je suis enchanté d'avoir fait la connaissance d'un brave homme tel que vous.

THOMAS.

Monsieur, je n'sais qu'vous dire. Je n'ai jamais été plus embarrassé.

M. MONDOR.

Adieu, mon ami. Chargez votre femme de dépenser cet argent, elle ne sera pas aussi embar-

rassée que vous. (Thomas sort.) Je puis aller me reposer: à coup sûr, il ne chantera pas aujourd'hui.

SCENE VIII.

(Chez le savetier.)

MARGOT SEULE D'ABORD, et un peu après THOMAS.

MARGOT.

Il ne revient pas. Ça commence à d'venir long. Voilà plus d'une demi-heure qu'il est dehors. Que peut-il faire chez ce monsieur Mondor? Plus j'y pense, et plus ce qu'il m'a dit tantôt sur les gens riches me donne d'inquiétude..... Ne l'entends-je pas? (Elle se lève et va regarder à la porte.) Non; je me trompais. Ah! mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas arrivé de malheur à mon pauvre Thomas! Il m'avait r'commandé de l'aller chercher, s'il restait trop long-temps.... Je n'ose pas... On se moquerait de moi... et p't-être ben d'lui... Cependant s'il tarde trop, ma fine! gn'y aura pas de honte qui tienne. (Avec un accent marqué.) M'faut mon homme d'abord. (Apercevant Thomas.)

Enfin, le v'là! Mon pauvre Thomas! que tu m'as baillé de tintouin! Comme t'es pâle! T'es pas malade? Parle donc, Thomas, il ne t'est rien arrivé?

THOMAS.

Que veux-tu qui m'soit arrivé?

MARGOT.

C'est qu't'as l'air d'un déterré, mon fils.

THOMAS.

J'ai mal à la tête.

MARGOT.

Mal à la tête? Quoique c'est que c'mal là? Tu te portais si ben tantôt! Est-ce qu'on t'aurait fait boire chez c'monsieur Mondor?

THOMAS.

Quoique ça veut dire, boire? Est-ce que j'suis un ivrogne?

MARGOT.

C'est pas ça qu'j'entends. Sans être ivrogne, on prend quelquefois un verre ou deux de vin, rien que par politesse. Tout ces domestiques, en général, c'est des godailleurs.

THOMAS.

J'n'avais pas affaire aux domestiques, pisque c'est monsieur Mondor lui-même qui me d'mandait.

MARGOT.

Monsieur Mondor lui-même! Eh ben, qu'est-

ce qu'il te voulait? T'a-t-il ben reçu? N'est-ce pas qu'il n'est pas méchant?

THOMAS.

I n'veut pas que j'chante.

MARGOT.

Oh! la drôle de chose! Qu'est-ce que ça lui fait?

THOMAS.

Il a la tète bourrelée de sa femme.

MARGOT.

Je n'sais pas ce que ça veut dire.

THOMAS.

Ni moi non plus. I r'çoit du monde la nuit, et le sommeil vaut mieux que des chansons.

MARGOT.

En vérité, si je comprends goutte à ce que tu dis.

THOMAS.

I m'a dit aussi que j'm'endormais tranquillement auprès de toi.

MARGOT.

Queuqui lui a fait ces contes-là?

THOMAS.

Je n'sais pas. V'là pourquoi i m'a donné d'l'argent.

MARGOT.

I t'a donné d'l'argent! Comme tu dis ça! Où est'il? Comben qu'il y a?

THOMAS.

Laisse-moi un peu, ma p'tite femme.

MARGOT.

Comment t'laisser! Pourquoi ça? J'veux qu'tu m'parles. Comben t'a-t-il donné? I doit être généreux; il est si riche. On dit qui n'connaît pas son bien.... Eh ben, t'as l'air d'une oie.

THOMAS.

Mon Dieu! qu't'es bavarde!

MARGOT.

Bavarde! J'suis bavarde à présent! Hier encore i m'disait : « Margot, ma p'tite femme, avant not'mariage je n'pouvais pas m'passer d'une pie; mais d'puis que j'suis avec toi, je n'y pense seulement pas. » C'était gentil, c'était attendrissant; et v'là qu'il m'appelle bavarde..... Oh! gn'y a pas à dire, on lui a jeté un sort. Ça n'est pas possible autrement. (Elle aperçoit le sac qu'il a sous sa veste.) Tiens, qu'est-ce que tu as là sous ta veste?

THOMAS.

C'est cent écus.

MARGOT.

Cent écus! Tu n'te trompes pas? Ah! mon Dieu; mais c'est une fortune. Comment as-tu gagné ça? Dis donc, mon homme, c'est légitime au moins?

THOMAS.

Allons, tout à l'heure j'étais un ivrogne, à présent alle me prend pour un voleur.

MARGOT.

J'te d'mande pardon. C'est la joie, vois-tu. N'te fâche pas. Je n'sais c'que j'dis. Cent écus! ça arrive comme mars en carême. Nous avons besoin de tant de choses! D'abord j'veux deux couverts et un gobelet d'argent. La ravaudeuse d'ici dessus en a ben. Ensuite il me faut une robe blanche et un schall rouge. Quand avec ça tu m'auras donné une croix d'or et des boucles d'oreilles, moi je t'achèterai deux bonnes chemises. C'est une chose dont on manque toujours.

THOMAS.

Ta, ta, ta, ta, ta, comme t'arranges tout ça, toi!

MARGOT.

Est-ce que je n'm'y entends pas bien?

THOMAS.

En attendant, j'veux un maçon.

MARGOT.

Pourquoi faire?

THOMAS.

Pour faire un trou dans le plancher.

MARGOT.

Un trou dans le plancher... Regarde-moi donc,

mon homme; est-ce que t'es fou? A quoi ça rime-t-il ce que tu dis là?

THOMAS.

Ça rime, que j'veux cacher mon argent.

MARGOT.

Ah ça, Thomas, tu perds la tête.

THOMAS.

Je n'perds rien du tout, entendez-vous. C'est vous qui n'avez pas le sens commun d'vouloir dépenser en gloriole un argent qu'on m'a donné pour que j'sois riche.

MARGOT.

Qu'on t'a donné pour qu'tu sois riche... Monsieur Mondor sait ben qu't'es marié; ainsi, en te donnant c't argent-là, il te l'a donné pour nous deux.

THOMAS.

Comme tu d'viens raisonneuse! Tu m'parles comme tu ne m'as jamais parlé. Pourquoi qu'il n'y a pas d'serrure à c'te porte? Pourquoi qu'il n'y a pas d'verroux? J'veux une serrure, j'veux des verroux.

MARGOT.

Gn'y en aura, n'te fâche pas. Jusqu'ici c'n'était pas ben nécessaire; la voisine gardait la chambre quand nous sortions; mais, pisque tu l'veux, je f'rai mettre une serrure.

THOMAS.

Et tout de suite. Je n'me fie à personne, pas même à la voisine.

MARGOT.

Oh! la pauvre femme! Elle est si honnête! Elle n'a rien à elle. En vérité, je n'te r'connais pus. Faut pas être injuste.

THOMAS.

Je serai injuste si j'veux. J'n'aime pas qu'on m'fasse la leçon.

MARGOT.

Oh ça! mais, je m'fâcherai à mon tour. Qu'est-ce que je te dis? Qu'est-ce que je te fais? C'est vrai; tu me bougonnes là depuis une heure sans rime ni raison... Donne-moi cet argent.

THOMAS.

Oui, compte là-dessus.

MARGOT.

Je te dis que je veux avoir c't argent.

THOMAS.

Je te dis de m'laisser tranquille.

MARGOT.

Allons, Thomas, finis, et donne-moi c't argent.

THOMAS.

Tu ne l'auras pas.

MARGOT.

Tu l'prends sur ce ton-là..... Eh ben, je l'aurai.

THOMAS.

Tiens, Margot, n'm'échauffe pas les oreilles.

MARGOT.

Qu'est-ce que tu me feras?

THOMAS, lui donnant un coup de tirepied.

Va-t'en au diable.

MARGOT se jette sur une chaise en pleurant.

Ah! mon Dieu, il m'a battue. Thomas m'a battue.

(Elle appuie ses coudes sur ses genoux, se cache les yeux avec son tablier, et continue de pleurer dans la même attitude tout le temps de cette scène.)

THOMAS, avec une grande émotion.

Eh ben! qu'est-ce que je lui ai fait? Il y a une heure qu'elle m'impatiente aussi. J'ai beau la prier de m'laisser tranquille, alle ne l'veut pas. On est queuque fois ben aise de respirer; alle ne m'donne pas de répit. Et monsieur Mondor par-ci, et monsieur Mondor par-là. Et qu'est-ce qu'i t'a dit? Et qu'est-ce que tu lui as répondu? Et puis alle m'appelle ivrogne; alle dit que j'suis un voleur... Dame! on n'est pas un saint. La patience échappe à la fin. (En pleurant.) Margot, dis donc, Margot, je n't'ai pas tapée ben fort; je n'ai

touché que ton tablier... Margot, ma femme, parle donc un peu. (Margot pousse des sanglots.) Ne sois pas entêtée. Puisque j'te demande pardon... Alle ne bougera pas... Est-ce que tu m'boudes?... Enfin tu n'pourras pas toujours te taire..... Eh ben, parle-moi tout de suite... Voyez si alle répond... T'es ben femme, va... C'est pourtant la première fois depuis un an que nous sommes mariés... C'est-i pas un guignon! C'est ce maudit argent aussi qu'est cause de ça. Depuis qu'il est entré ici, je n'me reconnais pas..... Ah! j'vas prendre un grand parti... J'vas le r'porter à monsieur Mondor... Ça finira tout. Margot, veux-tu que je le reporte? Tu n'as qu'à dire, va, ça s'ra bentôt fait... Margoton, ma p'tite Margoton... Tu sais ben qu'tu ris toujours quand j't'appelle Margoton. Dis, veux-tu que je r'porte c't argent? Fais-moi seulement signe sans me regarder..... Sous ton tablier..... Rien qu'un signe de tête..... Alle ne fait pas d'signe... Ma fine! tant pis, qui ne dit mot consent; je n'barguigne plus. (Il fait sonner l'argent.) Margot, t'entends ben ce son-là... c'est pour la dernière fois.

(Il sort en emportant le sac.)

SCENE IX.

MARGOT seule. Elle lève doucement la tête et regarde sortir Thomas.

J'ai-t-i eu du courage! Ça m'a coûté; mais c'est égal. Il m'a reproché d'être femme, j'ai voulu lui montrer que j'l'étais jusqu'au bout. Pauvre Thomas! comme il m'aime. J'n'avais garde de l'arrêter. On n'est pas malheureux pour être pauvre. J'préfère la paix d'mon ménage à de l'argent que je ne pourrais pas dépenser. Toutes ces fortunes qui vous tombent des nues, ça finit toujours par vous gâter. Il n'y a qu'l'argent qu'on gagne p'tit à p'tit qui n'vous change pas le caractère. J'entends Thomas. Tenons-lui encore un peu rancune pour m'amuser.

(Elle feint de continuer de pleurer.)

SCÈNE X.

MARGOT, THOMAS.

THOMAS.

Je m'sens tout ragaillardi d'puis qu'j'ai rendu ç't argent. Et toi, Margot, tu dois être contente;

nous n'avons plus rien. Comme j'étais bête quand j'étais riche, dis donc! Tu ris, bonne pièce. N'est-ce pas que tu ne m'en veux plus?

MARGOT.

J't'aime cent fois davantage. Nous vivons heureux, nous n'savons pas comment nous aurions vécu. T'es un brave homme, et ben plus raisonnable que beaucoup de gens qui se croient de l'esprit.

THOMAS.

Embrassons-nous, Margoton, et répétons tous deux :

CONTENTEMENT PASSE RICHESSE.

L'ESPRIT

DE DÉSORDRE,

OU

IL NE FAUT PAS ENFERMER LE LOUP DANS LA BERGERIE.

PERSONNAGES.

M. DORVAL.
MADAME DORVAL.
JULIEN, } enfans de M. Dorval.
AGATHE, }
EDMOND DORVAL, frère de M. Dorval.
MADAME DE TERVILLE.

La scène se passe à la campagne, chez M. Dorval.

Le théâtre représente un salon.

L'ESPRIT DE DÉSORDRE.

SCÈNE I.

M. ET MADAME DORVAL.

MADAME DORVAL.

J'espère, mon ami, que vous allez prendre un parti avec votre frère; il n'est pas possible que cela dure plus long-temps.

M. DORVAL.

Quel parti voulez-vous que je prenne? Je ne puis pas mettre mon frère hors de chez moi.

MADAME DORVAL.

Sans le mettre hors de chez vous, ne pouvez-vous pas lui défendre, par exemple, de vous donner des fêtes comme celle d'hier?

M. DORVAL.

Assurément je lui en parlerai; je vous en réponds.

MADAME DORVAL.

Il appelle cela une surprise; mais qui est-ce

qui paiera cette surprise? ce n'est pas lui, vous le croyez bien.

M. DORVAL.

Il prétend que c'est pour amuser nos enfans.

MADAME DORVAL.

Une illumination, un feu d'artifice, et plus de cent personnes à souper, pour amuser des enfans!

M. DORVAL.

Vous savez que mon frère fait tout en grand.

MADAME DORVAL.

Votre frère, votre frère se moque de vous.

M. DORVAL.

Je ne crois pas que cela lui réussisse.

MADAME DORVAL.

Vous êtes trop faible à son égard.

M. DORVAL.

Ne croyez donc pas cela.

MADAME DORVAL.

Après s'être ruiné à faire le grand seigneur, c'est à vos dépens qu'il veut continuer.

M. DORVAL.

Je saurai l'en empêcher.

MADAME DORVAL.

Pourquoi vos ouvriers travaillent-ils sur ses ordres? Pourquoi vos domestiques sont-ils à sa disposition? Depuis quinze jours qu'il est ici, il

s'est établi de manière que ni vous ni moi nous ne sommes plus rien dans cette maison.

M. DORVAL.

Voulez-vous que j'aille dire à tout le monde que mon frère est un extravagant?

MADAME DORVAL.

Où serait le mal? Déjà nos enfans se sont mis sous sa direction; et soyez sûr que, s'il continue, il les perdra. Agathe, que nous avions toujours vue docile et soumise, a aujourd'hui la tête pleine de chimères de l'invention de son oncle, et Julien, de son côté, n'est plus reconnaissable.

M. DORVAL.

Agathe va se marier, et cela finira. Quant à Julien, j'ai décidé de l'envoyer à Paris pour faire son droit.

MADAME DORVAL.

Il serait bien plus simple de faire une pension à votre frère et de le renvoyer.

M. DORVAL.

En un seul jour, il mangerait dix pensions comme celle que je pourrais lui assurer.

MADAME DORVAL.

Tant pis pour lui. Quand on aurait fait tout ce qu'on peut faire, on n'aurait rien à se reprocher.

M. DORVAL.

Il nous reviendrait encore.

MADAME DORVAL.

Nous sommes donc condamnés à lui servir de précepteurs toute sa vie?

M. DORVAL.

Mettons-y un peu de condescendance. Si nous le poussons à l'extrême, il est capable de se marier; et voyez, sans fortune, le beau mariage qu'il pourrait faire, et les suites que cela aurait pour nous.

MADAME DORVAL.

Vous me faites trembler!

M. DORVAL.

Vous voyez bien que je n'ai pas tant de faiblesse que vous l'imaginez.

MADAME DORVAL.

Ainsi, il serait possible qu'il nous amenât un jour une femme de plus et une couvée d'enfans? Est-ce qu'il vous en a menacé?

M. DORVAL.

Pas positivement; mais il me l'a fait entendre. Vous savez que je me trouve lui redevoir une misérable somme que je veux au moins lui tenir en réserve...

MADAME DORVAL.

C'est avec cela qu'il se marierait?

M. DORVAL.

Il n'y a pas de folie dont il ne soit capable.

MADAME DORVAL.

Un fou de quarante ans! comme c'est intéressant!

M. DORVAL.

Après tout, ce fou est mon frère.

MADAME DORVAL.

C'est un grand malheur.

EDMOND, en dehors du théâtre.

La, la, la, la, la.

MADAME DORVAL.

Le voici. Je m'en vais; car je dirais quelque sottise.

(Elle passe devant Edmond, qui la salue.)

SCÈNE II.

M. DORVAL, EDMOND.

EDMOND.

Mon ami, dis-moi donc ce que ta femme a contre moi. Je me tue à lui être agréable; rien ne me réussit. Encore cette fête d'hier...

M. DORVAL.

Je voulais vous en parler.

EDMOND.

Elle était jolie, n'est-ce pas ? Et comme le secret a été gardé ! c'est ce qu'il y a de plus surprenant. Mais, avec de l'argent, on peut tout acheter, même la discrétion; aussi les mémoires s'en ressentiront-ils. J'ai été au moment de faire abattre la cloison qui sépare le salon de la grande salle à manger; mais, ma foi, j'ai eu peur que cela ne fît trop de bruit, et que la surprise, à laquelle je tenais par-dessus tout, ne fût manquée. C'est dommage; il n'y aurait pas eu, à vingt lieues à la ronde, un aussi beau salon de danse; et, pour jouer des proverbes, c'eût été impayable.

M. DORVAL.

Vous plaisantez sûrement, mon frère ; et vous n'êtes pas si jeune que vous voulez le paraître.

EDMOND.

Je suis bien jeune.

M. DORVAL.

Ce que vous appelez une cloison est un gros mur dont la suppression pouvait faire écrouler la maison.

EDMOND.

Non, non. On arrange cela, et c'est plus solide.

M. DORVAL.

Je vous prie, que cette fête soit la dernière.

EDMOND.

Pourquoi cela? Est-ce qu'il y manquait quelque chose?

M. DORVAL.

Je vous parle sérieusement; cette dépense ne me convient pas.

EDMOND.

La dépense! Tu es un cruel homme avec ton économie! La vie est-elle donc éternelle pour amasser sans cesse comme tu fais? Je n'ai jamais été aussi riche que toi, et je ne me suis jamais rien refusé.

M. DORVAL.

Il y paraît.

EDMOND.

Que voulez-vous dire? Est-ce un reproche que vous voulez me faire? Croyez, mon frère, que si c'est un mérite de thésauriser, c'en est un aussi que de faire un noble usage de sa fortune.

M. DORVAL.

Cependant, mon frère...

EDMOND.

Je ne suis pas tellement sans ressource que vingt maisons ne me fussent ouvertes si je voulais m'y adresser.

M. DORVAL.

Je le crois.

EDMOND.

Si j'ai choisi la vôtre, c'est qu'il me semble que cela était plus convenable, et qu'ayant des comptes à faire ensemble, je pourrais ne pas vous être à charge.

M. DORVAL.

Je ne vous parle pas de cela.

EDMOND.

J'aime vos enfans. L'isolement dans lequel vous les avez élevés rend nécessaire auprès d'eux un homme qui ait vu le monde, qui les instruise de ce qui s'y passe... et...

M. DORVAL.

Cet homme, c'est vous?

EDMOND.

Oui.

M. DORVAL.

En vérité, mon frère, vous prenez trop de soins; je vous en dispense. Mes enfans sont tels que je veux qu'ils soient.

EDMOND.

Amour-propre de père. Vous les verrez dans quelque temps.

M. DORVAL.

Encore une fois, mon frère, je vous prie de ne pas vous en mêler.

EDMOND.

Auriez-vous de la méfiance?

M. DORVAL.

Pourquoi me faire cette question?

EDMOND.

Que sais-je, moi? Il serait possible qu'il vous eût passé par la tête qu'ayant de la noblesse et du désintéressement, je pourrais gâter l'éducation de vos enfans, comme vous avez trouvé que j'avais gâté votre parc, pour avoir fait couper cette grande charmille qui le déparait.

M. DORVAL.

Ne parlons plus de cette charmille. Je suis tellement étonné que vous ayez pris cela sur vous.....

EDMOND.

Je ne suis pas encore convaincu que j'aie mal fait.

M. DORVAL.

Vous êtes au moins convaincu que je suis le maître ici.

EDMOND.

Voilà votre grande raison.

M. DORVAL.

C'en est une au moins.

EDMOND.

Mais cela ne prouve pas que vous ayez du

goût. Votre habitation est charmante, je veux la rendre parfaite ; laissez-moi faire.

M. DORVAL.

Je ne veux pas vous laisser faire.

EDMOND.

Quel entêtement !

M. DORVAL.

Finissons, je vous prie.

EDMOND.

En vérité, mon frère, vous me parlez comme à un enfant.

M. DORVAL.

Vous me parlez à moi comme à un homme qui mériterait d'être interdit.

EDMOND.

Il est vrai que mon zèle est ridicule. Que m'importe, après tout, que vous ayez plus ou moins bonne mine chez vous? Quel honneur m'en reviendra-t-il ? J'ai la malheureuse passion de ne pouvoir rien souffrir de choquant, sans penser que, pour un homme de goût, il y a mille gens qui en sont totalement dénués.

M. DORVAL.

C'est possible, et moi je veux plaire au plus grand nombre.

EDMOND.

Au surplus, mon frère, n'espérez pas que

j'admire votre impassibilité. Vous êtes père, et il ne doit pas vous être indifférent que l'éducation de vos enfans soit perfectionnée; car ceci est un peu plus essentiel que des charmilles.

M. DORVAL.

Je vous répète que je veux être le maître de ma maison et de mes enfans, et que personne ici ne donne des ordres que moi.

(Il sort.)

SCÈNE III.

EDMOND SEUL.

Cette opiniâtreté est incroyable. C'est sa femme qui lui trouble le cerveau; elle a la tête si mal faite! Je suis trop bon aussi, De quoi diable vais-je me mêler? Est-ce qu'il est possible que ces gens-là me comprennent? Je ne leur en veux pas; je dois même chercher à leur faire du bien malgré eux. Ils m'en sauront gré tôt ou tard. Il faudra bien que leurs yeux finissent par s'ouvrir à l'évidence.

SCENE IV.

EDMOND, JULIEN.

JULIEN.

Mon oncle, je suis désolé; ma mère vient de m'apprendre qu'on avait l'intention de m'envoyer à Paris pour faire mon droit.

EDMOND, riant.

Ton droit! Tes parens sont à mourir de rire. Et qu'as-tu répondu à cela?

JULIEN.

Que vouliez-vous que je répondisse?

EDMOND.

A dix-huit ans on est bien embarrassé, ce me semble. On veut donc faire de toi un avocat?

JULIEN.

Je ne crois pas, mon oncle.

EDMOND.

N'en fais pas fi; le métier d'avocat est aujourd'hui un fort bon métier.

JULIEN.

Je puis répondre que ce ne sera jamais le mien.

EDMOND.

Si ton père le voulait absolument ?

JULIEN.

Je lui dirais que cela m'est impossible.

EDMOND.

Pourquoi impossible? Tu ferais comme les autres. On cherche dans des paperasses de quoi bavarder cinq ou six heures à une audience; quand on s'est fourré dans la tête quelques phrases banales, qui vont tant bien que mal à l'affaire dont on est chargé, on les coud ensemble comme on peut tout en déjeunant; puis on part pour le Palais. Votre confrère adverse, qui a fait le même travail de son côté, ne manque pas de vous rendre phrases pour phrases; les juges décident; et l'on revient dîner chacun chez soi, quelquefois même tous ensemble. Qu'y a-t-il donc là de si effrayant?

JULIEN.

Mon père voit pourtant de la gloire là-dedans.

EDMOND.

Il y en a quand on veut. Car si vous êtes maudit par ceux que vous faites perdre, vous êtes préconisé par ceux que le hasard fait gagner; les uns et les autres étant obligés de vous payer, votre amour-propre reste intact, et il ne tient qu'à vous de vous croire un grand homme.

JULIEN.

Comme vous réduisez tout à sa juste valeur! Mais quel parti me conseilleriez-vous de prendre?

EDMOND.

Aucun.

JULIEN.

Il faut cependant qu'un homme fasse quelque chose.

EDMOND.

Rien.

JULIEN.

Si je veux me distinguer?

EDMOND.

Tu auras de la fortune, tu en feras un noble usage; il n'y a rien de si distingué que cela. On a voulu aussi faire de moi un diplomate. La diplomatie était de mon temps ce qu'est le droit aujourd'hui; on ne connaissait que cela pour les jeunes gens. Eh bien, je n'ai pas été diplomate, et me voilà.

JULIEN.

Si mon père m'eût parlé de diplomatie, encore!

EDMOND.

Cela ne te conviendrait pas davantage. Tu as trop de bonne foi et de droiture pour être jamais diplomate. Je te demande un peu comme tu se-

rais bien avancé quand il te faudrait dissimuler depuis le matin jusqu'au soir sur des vétilles, et ne rien dire qui ne te fût soufflé. Avec un peu d'esprit, tu sentirais bientôt le vide de ce qu'on appelle la science des diplomates, qui n'est autre chose que l'art de prolonger les difficultés. Crois-moi, mon enfant, ne te laisse pas séduire par les grands mots : la diplomatie, le droit, tout ce que tu voudras, ne sont que des bluettes qui ne méritent pas l'attention d'un galant homme.

JULIEN.

Je conçois cela pour vous, qui avez assez d'esprit pour ne pas être occupé ; mais moi?

EDMOND.

C'est encore une erreur. J'ai toujours été fort occupé ; j'avais du bien, je l'ai vendu ; j'ai voyagé, j'ai poli mes manières ; j'ai secoué la poussière d'une éducation mesquine pour m'en faire une plus conforme à un homme du monde ; j'ai donné des fêtes ; j'ai mené ce qu'on appelle une grande existence. Cela vaut bien, à mon avis, la peine que l'on se donne pour acquérir la stérile faconde d'un avocat ou l'importance calculée d'un diplomate.

JULIEN.

Les pères n'entendent pas cela.

EDMOND.

Aucun ; c'est singulier.

JULIEN.

Ne pourriez-vous pas rendre le mien plus raisonnable ?

EDMOND.

Il ne veut pas que je te dirige.

JULIEN.

Il vous l'a dit ?

EDMOND.

Très-formellement.

JULIEN.

Vous m'étonnez.

EDMOND.

Ton père est un brave homme; mais il a toujours péché par l'imagination. Il n'est pas capable de comprendre ce qui sort de la routine. Il s'est marié, il a eu des enfans, il a pris soin de sa fortune; il marie ta sœur, il te fait faire ton droit en attendant qu'il te marie aussi; c'est une marche toute tracée. Il doit croire qu'il n'y a rien au-delà. Pourquoi soupires-tu ?

JULIEN.

Ah! mon oncle, c'est que je ne suis pas trop opposé au mariage.

EDMOND.

Tu es bien jeune.

JULIEN.

Si vous saviez la personne dont il s'agit.

EDMOND.

Quelle est-elle ?

JULIEN.

C'est la fille d'une dame que vous aimez beaucoup.

EDMOND.

Excepté madame de Terville, il n'y a pas de femmes dans ce pays-ci dont je me soucie le moins du monde.

JULIEN.

Eh bien, mon cher oncle, c'est justement la fille de madame de Terville.

EDMOND.

Tu crois qu'elle te la donnerait ?

JULIEN.

J'en suis sûr. Elle ne veut cependant rien me promettre qu'elle n'en ait causé avec vous.

EDMOND.

Il y a du tact dans cette distinction. Elle sent bien que tes parens ne seraient pas à même d'apprécier les avantages d'une pareille alliance

JULIEN.

Ma mère dit que la fortune de madame de Terville est en désordre.

EDMOND.

Il s'agit bien de désordre! Ton père et ta mère voient du désordre partout. Ils se sont fait une habitude d'économie puérile qui leur a singulièrement rétréci les idées; il ne faut pas les écouter. Mais tu as attendu bien long-temps pour me parler de ce mariage.

JULIEN.

C'est que je n'ai eu de véritable certitude qu'hier au soir. Vous connaissez madame de Terville, comme elle est franche et naturelle?

EDMOND.

Elle est charmante.

JULIEN.

Nous causions ensemble de bagatelles, et tout à coup elle me demande mon âge; je le lui dis. Puis, après avoir réfléchi un peu, elle ajoute: « Aimeriez-vous Sophora pour femme? » Vous jugez quelle fut ma réponse. « C'est bon, me dit-elle, je parlerai de cela à votre oncle. Ma fille s'ennuie, je veux essayer si le mariage lui rendra la gaieté. »

EDMOND.

Ses manières sont originales. Je te demande si tes parens entendraient un pareil langage.

JULIEN.

Mon cher oncle, vous êtes mon ange tuté-

laire. Madame de Terville doit venir aujourd'hui comme pour rendre visite à ma mère, mais, dans la vérité, pour trouver moyen de causer avec vous; tâchez de lui en fournir l'occasion.

EDMOND.

Tu aimes donc la jeune personne ?

JULIEN.

Sa mère a tant de bontés pour moi! elle m'accable de politesses; je vous avoue que j'en suis flatté. D'ailleurs, elle pense tant de bien de vous !

EDMOND.

Ce que c'est que d'avoir les mêmes habitudes, de parler la même langue! Il n'y a pas quinze jours que nous nous sommes vus pour la première fois; nous sommes déjà comme d'anciennes connaissances.

JULIEN.

Elle a tenu long-temps une très-grande maison à Paris, et ce n'est que depuis deux mois tout au plus qu'elle vit dans sa terre, qui est près de celle-ci, et qui malheureusement a bien peu de valeur.

EDMOND.

On m'a dit cela; mais tu sais le cas que je fais de la fortune.

JULIEN.

Vous avez tant de philosophie!

EDMOND.

Non; mais je sais si bien comme tout cela est fragile.

JULIEN.

Monsieur de Blévaux, qui doit épouser ma sœur, arrive aujourd'hui; cela donnera de l'occupation à ma mère, et vous pourrez bien vous trouver seul avec madame de Terville. Ah! mon cher oncle, tâchez que ce mariage vous convienne.

EDMOND.

Repose-toi sur moi. Ceci devient mon affaire; il faudra bien qu'elle réussisse. Je vais sur le coteau faire abattre ces gros arbres qui masquent la vue du village, quoique je m'attende bien encore à faire crier ton père; mais comme je suis sûr qu'il finira par me rendre justice, cela ne m'arrête pas. D'ailleurs, mon enfant, c'est pour toi que je travaille; pour peu que je m'en mêle, cette terre te reviendra un jour dans un bien bon état. Adieu, monsieur l'amoureux.

SCÈNE V.

JULIEN seul.

L'excellent oncle! Quel mélange de gaieté et de raison! Si tous les parens lui ressemblaient! il ne s'étonne de rien. Je ne lui ai pas eu plus tôt parlé de ce mariage qu'il l'a approuvé tout de suite. C'est qu'il sent fort bien qu'avec une belle-mère comme madame de Terville, je pourrai aller à tout. Une femme qui a de si belles connaissances! Et mon père avec son droit. (Il rit.) Ah! ah! ah! ah!

SCÈNE VI.

JULIEN, AGATHE.

AGATHE.

Te voilà bien joyeux.

JULIEN.

Mon Dieu! Agathe, comme tu entres mal dans un salon!

AGATHE.

Tu me parles comme maman. Mon oncle

trouve au contraire que j'ai beaucoup de graces.

JULIEN.

Si mon oncle trouve cela, je ne dis plus rien.

AGATHE.

Où est-il mon oncle ?

JULIEN.

Il est allé sur le coteau.

AGATHE.

Monsieur de Blévaux vient d'arriver; je voulais que mon oncle le vît, pour qu'il me dît ce qu'il en pense.

JULIEN.

Il aura le temps.

AGATHE.

Je ne sais plus s'il me plaît ; il a l'air si sérieux.

JULIEN.

A parler franchement, je ne lui crois pas beaucoup d'usage.

AGATHE.

Je ne sais pas si c'est cela ; mais je serais bien humiliée d'avoir un mari qui eût l'air gauche.

JULIEN.

Tu as raison. Je ne connais rien au-dessus des bonnes manières.

AGATHE.

J'ai toujours commencé par être très-réservée

avec lui. Il a beau être du choix de maman, encore faut-il qu'il me plaise.

JULIEN.

Maman a des idées si singulières! C'est un jeune homme riche, qui a de l'ordre: cela suffit.

AGATHE.

Ce que c'est que le défaut d'expérience. Il y a deux mois, monsieur de Blévaux me paraissait comme tout le monde; aujourd'hui je lui trouve je ne sais quoi. Il m'a abordée d'un air familier, en souriant. Il a toujours les dents fort belles.

JULIEN.

Tu verras ce qu'en dira mon oncle.

SCÈNE VII.

MADAME DORVAL, JULIEN, AGATHE.

MADAME DORVAL.

Agathe, vous me forcez de laisser monsieur de Blévaux seul. Il me semble qu'aux termes où nous sommes avec lui, vous pourriez bien lui tenir compagnie.

AGATHE.

Maman, j'étais venue chercher mon oncle.

MADAME DORVAL.

Il ne s'agit pas de votre oncle, ma bonne amie; il s'agit de ne pas faire de malhonnêteté à monsieur de Blévaux. Julien, vois donc où sont tous les domestiques. J'ai beau sonner, personne ne répond.

(Julien sort.)

SCENE VIII.

MADAME DORVAL, AGATHE.

AGATHE.

Mais, maman, je ne sais pas s'il est convenable.....

MADAME DORVAL.

Ah! ma chère enfant, fais-moi grace des leçons que l'on t'a données. Depuis que ton oncle est ici, tu as pris un ton et des manières étudiées qui ne vont pas à ton caractère. Sois ce que tu étais naturellement, et ne cherche pas à te gâter.

AGATHE.

Il y a cependant un âge où une jeune personne doit renoncer....

MADAME DORVAL.

A être aimable et naturelle? jamais.

AGATHE.

Vous ne voudriez pourtant pas, maman, que j'eusse des prévenances trop marquées vis-à-vis d'un étranger.

MADAME DORVAL.

Un étranger! monsieur Blévaux que tu connais d'enfance, et qui sera ton mari avant quinze jours.

AGATHE.

Qui sera mon mari.... Peut-être.

MADAME DORVAL.

Comment, peut-être!

AGATHE, riant.

Maman, vous n'entendez rien à cela.

MADAME DORVAL.

Dieu merci!

SCENE IX.

MADAME DORVAL, AGATHE, JULIEN.

JULIEN.

Nous n'avons pas de domestique. Mon oncle leur a donné congé pour toute la matinée.

MADAME DORVAL.

C'est trop fort aussi.

JULIEN.

Maman, c'est fête au village, et ils ont eu tant de peine pour le bal d'hier au soir.

MADAME DORVAL.

Taisez-vous donc, mon fils.

JULIEN.

Mon oncle est juste.

MADAME DORVAL.

Vous ne voyez pas que c'est une suite du plan qu'il s'est fait; et qu'il cherche par cette indulgence ridicule à se concilier tout le monde ici, pour dominer plus à son aise?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, M. DORVAL.

M. DORVAL.

Les beaux chênes du coteau sont à bas.

MADAME DORVAL.

Depuis quand?

M. DORVAL.

Depuis tout à l'heure apparemment, car ils étaient encore sur pied ce matin quand je me suis levé.

JULIEN.

Il faut avouer qu'ils cachaient une bien belle vue.

M. DORVAL.

Va admirer ta belle vue. On n'aperçoit plus qu'une terre de craie qui fait mal aux yeux.

MADAME DORVAL.

C'est encore une gentillesse de votre frère, sans doute ? Il a raison : vous ne dites rien ; il est tout simple qu'il donne carrière à son imagination. C'est peut-être à ce beau chef-d'œuvre que sont employés nos domestiques. Il n'y en a pas un seul à la maison. Si vous l'approuvez, c'est fort bien fait.

M. DORVAL.

Allons, allons, ma bonne amie.

MADAME DORVAL.

Mais, monsieur Dorval, vous ne prétendez pas que je voie de sang-froid le désordre qui s'introduit dans cette maison. Ne voilà-t-il pas Agathe qui balance sur son mariage avec monsieur de Blévaux.

M. DORVAL.

Ah! par exemple!...

MADAME DORVAL.

Demandez-lui à elle-même.

AGATHE.

Maman a mal interprété mes paroles. J'ai seulement voulu lui faire entendre qu'il y avait une certaine réserve tout-à-fait de bon goût, et qui devait régler la conduite d'une jeune personne, même envers un homme qui la recherche en mariage.

MADAME DORVAL.

Comprenez-vous rien à cela ?

JULIEN.

Dans le grand monde....

MADAME DORVAL.

Que veut-il dire, celui-ci, avec son grand monde ?

JULIEN.

Il y a un âge où une jeune personne doit nécessairement changer de manières ; Agathe l'a senti, et vous ne pouvez la blâmer des réflexions qu'elle a faites.

AGATHE.

Si monsieur de Blévaux a de l'usage, il appréciera ma conduite, et s'il en manque....

MADAME DORVAL.

S'il en manque, tu ne l'épouseras pas. Vous l'entendez, monsieur Dorval.

M. DORVAL.

Ce sont des perroquets que l'on a sifflés ; est-ce qu'il faut prendre garde à cela ?

AGATHE ET JULIEN, bas l'un à l'autre.

Des perroquets !

SCÈNE XI.

M. ET MADAME DORVAL, JULIEN, AGATHE, EDMOND.

EDMOND.

Je vous annonce madame de Terville.

MADAME DORVAL.

Madame de Terville !

EDMOND.

Oui. J'ai rencontré sa voiture sur ce coteau, et elle m'a ramené ici. Je l'ai quittée à la grille pour venir vous avertir.

MADAME DORVAL.

Vous auriez bien dû, monsieur, nous épargner cette visite.

EDMOND.

Pourquoi cela ?

MADAME DORVAL.

Parce que j'ai autre chose à faire qu'à recevoir les visites de madame de Terville.

EDMOND.

Vous croyez cela, ma sœur ?

MADAME DORVAL.

Comment, je le crois !

EDMOND.

Madame de Terville est fort aimable ; elle est d'une société charmante ; et je ne regarde pas comme perdu le temps que l'on passe avec elle.

MADAME DORVAL.

Apparemment que j'ai le goût étrange ; mais je ne me plairai jamais dans la société des personnes qui ne s'occupent que de frivolités, et qui n'ont de mérite que celui de dissiper leur fortune.

(Elle sort ; Agathe la suit.)

SCÈNE XII.

M. DORVAL, EDMOND, JULIEN.

EDMOND.

Le mérite de dissiper sa fortune ! c'est pour moi. Je ne sais pas, mon cher Dorval, si tu fais attention aux saillies de ta femme.

M. DORVAL, *d'un air sérieux.*

Nous causerons de cela dans un autre moment, mon frère.

EDMOND.

En effet, tu as raison. Elle aime à régenter; il faut lui laisser cette satisfaction. Chacun a son caractère.

M. DORVAL.

Avant que j'aille rejoindre monsieur de Blévaux, qui est ici, dites-moi ce que vous avez fait de mes gens.

EDMOND.

Ils sont allés à la fête du village.

M. DORVAL.

Sans permission?

EDMOND.

Ils me l'avaient démandée.

M. DORVAL.

Julien, envoie-les chercher par quelqu'un de la ferme. (Julien sort.) Mon frère, il est impossible que cela dure plus long-temps.

EDMOND.

Quoi?

M. DORVAL.

J'entends madame de Terville..... mais j'aurai une explication avec vous aujourd'hui même.

EDMOND.

Une explication! Je ne vous comprends pas.

(Monsieur Dorval sort.)

SCENE XIII.

EDMOND, MADAME DE TERVILLE.

EDMOND.

Je ne sais pas qui cherche à me nuire auprès de mon frère; depuis quelques jours surtout il est inconcevable.

MADAME DE TERVILLE.

D'après ce que je connais de votre esprit, il ne doit guère sympathiser avec le sien.

EDMOND.

J'y fais cependant tout ce que je puis.

MADAME DE TERVILLE.

Si ce n'est qu'on ne peut pas rester chez soi à la campagne, je vous avoue que je serais très-peu venue dans cette maison; mais c'est celle dont je suis le plus près, et, quelque ennuyeuse que soit leur société, c'est toujours de la société.

EDMOND.

S'ils voulaient, ils seraient très-convenablement.

MADAME DE TERVILLE.

Ils passent pour être fort riches.

EDMOND.

Ils sont dans la position à avoir vingt personnes à demeure dans la belle saison.

MADAME DE TERVILLE.

Pourquoi ne les ont-ils pas?

EDMOND.

D'abord, parce que rien au monde n'est moins sociable que madame Dorval; et puis, que cela coûte de l'argent.

MADAME DE TERVILLE.

Quelle raison! Ainsi, ils s'ennuient par économie....

EDMOND.

Je ne sais même pas s'ils ont l'esprit de s'ennuyer.

MADAME DE TERVILLE.

C'est possible; il y a des gens comme cela. J'en ai connu qui ne sortaient pas, qui n'allaient nulle part, qui ne recevaient personne; des femmes et des maris qui se regardaient continuellement le blanc des yeux, et à qui cela suffisait.

EDMOND.

Il y avait quelque chose là-dessous.

MADAME DE TERVILLE.

Non. Le défaut d'imagination.

EDMOND.

C'est une mort anticipée.

MADAME DE TERVILLE.

J'ai pourtant le chagrin de voir ma fille tourner à cela. Depuis que nous habitons la campagne, et que je ne puis plus tenir de maison, elle se trouve humiliée et refuse d'aller dans le monde. J'ai peut-être mené un plus grand train que je n'aurais dû faire; mais vous savez comme on se laisse entraîner.

EDMOND.

Si je le sais!

MADAME DE TERVILLE.

Il n'y a rien de honteux là-dedans.

EDMOND.

C'est au contraire fort honorable. Cela dénote une ame grande et incapable de se soumettre à des calculs mesquins.

MADAME DE TERVILLE.

Eh bien, ma fille le prend au plus grand sérieux. Elle a des inquiétudes d'avenir!.... Voilà pourquoi j'avais pensé à votre neveu. Sophora est bien née; elle a des talens; elle chante, elle danse à merveille; je suis sûre qu'elle ferait le bonheur d'un mari.

EDMOND.

Julien de son côté est encore d'âge à se laisser diriger; nous nous mettrions à la tête de leur petit ménage; ce serait charmant!

MADAME DE TERVILLE.

Je joue à découvert, comme vous voyez.

EDMOND.

Entre personnes d'esprit....

MADAME DE TERVILLE.

Et qui sont du monde....

EDMOND.

Il faut parler franchement.

MADAME DE TERVILLE.

Pour moi, je hais tout ce qui sent la ruse.

EDMOND.

J'admire les rapports qu'il y a entre nous.

MADAME DE TERVILLE.

C'est-à-dire que j'en suis frappée.

EDMOND.

Je disais à Julien ce matin que, de toutes les femmes qui viennent ici, vous étiez la seule avec laquelle sa mère devrait véritablement chercher à se lier.

MADAME DE TERVILLE.

Vous disiez cela?

EDMOND.

Je ne crois pas que vous deviez en être bien fière, car qui voit-on ici?

MADAME DE TERVILLE.

En effet, le voisinage est assommant.

EDMOND.

Des gens de l'autre monde, qui n'ont idée de rien ; des campagnards dans toute la force du terme. On est trop heureux quand leur conversation s'élève jusqu'à traiter de la pluie et du beau temps.

MADAME DE TERVILLE, riant.

Ah! ah! ah! ah!

EDMOND.

Je prefère les lieux communs qu'ils débitent là-dessus aux lamentations perpétuelles qu'il faut entendre sur leurs vignes, leurs blés, leurs moutons, la santé de leurs enfans, de leurs bêtes, de leurs gens; je sais tout cela par cœur.

MADAME DE TERVILLE.

Tellement que vous m'en faites mal à l'estomac, tant vous peignez d'après nature. Aussi je puis bien vous assurer que si mes affaires s'arrangeaient un peu...

EDMOND.

Avez-vous de l'espoir?

MADAME DE TERVILLE.

On m'a dit que oui; mais vous connaissez les hommes de loi.

EDMOND.

On est bien à plaindre avec eux, surtout une femme.

MADAME DE TERVILLE.

Qui n'y entend rien du tout.

EDMOND.

Quand vous y entendriez, ils savent si bien tout embrouiller.

MADAME DE TERVILLE.

Pour tenir une maison honorable, pour recevoir du monde, donner des fêtes, une femme n'a besoin de personne; un mari même la gêne souvent; il y en a de si ridicules! Mais quand les affaires s'en mêlent, quand l'argent manque, c'est vraiment là qu'on sent le désagrément d'être veuve.

EDMOND.

Vous ne pensez pas à vous remarier?

MADAME DE TERVILLE.

Légèrement.

EDMOND.

C'est peut-être ce que vous pourriez faire de mieux.

MADAME DE TERVILLE.

Avec une grande fille comme celle que j'ai?

EDMOND.

Cela ne la rendra pas plus grande.

MADAME DE TERVILLE.

Vous avez raison. C'est que je crains un mari

triste; et, pour arranger mes affaires, il me faut un homme sérieux.

EDMOND.

Mais non.

MADAME DE TERVILLE.

Vous croyez?

EDMOND.

Le caractère ne fait rien à cela. Les affaires les plus embrouillées peuvent se traiter en riant.

MADAME DE TERVILLE.

Je n'ai encore trouvé personne qui eût ce talent. Mes avoués, au contraire, sont tous d'une humeur insupportable; ils me grondent, ils me font des reproches, et m'assomment de questions auxquelles je ne sais que répondre. Ils ont mes papiers, que veulent-ils de plus?

EDMOND.

Votre terre au moins est libre?

MADAME DE TERVILLE.

Il y a des dettes; il y a des créances. C'est comme toutes les terres; mais j'ai d'autres biens dans le même état.

EDMOND.

Cela peut s'arranger.

MADAME DE TERVILLE.

J'en serais ravie.

EDMOND.

S'il faut de l'argent, mon frère en a à moi.

MADAME DE TERVILLE.

C'est que je ne voudrais plus emprunter.

EDMOND.

Il y a un moyen.

MADAME DE TERVILLE.

Lequel?

EDMOND.

Vous ne devinez pas?

MADAME DE TERVILLE.

De vous épouser peut-être? Ah! quelle folie!

EDMOND.

Pourquoi?

MADAME DE TERVILLE.

Je n'en sais rien.

EDMOND.

Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous étiez étonnée des rapports qui existent entre nous?

MADAME DE TERVILLE.

Je le répète encore; et il faut bien que cela soit, car je n'ai jamais causé avec personne aussi sérieusement que je viens de le faire avec vous.

EDMOND.

A votre place, je ne balancerais pas.

MADAME DE TERVILLE.

Mais jamais mariage n'aura été conclu aussi brusquement.

EDMOND.

Parce que dans tous les mariages on cherche plus ou moins à se tromper.

MADAME DE TERVILLE.

Nous quitterions la campagne?

EDMOND.

Nous ferions tout ce que vous voudriez.

MADAME DE TERVILLE.

Vous avez un grand ascendant sur moi.

EDMOND.

C'est l'effet de la sympathie.

MADAME DE TERVILLE.

Vous croyez qu'on ne me blâmera pas?

EDMOND.

Ce ne sera pas moi au moins.

MADAME DE TERVILLE, en riant.

Si l'on allait s'imaginer que c'est un mariage d'amour!

EDMOND.

Nous sommes si romanesques l'un et l'autre!

MADAME DE TERVILLE.

Nous n'avons pas l'air de tourtereaux.

EDMOND.

Si nous nous enterrions dans une chaumière...

MADAME DE TERVILLE.

Si nous prenions la résolution de vivre comme

des ermites, peut-être s'égaierait-on à nos dépens.

EDMOND.

Mais quand on nous verra retourner à Paris...

MADAME DE TERVILLE.

Retourner à Paris, c'est très-essentiel.

EDMOND.

Recevoir du monde...

MADAME DE TERVILLE.

Il faut cela.

EDMOND.

Nous montrer partout...

MADAME DE TERVILLE.

Oh! oui.

EDMOND.

Je vous assure que l'idée de tourtereaux ne viendra à personne.

MADAME DE TERVILLE.

Vous me décidez. Je n'ai jamais pu lutter longtemps contre la raison.

EDMOND.

Vous faites bien.

MADAME DE TERVILLE.

Je le crois; mais n'oubliez pas votre neveu pour ma fille, je tiens beaucoup à cela.

EDMOND.

M'y voilà intéressé autant que vous, j'espère.

MADAME DE TERVILLE.

C'est vrai. Je ris quand je pense au résultat de notre conversation.

EDMOND.

C'est que rien n'est sérieux pour les esprits bien faits.

MADAME DE TERVILLE.

J'ai donc l'esprit le mieux fait qu'on ait jamais eu. Mais il est bien tard. J'attends chez moi quelques personnes de la ville qui doivent venir faire de la musique avec ma fille ; il faut que je m'en retourne. Vous m'excuserez auprès de madame Dorval.

EDMOND.

Ce ne sera pas difficile.

MADAME DE TERVILLE.

Je m'en doute.

EDMOND.

Je vais vous donner la main jusqu'à votre voiture.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

JULIEN D'ABORD, ensuite M. DORVAL.

JULIEN.

J'ai eu beau faire des signes à mon oncle, il ne m'a seulement pas aperçu. Je suis si impatient de savoir ce qui aura été résolu entre lui et madame de Terville ! Il est urgent que cette affaire se décide. Voilà monsieur de Blévaux qui vient encore de renforcer mon père dans l'idée de me faire faire mon droit.

M. DORVAL.

Mon ami, ton oncle, qui reconduit madame de Terville, va sans doute revenir dans ce salon ; tu nous laisseras ensemble.

JULIEN.

Je crois pourtant, mon père, que mon oncle a quelques propositions à vous faire pour moi.

M. DORVAL.

Raison de plus pour que tu nous laisses seuls.

JULIEN, en soupirant.

Alors, mon père, je m'en vais, car le voici.

(Julien sort.)

SCENE XV.

M. DORVAL, EDMOND.

M. DORVAL.

Mon cher Edmond, voulez-vous que nous causions ensemble?

EDMOND.

Comment! si je le veux? je vous en prie.

M. DORVAL.

La différence d'âge qui existe entre nous n'est pas assez grande pour que je puisse me permettre de vous faire des représentations..... et cependant....

EDMOND.

Vous grillez de m'en faire; sur ce chapitre, vous êtes inépuisable.

M. DORVAL.

Si j'étais chez vous, et que je me permisse de mettre votre maison sens dessus dessous pour vous donner des fêtes....

EDMOND.

J'en serais charmé.

M. DORVAL.

Si je disposais de vos domestiques, au point

de ne pas en laisser un seul à la maison; si je faisais abattre, sans vous en prévenir, des arbres que vous aimeriez; enfin, si je faisais tout ce que vous faites ici, le trouveriez-vous bon?

EDMOND.

Sans doute, puisque je le fais.

M. DORVAL.

Réfléchissez à la différence qu'il y a entre nos caractères.

EDMOND.

Dites plutôt cela. Alors vous me seriez insupportable. Est-ce la conclusion que vous voulez tirer?

M. DORVAL.

Encore, les reproches que je vous fais ne sont-ils que des vétilles, en comparaison de ceux que je pourrais vous faire. Depuis quinze jours que vous habitez avec nous, mes enfans sont méconnaissables.

EDMOND.

Et vous vous en plaignez?

M. DORVAL.

Oui, mon frère, je m'en plains. Il ne tiendrait à rien que le mariage conclu entre monsieur de Blévaux et ma fille ne se rompît, tant elle a été ridicule avec lui toute la matinée.

EDMOND.

En quoi cela me regarde-t-il?

M. DORVAL.

Ma fille n'aurait pas trouvé seule toutes les folies qu'elle lui a débitées. Elle ne veut vivre que quatre mois à la campagne, et passer le reste du temps à Paris ou à voyager; elle choisira sa société, afin de ne pas recevoir d'ennuyeux; que sais-je enfin?

EDMOND.

Eh bien, eh bien, vous trouvez cela ridicule?

M. DORVAL.

Julien, de son côté, a peine à cacher l'impatience qu'il éprouve lorsque nous parlons de lui ouvrir une carrière. Si vous aviez des enfans, mon frère, je vous laisserais les diriger comme vous l'entendriez; mais j'ai le droit de vous demander la même grace pour moi.

EDMOND.

Commençons, mon ami, par supprimer ce ton solennel qui ne convient pas à une conversation du genre de la nôtre. De quoi vous plaignez-vous? de ce que vos enfans ne sont plus des enfans, et qu'ils ont des idées qui ne sont pas absolument les vôtres? On ne voit que cela tous les jours. Agathe n'aime pas les ennuyeux, je le conçois; Julien n'a pas de goût pour le bar-

reau, c'est tout naturel. Il me semble qu'ils n'ont pas besoin d'être sous une influence étrangère pour penser comme ils font.

M. DORVAL.

Mais comme, avant que vous habitassiez avec nous, ils n'avaient pas de ces idées-là....

EDMOND.

Les idées viennent tous les jours.

M. DORVAL.

Enfin, mon frère, si mes enfans ont des idées, je puis aussi en avoir.

EDMOND.

Je vous y engage même.

M. DORVAL.

Et vouloir que ma fille se marie.

EDMOND.

Sans contredit.

M. DORVAL.

Et que mon fils fasse son droit.

EDMOND.

Non.

M. DORVAL.

Comment! non?

EDMOND.

Non, mon frère, non. Vous n'avez pas la prétention que votre fils devienne jamais un Montesquieu? Eh bien, à quoi lui servira son droit? A grossir la foule de ces bavards entêtés qui

croient que tout doit leur céder, parce qu'ils savent déraisonner par principes.

M. DORVAL.

Il grossira ce qu'il voudra; mais je ne veux pas le garder toute sa vie à ne rien faire.

EDMOND.

Voilà de mes gens raisonnables, qui font prendre une profession à leurs enfans comme on leur fait prendre un habit. La mode est aux avocats; on ne peut en faire que des avocats, sans consulter leur vocation, seulement pour s'en débarrasser.

M. DORVAL.

Si c'est ainsi que vous parlez à mes enfans, il est clair qu'ils doivent se conduire comme ils le font.

EDMOND.

Je ne leur parle pas; je les étudie. Je suis naturel avec eux, ils ont confiance en moi, et je les connais mieux que vous ne les connaissez.

M. DORVAL.

Julien vous a-t-il dit au moins ce qu'il voulait faire?

EDMOND.

Julien est très-raisonnable; il veut se marier.

M. DORVAL.

Ah! juste ciel! se marier, à dix-huit ans! Et avec qui? bon Dieu!

EDMOND.

Son choix est parfait; c'est avec mademoiselle de Terville.

M. DORVAL.

De mieux en mieux!

EDMOND.

Que trouvez-vous à redire à cela?

M. DORVAL.

Rien.

EDMOND.

Pardonnez-moi.

M. DORVAL.

Je rends justice à la raison de mon fils.

EDMOND.

Je sais que la mère de cette demoiselle n'a pas trouvé grace aux yeux de madame Dorval; que la différence entre ces deux dames est immense; mais comme moi-même je partage cette disgrace, et que je n'ai que médiocrement l'avantage de plaire à ma très-honorée belle-sœur, je ne puis, en bonne conscience, donner tous les torts à madame de Terville.

M. DORVAL.

Et vous approuvez complètement le choix de Julien?

EDMOND.

Complètement.

M. DORVAL.

Alors je suis un père barbare ; car, à coup sûr, je n'y donnerai jamais les mains.

EDMOND.

Sans autre raison que cela ?

M. DORVAL.

Vous ne connaissez pas madame de Terville, mon cher ami.

EDMOND.

Je la connais si peu que je l'épouse.

M. DORVAL.

Je n'ai plus rien à dire.

EDMOND.

Vous devez être enchanté, puisque je quitterai votre maison, où je suis si à charge à madame Dorval, où je mets tout sens dessus dessous, où je pervertis vos enfans.

M. DORVAL.

Mais où irez-vous ?

EDMOND.

Chez ma femme.

M. DORVAL.

Elle n'a plus rien.

EDMOND.

Je sais à quoi m'en tenir. Dieu merci, je ne donne pas dans l'exagération, et je distingue à merveille ce que l'envie suggère à certaines gens.

On n'a pas les avantages de madame de Terville sans porter ombrage à quelqu'un; alors la noblesse de ses manières est du désordre; c'est une femme sans aucun mérite, parce qu'elle s'entend mieux à faire les honneurs d'un salon qu'à surveiller les détails importans d'une basse-cour; c'est tout simple. Mais enfin le ciel a permis qu'il y eût encore des hommes qui préférassent la société d'une femme d'esprit aux talens d'une femme de ménage. C'est fort heureux pour madame de Terville.

M. DORVAL.

Très-bien, mon frère. Je souhaite que vous pensiez toujours de même..

EDMOND.

Et vous me refusez encore Julien que je vous demande à présent pour ma belle-fille.

M. DORVAL.

Oui, mon frère.

EDMOND.

Sans doute vous appelez cela de l'esprit de famille. Vous n'aimez rien, mon frère; votre femme vous a desséché le cœur.

M. DORVAL.

Vous ne voulez pas entendre...

EDMOND.

Quoi ? la satire d'une femme que je dois épouser?

M. DORVAL.

Il est encore temps pour vous d'ouvrir les yeux.

EDMOND.

Le mal que vous m'en diriez me la ferait chérir davantage. Je pars demain pour Paris; et, si vous me revoyez, ce ne sera que marié.

M. DORVAL.

C'est le complément de votre ruine.

EDMOND.

J'aime les choses complètes.

M. DORVAL.

Alors ayez-en la satisfaction.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, AGATHE, JULIEN.

AGATHE, bas à Julien.

Mon père est encore avec lui.

EDMOND.

Venez, mes enfans, que je vous fasse mes adieux.

JULIEN.

Quoi! mon oncle, vous nous quittez?

EDMOND.

Oui, mon ami, et sans avoir rien pu obtenir pour toi.

M. DORVAL.

Mon frère, contentez-vous de leur faire vos adieux; je me charge du reste.

EDMOND.

Il faut que mon Julien sache au moins que je ne l'ai pas oublié. Embrassez-moi, mes enfans, et pensez quelquefois à un oncle qui aurait désiré que votre bonheur n'eût dépendu que de lui.

AGATHE.

Mais, mon oncle, nous vous reverrons.

EDMOND.

Quand ta mère me rappellera.

AGATHE.

Vous ne reviendrez plus?

EDMOND.

Si je deviens économe. (Il rit.) Je vais y travailler.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

M. DORVAL, AGATHE, JULIEN.

AGATHE.

Nous perdons beaucoup.

JULIEN.

Je perds plus que toi.

AGATHE.

J'aurais tant désiré qu'il parlât à monsieur de Blévaux !

JULIEN.

Ses conseils m'étaient si nécessaires !

M. DORVAL.

Est-ce que les miens ne te suffisent plus, mon cher Julien ?

JULIEN.

Mon père, puisque mon oncle vous a tout dit, vous devez savoir combien j'ai besoin de quelqu'un qui me rende le courage.

M. DORVAL, *avec gaieté.*

Cette entreprise n'est pas au-dessus de mes forces.

AGATHE.

Mais, mon père, vous chargerez-vous aussi

de faire entendre raison à monsieur de Blévaux?

M. DORVAL.

Non, mais à toi ; et cela ne sera pas difficile. Écoutez-moi, mes enfans : vous avez été heureux jusqu'à ce jour, et votre bonheur tenait à la confiance entière que vous aviez en moi et dans votre mère. Il est possible que nous ayons des défauts; mais que penseriez-vous de l'homme qui mettrait tous ses soins à vous les faire apercevoir?

AGATHE et JULIEN.

Ah ! mon père !

M. DORVAL.

Si votre oncle vous a séduits, ne l'attribuez qu'à l'indulgence qui nous a empêchés de vous éclairer sur la situation déplorable où ses erreurs l'ont conduit. Il nous accusait auprès de vous ; et nous, nous mettions tous nos soins à vous cacher ses torts. Je ne sais pas si le grand monde, la prétention aux belles manières, autorisent ses procédés; mais je vous estime assez pour croire que vous préférerez notre réserve, toute dangereuse qu'elle pouvait devenir pour vous.

JULIEN.

Combien vous devez nous en vouloir?

AGATHE.

Et monsieur de Blévaux!

M. DORVAL.

Monsieur de Blévaux est de très-bonne composition. Il met tous les torts de mon côté; en effet, j'aurais dû me rappeler le proverbe:

IL NE FAUT PAS ENFERMER LE LOUP DANS LA BERGERIE.

LES
ÉLECTIONS,

OU

OBLIGEZ UN VILAIN,
VOUS N'AUREZ QUE CHAGRIN.

22.

PERSONNAGES.

M. DE LURCY.
MADAME DE LURCY.
M. DE VERNANT.
MADAME DE VERNANT.
AUGUSTINE, nièce de M. de Vernant.
HENRI DULAUREY, amoureux d'Augustine.
M. BIGNARDIN.

La scène se passe en province, dans la maison de M. de Lurcy.

Le théâtre représente un salon.

LES

ÉLECTIONS.

SCENE I.

AUGUSTINE, HENRI.

AUGUSTINE.

Y pensez-vous, Henri, de venir nous voir ainsi en plein jour, dans les circonstances où nous nous trouvons?

HENRI.

Je ne vous comprends pas.

AUGUSTINE.

N'avez-vous pas reçu la dernière lettre que je vous ai écrite du château de mon oncle?

HENRI.

Oui, sans doute.

AUGUSTINE.

Que vous y disais-je?

HENRI.

Que vous alliez venir pour quelques jours dans

cette ville avec votre oncle et votre tante, et que vous descendriez chez monsieur de Lurcy.

AUGUSTINE.

Eh bien, vous ne devinez pas le reste?

HENRI.

Non.

AUGUSTINE.

Vous n'avez pas entendu dire que mon oncle désirait se faire élire député, que monsieur de Lurcy lui avait préparé les voies, et que c'était pour accomplir cette grande œuvre que nous étions venus nous installer ici?

HENRI.

Pas un mot. Mais, quand je l'aurais su, en quoi ma visite serait-elle extraordinaire?

AUGUSTINE, avec enjouement.

Que vous avez peu de discernement! Ne tenez-vous pas à une famille libérale?

HENRI.

En vérité, je n'en sais rien.

AUGUSTINE.

Je le sais moi; ma tante ne me répète que cela depuis qu'elle veut faire son mari député; c'est même la seule conversation que nous ayons ensemble.

HENRI.

Je ne conçois rien à ce que vous me dites.

AUGUSTINE.

Si vous ne nous aviez pas délaissés aussi longtemps, vous sauriez que nous faisons profession, depuis près d'un mois, des opinions les plus déterminées; que nous nous sommes brouillés avec les trois quarts de nos voisins, et que nous ne souffrons plus que des gens d'une pureté extrême. Ma tante surtout est d'une exigence à cet égard, qui passe tout ce que vous pouvez imaginer. Si mon oncle est nommé député, vous devez vous attendre à un changement complet dans le gouvernement. Ma tante a des plans de réforme admirables. De quoi riez-vous?

HENRI, gaiement.

Je me réjouis du bonheur qui nous attend. Mais je crains bien, ma chère Augustine, que votre oncle ne soit pas un assez grand orateur pour opérer toutes ces merveilles.

AUGUSTINE.

Nous avons découvert que les orateurs ne servent qu'à embrouiller les questions, et qu'il est bien plus important d'agir que de parler.

HENRI.

Comment! agir. Les députés n'agissent pas.

AUGUSTINE, avec gaieté.

Vous êtes un libéral! je n'ai pas d'autre réponse à vous faire; et, si l'on vous demande de

nos nouvelles, vous pouvez affirmer que nous sommes des exagérés. Loin de nous faire du tort, vous nous servirez le mieux du monde.

HENRI.

Parlons sérieusement, ma chère Augustine; votre oncle a donc tout-à-fait perdu la tête?

AUGUSTINE.

Vous êtes un libéral!

HENRI.

Monsieur de Vernant est un brave homme; mais voilà tout. Outre qu'il est incapable de faire aucun discours public, il ne s'entend à aucune branche d'administration; il ne s'est jamais mêlé de rien, même dans sa propre maison. Comment croire que les électeurs iront penser à lui?

AUGUSTINE.

Les électeurs qui sont pour nous ne demandent que des sentimens; et, quant à cela, nous sommes à l'épreuve.

HENRI.

A la bonne heure.

AUGUSTINE.

J'aurais désiré bien des fois que vous eussiez pu être invisible, seulement pour entendre les belles chimères dont on se berce. On n'avoue pas encore tout-à-fait le désir d'entrer dans un

nouveau ministère; mais, pour des places de préfets et autres misères semblables, on en parle ouvertement.

HENRI.

Et je suis donc proscrit, moi?

AUGUSTINE.

Vous et toute votre famille. Votre père est un libéral, parce qu'il espère que tout s'arrangera; votre mère, parce qu'elle n'aime pas à parler politique; et vous, parce que vous êtes leur fils. Ah! si notre mariage n'était pas une clause du testament de mon pauvre père....

HENRI.

Vous me faites trembler!

AUGUSTINE.

Encore ma tante espère-t-elle que, comme ce testament dit en termes exprès que mon inclination ne doit pas être forcée, il serait possible de m'amener insensiblement à craindre de lier mon sort à celui d'un jeune homme qui a sucé de mauvaises doctrines.

HENRI.

Si je pouvais craindre qu'elle eût la moindre influence sur vous, je m'engagerais volontiers à changer aussi souvent d'opinions qu'elle change de projets.

AUGUSTINE.

Je crois l'entendre. Je vous prie, Henri, de ne paraître instruit de rien.

SCENE II.

AUGUSTINE, HENRI, MADAME DE VERNANT.

MADAME DE VERNANT.

Bonjour, monsieur Henri. J'ignorais que vous fussiez ici. Augustine, pourquoi ne m'avoir pas fait avertir?

HENRI.

Madame, j'aurais craint de vous déranger.

MADAME DE VERNANT.

Vous, monsieur Henri, jamais. D'anciennes connaissances comme vous sont toujours les bien venues. Je regrette seulement d'être en ville pour aussi peu de temps, et d'y avoir autant d'affaires; car assurément j'aurais eu le plaisir d'aller voir vos chers parens; mais tous mes instans sont comptés.

HENRI.

Alors, madame, je vais me retirer, dans la crainte de me rendre importun.

MADAME DE VERNANT.

Faites bien mes excuses chez vous, je vous prie.

(Henri sort.)

SCENE III.

MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE.

MADAME DE VERNANT.

J'espère, Augustine, que vous n'avez rien dit à monsieur Henri du motif de notre voyage.

AUGUSTINE.

Vous ne me l'aviez pas défendu, ma tante.

MADAME DE VERNANT.

Ces choses-là vont sans dire, à ce qu'il me semble. Ainsi, grace à votre imprudence, nous allons peut-être avoir toute la cabale de son père contre nous. En vérité, mademoiselle, je ne sais comment qualifier ce bavardage.

AUGUSTINE.

Mais, ma tante, c'est aujourd'hui que se font les élections ; et, si mon oncle doit être nommé député, il est impossible qu'on n'en parle pas.

MADAME DE VERNANT.

Tu ne connais pas ces gens-là, mon enfant,

tu ne les connais pas. Ils ont toujours porté envie à ton oncle; et quand il n'y aurait pas de différence d'opinion entre nous, ils chercheraient encore à nous nuire. Au surplus, je ne les crains pas; leur animosité même ne peut que nous être favorable dans ce moment-ci.

AUGUSTINE.

Ils ne se doutent pas de celle que vous avez contre eux.

MADAME DE VERNANT.

Je sais que tu prendras toujours leur parti, quand ce ne serait que par esprit d'opposition; mais si tu étais de bonne foi, tu m'avouerais que ce mariage ne te plaît pas autant que tu voudrais le faire croire.

AUGUSTINE.

Je vous assure qu'il ne m'est jamais venu dans la pensée de regretter les dispositions faites par mon père.

MADAME DE VERNANT.

Nous verrons, nous verrons; je compte beaucoup sur le séjour de Paris pour fixer tes irrésolutions.

SCENE IV.

MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE, MADAME DE LURCY.

MADAME DE VERNANT.

Eh bien, ma chère dame, avez-vous des nouvelles?

MADAME DE LURCY.

Aucune.

MADAME DE VERNANT.

Depuis trois heures que monsieur de Vernant est sorti....

MADAME DE LURCY.

Il faut avoir de la patience. Un comité préparatoire n'est jamais expéditif. Avant de convenir du candidat qu'il présentera, il faut bien des enquêtes; sans compter des instructions qu'on reçoit de Paris.

MADAME DE VERNANT.

Plus le moment approche, et moins j'ai d'espérance. Cependant je ne vois pas qui l'on pourrait choisir de plus convenable que monsieur de Vernant.

MADAME DE LURCY.

Je ne connais que mon mari qui aurait pu le

lui disputer ; mais il ne s'est pas mis sur les rangs, et c'est au contraire lui qui porte monsieur de Vernant.

MADAME DE VERNANT.

Que d'obligations nous vous avons à tous les deux, de nous recevoir comme vous le faites, et de vous donner toute la peine que vous vous donnez! Mais il y a tant d'intrigans, tant de gens qui craignent de voir parvenir un homme de mérite! Je ne conçois pas cela, moi; il me semble que tout le monde devrait concourir à la nomination de mon mari. Un homme qui a des opinions parfaites, de la fortune, un état de maison à Paris, enfin tout le matériel d'un bon député.

MADAME DE LURCY.

Cela doit vous tranquilliser.

MADAME DE VERNANT.

J'ai peur que ce mariage projeté entre Augustine et Henri Dulaurey ne nous ôte bien des voix. Vous avez eu soin de dire que nous n'y étions pour rien, que c'était un choix de mon frère, et que, s'il s'accomplissait, il n'y aurait pas de notre faute.

MADAME DE LURCY.

Je ne conçois pas qu'Augustine, qui est raisonnable, ne vous donne pas satisfaction à cet égard.

AUGUSTINE.

Je dois respecter le dernier vœu de mon père.

MADAME DE VERNANT.

Voilà ce qu'elle me répond. Elle sait bien que ce vœu n'est pas un ordre, et que, si son père eût connu la direction que devaient prendre les Dulaurey, il aurait perdu le désir de s'allier à une famille aussi équivoque.

AUGUSTINE.

Équivoque!

MADAME DE VERNANT.

Quant aux opinions.

AUGUSTINE.

Comment, ma tante, voulez-vous qu'à mon âge je puisse être juge de cela?

MADAME DE VERNANT.

Mais à votre âge vous devez savoir au moins qu'une élection est d'une bien autre importance qu'un mariage.

AUGUSTINE.

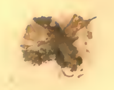
Pas pour moi.

MADAME DE VERNANT.

Ainsi il vous est indifférent de nuire à l'élection de votre oncle?

AUGUSTINE.

Je ne dis pas cela.



MADAME DE VERNANT.

C'est pourtant ce que vous faites.

MADAME DE LURCY.

Jeune, jolie et riche, ne craignez rien, ma chère Augustine, vous n'aurez pas de peine à vous marier.

MADAME DE VERNANT.

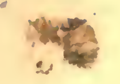
Se marier, ce n'est pas difficile : on se marie tous les jours ; mais comment se marie-t-on ? A son âge, on ne m'aurait jamais fait épouser un homme qui n'aurait pas eu de bonnes opinions. Et qu'il s'en fallait que ce qu'on nommait bonnes opinions de mon temps eût le degré d'importance de celles d'aujourd'hui ! Les honnêtes gens étaient gluckistes ; c'était assez pour savoir ce qu'on avait à faire.

AUGUSTINE.

Nous n'avons plus de querelles de musique.

MADAME DE VERNANT.

Nous avons des partis politiques, c'est bien autrement sérieux ; et quand je verrai une jeune personne bien née, bien entourée, qui n'entend que de bonnes conversations, consentir à épouser un homme qui n'a donné aucun gage de son dévouement....



MADAME DE LURCY.

Et qu'on doit croire influencé par des parens....

AUGUSTINE.

Par des parens qui ont la meilleure maison de la ville, chez qui tout le monde va, qui n'ont que le tort de ne pas avoir d'ambition, et de ne se mêler que de leurs affaires; car je défierais leurs ennemis les plus prononcés de rien ajouter à cela.

MADAME DE VERNANT.

Nous n'aurons jamais raison contre elle.

MADAME DE LURCY.

Elle est bien embarrassée. Ce mariage est arrêté; toute la ville en est prévenue. Il serait difficile de le rompre.

MADAME DE VERNANT.

Qu'elle dise un mot, et je m'en charge. Tu m'entends bien, ma bonne amie. Réfléchis.

MADAME DE LURCY.

Oui, mon enfant, réfléchissez; et si vos réflexions sont justes, vous n'épouserez pas monsieur Dulaurey.

MADAME DE VERNANT.

Tu as du temps devant toi.

MADAME DE LURCY.

Rien ne vous presse.

MADAME DE VERNANT.

Songe que tu t'engages pour la vie. Enfin il ne faut pas l'influencer ; elle a de l'esprit, elle est raisonnable....

MADAME DE LURCY.

Elle ne manquerait pas de mari pour cela; vous le savez, madame.

MADAME DE VERNANT.

Ah ! si elle voulait, elle serait la femme d'un homme généralement estimé.

MADAME DE LURCY.

D'un homme si bien pensant!

MADAME DE VERNANT.

Va, mon Augustine, sois persuadée qu'il n'y a que les bonnes opinions qui restent; qu'il n'y a que cela de solide.

MADAME DE LURCY.

Et que les Dulaurey, malgré leur fortune, ne vous feront jamais autant d'honneur que la personne que nous aurions en vue pour vous.

MADAME DE VERNANT.

Et qu'il n'y aurait qu'une voix pour t'approuver, si tu épousais monsieur Bignardin.

AUGUSTINE.

Monsieur Bignardin ! O ciel !

MADAME DE VERNANT.

D'où vient cette exclamation ?

AUGUSTINE.

Vous n'y pensez pas, ma tante : monsieur Bignardin a cinquante ans.

MADAME DE VERNANT.

Oui, mademoiselle; mais c'est cinquante ans de vertu et de fidélité.

SCÈNE V.

MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE, MADAME DE LURCY, M. DE VERNANT.

MADAME DE LURCY.

Voici monsieur de Vernant.

MADAME DE VERNANT, regardant fixement son mari.

Vous n'êtes pas content, mon ami.

M. DE VERNANT.

Non.

MADAME DE VERNANT.

Non! Et que s'est-il donc passé dans ce comité où on nous avait assurés que vous réuniriez toutes les voix du parti ?

M. DE VERNANT.

Je n'en ai pas réuni dix, en comptant la mienne.

MADAME DE VERNANT.

Pas dix voix!... C'est une indignité. Il faut qu'il y ait eu des menées bien habiles.

MADAME DE LURCY.

Que dit mon mari?

M. DE VERNANT.

Monsieur de Lurcy est aussi étonné que moi.

MADAME DE VERNANT.

Il était si sûr de réussir!

MADAME DE LURCY.

Est-ce que dans ce temps-ci on est sûr de rien! Enfin l'assemblée de ce matin n'est qu'une assemblée particulière; cela ne décide pas. Il faut voir le collège.

M. DE VERNANT.

Monsieur de Lurcy m'a promis d'y aller; mais je ne dois plus conserver d'espoir.

MADAME DE VERNANT.

Si nos ennemis sont en force dans une réunion de royalistes, songez ce que ce sera dans la totalité des électeurs. Comme cela dégoûte de prendre intérêt aux choses! Je donnerais la politique pour rien dans ce moment-ci.

MADAME DE LURCY.

Vous êtes trop vive. Peut-être ont-ils fait un bon choix.

MADAME DE VERNANT.

Un bon choix!

M. DE VERNANT.

Ils portent M. Bignardin.

AUGUSTINE, à part en s'en allant.

Encore un mariage dont on ne me parlera plus.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. ET MADAME DE VERNANT,
MADAME DE LURCY.

MADAME DE LURCY.

En vérité! je ne croyais pas qu'il se fût mis sur les rangs. Ah! mais, c'est fort bon.

MADAME DE VERNANT.

L'exclamation est gracieuse pour nous.

MADAME DE LURCY.

Écoutez donc, madame; votre mari n'ayant pas réuni les suffrages, nous devons nous réjouir, pour le succès de la bonne cause, de ce qu'ils sont tombés sur un homme aussi sûr, aussi capable que monsieur Bignardin.

MADAME DE VERNANT.

Monsieur Bignardin un homme sûr! Dites

plutôt que c'est un traître et un hypocrite. Un homme qui est encore venu nous demander à dîner il n'y a pas plus de huit jours ; c'était pour nous espionner ; que nous avons retenu à coucher pour ne pas le laisser partir la nuit. Un homme sûr ! Qu'est-ce qui l'empêchait d'agir de bonne guerre avec nous ?

MADAME DE LURCY.

Savait-il que vous aviez des prétentions ?

MADAME DE VERNANT.

Il ne manquait plus que de l'en instruire.

MADAME DE LURCY.

S'il ne se doutait de rien, comment pouvez-vous dire qu'il soit traître ?

MADAME DE VERNANT.

Enfin il a une de ses sœurs qui a épousé un libéral.

MADAME DE LURCY.

Mais cette sœur a conservé de très-bonnes opinions.

MADAME DE VERNANT.

C'est un jeu. Dans toutes les familles, on ne voit que cela à présent. Si le mari pense d'une façon, la femme pense d'une autre, ou bien la fille, ou bien le gendre. Ce sont des sûretés en cas d'événemens, afin de trouver des protecteurs dans toutes les chances possibles.

MADAME DE LURCY.

Dans tous les cas, cela ne regarderait pas monsieur Bignardin.

MADAME DE VERNANT.

Hé! laissons là monsieur Bignardin. Sans doute vous n'espérez pas que nous fassions l'éloge d'un homme qui nous a joué un tour pareil?

MADAME DE LURCY.

Au moins ne devriez-vous pas oublier que vous l'estimiez assez pour désirer en faire votre neveu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. ET MADAME DE VERNANT.

MADAME DE VERNANT.

Est-on plus piquante que cette femme-là? Vous avez voulu prendre son mari pour votre prôneur; je n'en ai jamais auguré rien de bon. Pourvu que leurs principes triomphent, ils ne voient rien au-delà. Il fallait faire nos affaires nous-mêmes; venir ici il y a trois mois, y louer une maison, et annoncer hautement ce que nous voulions.

M. DE VERNANT.

Je vous l'avais proposé, vous avez été d'un avis contraire.

MADAME DE VERNANT.

Il ne fallait pas m'écouter. Ces gens-là nous ont fait tomber dans un piège.

M. DE VERNANT.

Si vous eussiez vu ce pauvre Lurcy, vous ne diriez pas cela.

MADAME DE VERNANT.

Grimace. Il s'entendait avec le Bignardin. Eh bien, quelle résolution prenez-vous ? Est-ce que vous allez rester comme cela ? Pourquoi n'avoir pas été à ce collège ?

M. DE VERNANT.

Il est de trop bonne heure encore ; d'ailleurs, qu'y ferais-je à présent que les royalistes ont arrêté leur choix ?

MADAME DE VERNANT.

Est-ce qu'il n'y a que des royalistes dans le monde ? Allez voir le préfet ; j'irai chez sa femme ; nous leur devons bien une visite. D'ici à deux heures que ce collège doit s'assembler, vous pouvez vous rappeler au souvenir de bien des gens qui seront flattés de cette démarche. Si vous laissez encore faire votre ami de Lurcy, il finira par vous perdre entièrement.

M. DE VERNANT.

Vous voulez donc que je me fasse ministériel ?

MADAME DE VERNANT.

Je veux que vous vous fassiez député. A quoi bon affecter des éloignemens qui ne riment à rien? Aurez-vous écrit sur le front le nom du parti qui vous aura porté, et devez-vous baisser pavillon devant le succès éphémère d'un monsieur Bignardin ? Déjouez une misérable intrigue, et laissez là cette inflexibilité de principes qui est bonne comme moyen, mais voilà tout. Présentez - vous partout où vous croyez pouvoir obtenir des voix. Les Lurcy et les Bignardin n'enchaînent peut-être pas tous les suffrages.

M. DE VERNANT.

Je crains bien que nous ne prenions une peine inutile.

MADAME DE VERNANT.

Voilà un homme qui voudrait être député, et qui craint seulement la peine qu'il faudrait prendre pour le devenir. Les femmes ont cent fois plus de courage. C'était donc en restant tranquille que vous vouliez opérer les belles réformes dont vous nous berciez?

M. DE VERNANT.

Si je m'adresse une fois au préfet, je crains de perdre mon indépendance.

MADAME DE VERNANT.

Vous serez indépendant comme lui, comme tous les gens qui participent au pouvoir; c'est-à-dire que vous ne discuterez pas les ordres que l'on vous donnera, afin de ne pas encourir de reproches. C'est là la véritable indépendance.

M. DE VERNANT.

Allons, allons, je vais faire quelques visites.

MADAME DE VERNANT.

Je ne vous recommande point de ne pas faire étalage d'opinions trop prononcées; il faut écouter les gens, dire à peu près comme eux, désirer que les choses s'arrangent sans secousse, parce que c'est le mot d'ordre de ce parti-là; se confier au temps, qui remet insensiblement tout à sa place; enfin, rappelez-vous monsieur Sureau, dont nous nous moquions si bien, et parlez comme lui.

M. DE VERNANT.

Je tâcherai.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE VERNANT seule d'abord,
et un peu après AUGUSTINE.

MADAME DE VERNANT.

Qu'un homme qui espère est différent d'un homme qui n'espère plus ! Monsieur de Vernant est aujourd'hui comme s'il venait de tomber des nues. Nous autres femmes, nous avons au moins l'humeur pour nous soutenir; mais lui, il n'a rien. On lui dit que c'est fini, il le croit ; et, sans moi, il allait rester tranquille.

AUGUSTINE.

Ma tante, avez-vous vu monsieur de Lurcy ? Vous a-t-il apporté de meilleures nouvelles?

MADAME DE VERNANT.

Est-ce qu'il est rentré? En ce cas-là, je sors. Il me serait impossible de le voir à présent.

SCÈNE IX.

AUGUSTINE seule; un peu après M. DE LURCY.

AUGUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Comment! monsieur de Lurcy fait fuir ma tante! Quelle leçon pour ceux qui ne réussissent pas dans les services qu'ils veulent rendre.

M. DE LURCY.

Mademoiselle, je crains qu'on n'entraîne monsieur de Vernant dans des démarches qui pourraient lui nuire. Je désirais en parler à madame votre tante: mais il paraît qu'elle craint mes conseils, je viens de la voir sortir sans qu'elle ait voulu écouter un seul mot.

AUGUSTINE.

Ma tante a l'imagination si vive.

M. DE LURCY.

C'est fort bien; mais il y a des circonstances où il faut savoir se modérer. J'ai fait pour cette nomination tout ce qu'il m'était possible de faire. Nous avons été prévenus, un autre a été plus heureux; il faut en prendre son parti.

AUGUSTINE.

Prendre son parti ! c'est quelquefois bien difficile. Comment renoncer tout à coup à un espoir dont on s'était bercé si long-temps ?

M. DE LURCY.

D'après ses principes et ses opinions, monsieur de Vernant ne pensait pas à tirer parti de sa position de député. Cette position lui échappe ; mais il ne lui en reste pas moins l'honneur de s'y être dévoué avec un courage digne des plus grands éloges.

AUGUSTINE.

Et le bien qu'il espérait faire ?

M. DE LURCY.

M. Bignardin le fera.

AUGUSTINE.

Ce n'est pas la même chose.

M. DE LURCY.

Croyez monsieur votre oncle au-dessus d'une vanité aussi puérile. Que le calme revienne parmi nous, et nous serons assez heureux pour ne pas envier la gloire de ceux à qui nous devrons un si grand bienfait.

AUGUSTINE.

A tort ou à raison, on croit qu'on réussirait mieux qu'un autre.

M. DE LURCY.

Il y a des personnes qui doivent rassurer à cet égard; monsieur Bignardin est de ce nombre. La fermeté de son caractère, son esprit, ses lumières, cette conscience du bien qui n'a jamais dévié, sont de sûrs garans de la conduite qu'on doit attendre de lui.

AUGUSTINE.

Mon oncle ne le connaît peut-être pas aussi bien que vous le connaissez.

M. DE LURCY.

J'ai un moyen assuré de le tranquilliser sur son compte, en lui avouant que, si j'eusse cru que monsieur Bignardin eût eu l'intention de renoncer à toutes ses habitudes pour courir la chance des élections, jamais je n'aurais pensé à lui opposer un autre candidat.

AUGUSTINE.

Monsieur de Lurcy, ne lui dites pas cela devant ma tante.

M. DE LURCY.

Pourquoi, puisque c'est la vérité?

AUGUSTINE.

Une femme doit croire son mari supérieur à tous les autres hommes.

M. DE LURCY.

Voilà la seule politique que les femmes de-

vraient entendre, et je souhaite que vous conserviez toujours d'aussi bons sentimens.

SCÈNE X.

M. DE LURCY, AUGUSTINE, MADAME DE LURCY.

MADAME DE LURCY.

Monsieur de Lurcy, je suis fâchée de vous le dire devant cette bonne Augustine, mais ses parens ne gardent plus aucune mesure. On vient de les voir entrer chez le préfet.

M. DE LURCY.

Ma chère amie, tâchez donc de perdre cette promptitude de jugement qui vous fait si souvent condamner les choses les plus simples.

MADAME DE LURCY.

Quoi! vous les approuvez?

M. DE LURCY.

Je ne sais pas ce qu'ils y vont faire.

MADAME DE LURCY.

Tenter de ce côté-là ce qu'ils ont manqué d'un autre. Madame de Vernant, qui m'a dit ouvertement, à moi, qu'elle ne connaissait dans toute la province que son mari qui fût propre à faire

un bon député, ne doit négliger aucun moyen pour lui faire remplir sa vocation.

M. DE LURCY.

Si une autre personne parlait ainsi, je suis persuadé que vous la blâmeriez.

MADAME DE LURCY.

Non ; si cette personne surtout avait été trompée comme je l'ai été.

SCENE XI.

M. ET MADAME DE LURCY, AUGUSTINE, M. BIGNARDIN.

M. DE LURCY.

Monsieur Bignardin !

M. BIGNARDIN.

Eh, mon Dieu, oui ; bien confus de ce qui vient d'arriver. Mademoiselle Augustine, est-ce que vos chers parens ne sont point ici? Je venais m'expliquer avec monsieur de Vernant sur notre malheureuse rivalité. Si j'avais su plus tôt..... Je suis persuadé qu'il me croit l'homme du monde le plus coupable.

AUGUSTINE.

Mon oncle, monsieur, rend justice à votre loyauté.

M. BIGNARDIN.

J'ai été chez vous il y a quelques jours; on ne m'a parlé de rien. Comme je sais que monsieur votre oncle a des goûts sédentaires, je croyais que les cabales et les commérages inséparables d'une élection ne l'intéresseraient pas beaucoup, et je n'ai rien dit qui eût rapport à cela.

MADAME DE LURCY.

Je puis être caution de la retenue de monsieur Bignardin; car nous-mêmes, qui aurions eu tant de plaisir à partager ses espérances, nous n'avons pas été plus instruits que votre famille.

M. BIGNARDIN.

J'ai eu tant de peine à me déterminer; j'ai combattu si long-temps! Je suis si heureux, si tranquille! On n'assume pas sur sa tête une responsabilité aussi grande sans y faire attention.

MADAME DE LURCY.

Bast! bast! la plupart de nos députés ne se doutent pas qu'ils soient responsables.

M. DE LURCY.

Tant pis pour ceux-là.

M. BIGNARDIN.

Ce cher monsieur de Lurcy, il ne transige jamais. Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aviez pas averti que vous portiez monsieur de Vernant? Personne ne rend plus que moi justice à

ses connaissances, et je ne lui reprocherais que de ne pas savoir les appliquer. Il voit le monde trop en beau.

AUGUSTINE.

Ce n'est pas faute d'exemples.

M. BIGNARDIN.

Et cependant j'ai une telle opinion de sa capacité, que, si je le pouvais, je lui transporterais volontiers l'honorable fardeau dont on s'obstine à vouloir m'accabler.

AUGUSTINE, avec ironie.

Vous ne le pourriez pas.

M. BIGNARDIN.

Non sans doute, et voilà ce qui m'afflige. Quand des électeurs s'assemblent et se promettent de réunir tous leurs vœux sur celui des candidats qui obtiendra le plus de suffrages, tout ce qui dérangerait ce traité serait un tort inexcusable.

AUGUSTINE.

La probité dans ce cas est bien facile à ceux qui réussissent.

M. DE LURCY.

Je vous assure, ma chère Augustine, qu'elle est un devoir facile pour tous; et s'il n'en était pas ainsi, quel espoir nous resterait-il pour triompher? Le choix que l'on a fait de monsieur

Bignardin est connu maintenant; il va soulever des cabales; c'est à nous de le soutenir.

M. BIGNARDIN.

Il serait si pénible que cette excellente province fût représentée par un de ces brouillons qui ne se plaisent que dans le désordre, ou par un de ces hommes qui n'ont d'opinion que leur intérêt! Ces derniers surtout sont bien puissans, ils ont l'appui de l'autorité.

MADAME DE LURCY.

Vous êtes sur la brèche, vous connaissez vos adversaires; ralliez vos forces.

M. BIGNARDIN.

Le secours que monsieur de Lurcy me promet si franchement va déconcerter bien des gens.

MADAME DE LURCY.

Allez, allez, messieurs; les momens se comptent; ralliez les bons, et méfiez-vous des déserteurs.

(Monsieur de Lurcy et monsieur Bignardin sortent ensemble.)

SCÈNE XII.

MADAME DE LURCY, AUGUSTINE.

MADAME DE LURCY.

J'aime ce monsieur Bignardin ; c'est encore de la vieille roche.

AUGUSTINE.

Vous plaisantez.

MADAME DE LURCY.

Non vraiment.

AUGUSTINE.

Alors c'est que je conçois autrement les hommes de la vieille roche. Je les croyais moins adroits.

MADAME DE LURCY.

Monsieur Bignardin est incapable de ruse; et la preuve, c'est qu'il n'a rien compris à la petite guerre que vous lui faisiez, méchante que vous êtes.

AUGUSTINE.

Dites qu'il l'a éludée.

MADAME DE LURCY.

Vous lui en voulez d'être plus heureux que votre oncle.

AUGUSTINE.

Si vous saviez le cas que je fais de ce bonheur-là. Mon oncle ne se soucie d'être élu que parce que la mode est aux élections; une fois cette idée entrée dans la tête, on ne veut pas en avoir le démenti; et on est souvent bien embarrassé le jour où l'on a réussi.

MADAME DE LURCY.

Quand on a des opinions bien arrêtées, cependant.....

AUGUSTINE.

Sans doute; mais est-ce monsieur Bignardin qui a de ces opinions-là? Son caractère établi est de mettre du mystère à tout pour paraître mieux instruit que personne, et n'être obligé de s'expliquer sur rien; c'est une idole qui ne rend ses oracles que par signes. On peut lui trouver du mérite; mais moi, je le trouve fort ennuyeux.

MADAME DE LURCY.

C'est franc. Ainsi vous ne lui tenez aucun compte du sacrifice qu'il est prêt à faire de sa tranquillité et de ses habitudes au maintien des saines doctrines et au bonheur de l'État?

AUGUSTINE.

Peut-on savoir ce qu'il fera?

MADAME DE LURCY.

Je le maintiens incorruptible.

AUGUSTINE.

Jusqu'ici je ne vois pas qui aurait eu intérêt à le tenter.

MADAME DE LURCY.

Il n'abandonnera jamais les siens.

AUGUSTINE.

Il y a tant de manières aujourd'hui de ne pas abandonner les siens en se rapprochant cependant des autres !

MADAME DE LURCY.

Où avez-vous donc appris la politique, mon enfant?

AUGUSTINE.

Ce n'est pas de la politique, c'est ce qui se passe tous les jours.

SCENE XIII.

MADAME DE LURCY, AUGUSTINE, MONSIEUR DE VERNANT.

M. DE VERNANT.

Grace à madame de Vernant qui m'a engagé à voir le préfet, je viens de renouveler une très-aimable connaissance. Quoiqu'il y eût près d'un

an que je n'eusse été chez lui, il ne m'en a pas moins reçu avez beaucoup de distinction et des manières excellentes. C'est vraiment un magistrat.

MADAME DE LURCY, avec gaieté.

En vérité !

M. DE VERNANT.

Il n'a pas la moindre morgue; c'est un homme tout simple; et nous avons causé ensemble sur le ton de la plus grande familiarité. Vous pensez bien que nous n'avons guère épargné le Bignardin; ses prétentions nous paraissent la chose du monde la plus comique.

MADAME DE LURCY.

Si elles se réalisaient cependant, cela deviendrait plus sérieux.

M. DE VERNANT.

Elles ne se réaliseront pas; le préfet en est sûr; il m'a même offert de me prêter l'appui de l'administration, si je voulais le supplanter.

MADAME DE LURCY.

Vous avez refusé ?

M. DE VERNANT.

J'ai accepté.

AUGUSTINE.

Quoi ! mon oncle.....

MADAME DE LURCY.

Ah ! monsieur de Vernant.

M. DE VERNANT.

Est-ce que vous seriez fâchée à présent de me voir député ?

MADAME DE LURCY.

Oui, de cette manière-là.

M. DE VERNANT.

Pour une femme d'esprit, je ne vous conçois pas. Qu'importe la manière, pourvu que je réussisse ? Croyez-vous que cela me rendra un autre homme ; et n'y a-t-il que la coterie du Bignardin qui ait le privilège des élections ?

MADAME DE LURCY.

Prenez garde, mon cher monsieur, que ce matin encore cette coterie était la vôtre.

M. DE VERNANT.

Non, puisqu'elle ne m'a pas nommé. D'ailleurs, on se tromperait fort si l'on s'imaginait que je partage les exagérations auxquelles elle se livre. Je déclare au contraire que j'ai toujours regardé comme une perfidie l'acharnement que l'on met à entraver le gouvernement pour lui faire commettre des fautes, dans l'espoir d'en tirer ensuite avantage contre lui. Le parti qui se livre à ce machiavélisme ne peut pas être le mien.

MADAME DE LURCY.

Hier pensiez-vous ainsi ?

M. DE VERNANT.

Sans doute.

MADAME DE LURCY.

Mais au moins vous parliez autrement.

M. DE VERNANT.

J'étais entouré d'électeurs qui me promettaient leurs voix ; ce n'était pas là le moment d'élever une discussion.

MADAME DE LURCY.

Eh bien, suivez mon conseil, et, malgré les belles promesses du préfet, ne vous hâtez pas de vous séparer de vos amis.

M. DE VERNANT.

Quels sont donc ces amis qui croiraient que je me sépare d'eux, parce que j'ai de la modération ? Ce serait une plaisante amitié ; et j'avoue que je n'y attacherais pas grand prix, s'il me fallait jouer l'énergumène pour la conserver. Monsieur le préfet connaît mes opinions, il les approuve ; et c'est tout ce que je veux. Je n'empêche pas, après cela, que les gens trompés dans leur ambition trouvent que tout va mal ; c'est tout simple...

MADAME DE LURCY.

On pourrait aussi par ambition trouver que tout va bien.

M. DE VERNANT.

Jamais; les ambitieux sont toujours mécontens. Observez un peu Bignardin quand je serai nommé, vous verrez l'air sinistre qu'il prendra. Ils sont tous de même.

MADAME DE LURCY.

Si monsieur Bignardin échoue, ses partisans au moins lui resteront.

M. DE VERNANT.

Grand bien lui fasse! Pour moi, je vais trouver monsieur de Lurcy, et tâcher d'ajuster les voix qu'il m'a données avec celles que le préfet m'a promises....

MADAME DE LURCY.

Monsieur de Lurcy ne s'y prêtera pas.

M. DE VERNANT.

Vous croyez cela?

MADAME DE LURCY.

J'en suis sûre. Monsieur de Lurcy ne veut rien pour lui, il vous l'a prouvé dans les démarches qu'il faisait pour vous; mais je puis vous affirmer qu'il n'abandonnera pas ses principes.

M. DE VERNANT.

Ainsi vous me déclarez que j'abandonne les miens?

MADAME DE LURCY.

Je ne veux pas vous répondre; cela irait trop loin. Nous nous entendrons mieux quand le moment des illusions sera passé.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE VERNANT, AUGUSTINE.

M. DE VERNANT.

Conçois-tu rien à madame de Lurcy? Après les espérances que son mari m'a données, après les professions de foi qu'il m'a demandées, quand j'ai reçu tous les électeurs qu'il m'a envoyés, la voilà presque tentée de s'opposer à ma nomination. C'est inconcevable. Je suis sûr qu'elle est persuadée qu'elle ne change pas d'opinion, et que c'est moi qui ai tort. (Augustine sourit.) Tu ris; ah! mon enfant, tu en verras bien d'autres. Le monde est quelquefois bien plaisant.

AUGUSTINE.

C'est vrai, mon oncle.

M. DE VERNANT.

Elle ne me soupçonnait pas une aussi grande fermeté de caractère.

AUGUSTINE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à présent nous ne serons plus malades quand nous recevrons des invitations du préfet, et que je pourrai danser à ses bals.

SCENE XV.

M. DE VERNANT, AUGUSTINE, HENRI.

HENRI.

Monsieur, madame de Vernant qui est chez ma mère....

M. DE VERNANT

Comment! comment! monsieur Henri, ma femme est chez madame Dulaurey.... Dans ce moment-ci.... Quelle imprudence! Pardon, mon cher ami, mais si vous saviez le tort que cela peut me faire.

HENRI.

Ma mère sera bien surprise de vous avoir causé autant d'effroi.

M. DE VERNANT.

Eh! mon Dieu, ce n'est pas elle; je l'aime

et la respecte de tout mon cœur. Si vous ne receviez pas chez vous des gens d'une certaine nuance d'opinions....

AUGUSTINE.

Mon oncle, quoique indépendant, craint que cette visite ne lui fasse du tort auprès de monsieur le préfet.

HENRI.

Quel rapport le préfet a-t-il avec monsieur de Vernant?

M. DE VERNANT.

Je l'ai vu ce matin; il a la fureur de vouloir me faire nommer, et cette prédilection va peut-être me brouiller avec tous les miens; vous jugez que je dois prendre garde de l'indisposer à son tour. C'est un fier casse-tête qu'une élection pour quelqu'un qui voudrait être bien avec tout le monde.

HENRI.

Madame de Vernant ne sera pas d'avis que vous acceptiez le secours du préfet.

M. DE VERNANT.

Est-ce que madame de Vernant tiendrait encore à ses vieilles idées?

HENRI.

Au contraire, elle en a adopté des plus nouvelles qui se fassent; et sa seule prétention à

cette heure est de vous faire porter par ces gens d'une certaine nuance d'opinions pour lesquels vous montrez un si grand éloignement.

M. DE VERNANT.

Est-ce qu'elle croit réussir de ce côté-là ?

HENRI.

Apparemment.

M. DE VERNANT.

Mais pourquoi ne vient-elle pas s'expliquer elle-même ?

HENRI.

Tenez, la voici.

SCENE XVI.

M. ET MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE, HENRI.

MADAME DE VERNANT.

Monsieur Henri, j'ai quitté madame votre mère beaucoup plus tôt que je n'aurais voulu ; mais je craignais que monsieur de Vernant ne comprît pas assez promptement les nouvelles combinaisons que nous sommes obligés de faire, et que sa lenteur accoutumée ne lui fît perdre tout le fruit de mes négociations ; voilà pourquoi je vous ai suivi de si près.

M. DE VERNANT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces nouvelles combinaisons ?

MADAME DE VERNANT.

Écoutez-moi. Ne comptez plus sur monsieur de Lurcy ; je l'ai rencontré côte à côte avec monsieur Bignardin, à qui il va donner vos voix ; c'est une chose certaine. Quant au préfet, vous devez savoir que son choix lui est indiqué, et que ce n'est pas vous.... Ainsi....

M. DE VERNANT.

Vous êtes mal instruite.

MADAME DE VERNANT.

Laissez-moi parler. S'il vous a trompé en vous donnant des espérances, le préfet a joué son rôle, et il n'y a pas de reproches à lui faire ; mais comme j'ai su faire expliquer sa femme, qui, par parenthèse, est bien la plus impertinente petite personne que je connaisse, il est clair qu'on ne veut pas de gens de notre bord ; car elle s'est servie de ce mot-là. Ainsi j'ai dû tourner les yeux vers une classe plus impartiale, et qui ne demande à ses députés qu'une grande loyauté jointe à du désintéressement. J'ai donc été voir cette bonne madame Dulaurey, que nous devons être honteux d'avoir délaissée comme nous l'avons fait ; je connais son excellent cœur ;

et, sans préambule, je lui ai dit franchement où nous en étions et le service que son mari pouvait nous rendre. Elle a ri de ma vivacité; et, comme elle se trouvait assez embarrassée pour me répondre, son frère, monsieur Galpin, que nous ne pouvions souffrir parce que nous lui trouvions l'air goguenard, mais qui, dans la vérité, est un excellent homme, et qui a un grand fonds d'estime pour vous, monsieur Galpin, dis-je, s'est hâté de prendre la parole, et de me donner, dans les termes les plus positifs, l'assurance qu'il ferait tout pour nous servir.

(Augustine et Henri se font des signes d'intelligence.)

M. DE VERNANT.

Mais....

MADAME DE VERNANT.

Il n'y a pas à consulter; il faut tout de suite aller au collège. Il est sûr qu'il n'y a pas encore de majorité; les partis se balancent. Voyez d'abord monsieur de Lurcy, tâchez de le piquer d'honneur; ensuite, sans qu'il puisse s'en douter, rejoignez monsieur Galpin. Mêlez-vous dans les groupes; ne parlez pas; mais ayez l'air d'approuver tout ce qu'on y dira. Une élection, c'est ruse contre ruse; la bonne intention justifie tout. N'est-il pas vrai, Henri? Ne perdez pas de temps; il est peut-être déjà tard. Partez.

M. DE VERNANT.

Je voudrais au moins savoir....

MADAME DE VERNANT.

Ah! si vous voulez au moins savoir, nous sommes perdus.

M. DE VERNANT.

On ne descend pas aussi vite d'un parti à un autre....

MADAME DE VERNANT.

Que voulez-vous dire? descendre! Penseriez-vous que vous étiez plus élevé quand vous partagiez le sot entêtement des Lurcy et des Bignardin, ou quand vous consentiez à vous mettre sous la dépendance d'un préfet? Vous suivez maintenant la seule route qui convienne à un galant homme; vos nouveaux partisans sont de vrais Français, et vous devez être fier de vous présenter comme leur candidat. Mon cher Henri, je vous regarde comme de la famille, et je n'ai pas besoin de vous recommander le secret sur les hésitations de monsieur de Vernant. (A son mari.) Allez donc, monsieur, allez donc.

M. DE VERNANT.

Que je serai content quand tout ceci sera fini!

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME DE VERNANT, HENRI, AUGUSTINE.

MADAME DE VERNANT.

Je ne connais pas d'homme d'une intelligence plus lente que monsieur de Vernant; il lui faut des siècles pour comprendre les choses les plus simples.

AUGUSTINE.

Mais, ma tante, pourquoi voulez-vous en faire un député?

MADAME DE VERNANT.

Connaissez-vous les autres, mademoiselle? Je veux en faire un député, parce que c'est un titre. Je vais aller écrire quelques billets qui pourront nous être utiles; mais s'il arrivait des nouvelles, ne manquez pas de me faire avertir. Henri, je n'oublierai pas la bienveillance de votre famille.

(Elle sort.)

SCENE XVIII.

AUGUSTINE, HENRI.

AUGUSTINE.

Il s'est opéré une grande révolution dans l'esprit de ma tante.

HENRI.

Ma chère Augustine, je ne m'en sens pas de joie. Elle montre à présent autant d'empressement à conclure notre mariage qu'elle avait mis de soins à le retarder. Le double échec que vient d'éprouver son mari nous la livre entièrement. Ma mère, à cause de nous, s'est prêtée de très-bonne grace à toute la vivacité de cette réconciliation, et désormais je n'ai plus rien à craindre.

AUGUSTINE.

Je ne suis pas aussi rassurée que vous, Henri. Si monsieur Galpin allait échouer dans les promesses qu'il lui a faites.

HENRI.

Il y échouera.

AUGUSTINE.

Vous croyez?

HENRI.

Mon oncle ne se mêle pas de politique ; c'est un homme de plaisir qui se moque de tout. Il a flatté les illusions de madame de Vernant, parce qu'elles lui ont paru plaisantes ; il n'a pas eu d'autre motif.

AUGUSTINE.

Mais ce renfort de libéraux qu'il lui a promis ?

HENRI.

Est de son invention. Où voulez-vous qu'il ait pu connaître des libéraux ? La politique de madame de Vernant fatiguait ma famille ; elle s'en est aperçue, et n'a pas hésité à en conclure que nous étions des réprouvés. Voilà ce qui fait qu'elle nous recherche aujourd'hui.

AUGUSTINE.

Pauvre tante ! Tout le mal qu'elle s'est donné n'aboutira donc qu'à une mystification ?

HENRI.

Qu'importe, si cette mystification aboutit à notre mariage ?

AUGUSTINE.

Et mon oncle, qu'elle tourmente sur l'espoir que lui a donné monsieur Galpin !

HENRI, avec gaieté.

Vous ne trouvez pas cela plaisant ?

AUGUSTINE, de même.

Ce n'est guère charitable au moins.

HENRI.

Il y a des gens qui veulent être trompés. Ne nous a-t-elle pas dit elle-même que les élections n'étaient qu'un assaut de ruses ?

SCÈNE XIX.

AUGUSTINE, HENRI, MADAME DE VERNANT.

MADAME DE VERNANT.

Définitivement, je n'écrirai pas; j'ai l'esprit trop inquiet, et mes lettres arriveraient trop tard. Mais qu'avez-vous donc tous deux ? Vous avez l'air content; sauriez-vous quelque chose ?

HENRI.

Nous parlions de nos espérances.

MADAME DE VERNANT.

Bon Henri! que j'ai été injuste! mais je veux tout réparer. Votre mère a été parfaite; et votre oncle! Ah! quel homme! quelle force de raisonnement! quelle franchise d'opinions! Ce sont des gens de cette trempe-là que je voudrais voir

à la tête du gouvernement. Vous croyez bien qu'il a du crédit, n'est-il pas vrai?

HENRI.

Il m'a déjà rendu un bien grand service.

MADAME DE VERNANT.

Est-ce que vous recherchez quelque emploi? Laissez-moi faire; si monsieur de Vernant réussit, vous n'aurez qu'à me dire tout ce qui vous conviendra. Sortez donc un peu pour voir si vous n'apprendriez pas quelque chose. Je n'ai jamais été aussi impatiente. Mais ce serait inutile; j'ai déjà envoyé quelqu'un. C'est ce monsieur de Lurcy que je redoute à présent. Vous ne sauriez croire combien je me déplais dans cette maison. Que je hais tous ces prétendus amis politiques qui ne se font aucun scrupule de se jouer de vous! Peut-être aura-t-il eu quelque honte de sa conduite; il ne faut encore rien dire. Il avait l'air de si bonne foi! En effet, pourquoi nous préférerait-il monsieur Bignardin? il ne l'oserait pas..... en face de mon mari surtout. Il y a du malentendu; tout cela s'expliquera à son avantage, j'en suis sûre. Ne le croyez-vous pas, Henri? C'est que, dans l'état où sont les choses, ses voix, unies à celles de monsieur votre oncle, nous assureraient la majorité.

Allons, allons, monsieur de Lurcy est un honnête homme.

SCÈNE XX.

MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE, HENRI, MADAME DE LURCY.

MADAME DE LURCY.

Vous savez que tout est fini ?

MADAME DE VERNANT, avec un calme affecté.

Ah !

MADAME DE LURCY.

Monsieur de Lurcy vient de me l'envoyer dire.

MADAME DE VERNANT, même jeu.

C'est monsieur Bignardin ?

MADAME DE LURCY.

Non.

MADAME DE VERNANT.

Le ciel soit loué ! j'en étais bien sûre. (Avec hésitation.) Et monsieur de Vernant ?

MADAME DE LURCY.

Vous ne deviez plus y compter.

SCÈNE XXI.

M. ET MADAME DE VERNANT, M. ET MADAME DE LURCY, AUGUSTINE, HENRI.

M. DE LURCY.

Vous avez raison. Nous ne pouvions pas lutter, puisque celui qu'on a nommé, quoique n'étant pas de ce département, avait un parti aussi considérable. Tout était arrangé à Paris.

MADAME DE VERNANT.

On a nommé un inconnu! c'est une grande consolation. Personne au moins ne triomphe. Ah! ah! monsieur Bignardin, vos intrigues n'ont pas été heureuses.

M. DE LURCY.

Nous sommes un peu joués dans tout ceci.

MADAME DE VERNANT.

Il paraît que la trahison était de tous les côtés.

M. DE LURCY.

C'est l'usage.

M. DE VERNANT.

Il n'y faut plus penser. Nous allons rentrer dans nos habitudes, ce n'est pas un grand mal-

heur. Pour moi, il me semble que j'ai eu la fièvre, et que j'en suis guéri. Je me trouve mieux.

M. DE LURCY.

Vous me faites plaisir de parler ainsi, et je comptais sur cette résignation. Vous n'aviez pas saisi l'ensemble de la position que vous désiriez, et vous n'auriez pas été long-temps sans vous repentir de l'avoir embrassée. Nos débats politiques ne conviennent pas à votre caractère.

MADAME DE VERNANT.

Et, malgré ces pressentimens, vous aviez cependant secondé des désirs qui vous paraissaient si contraires au bonheur de monsieur de Vernant; c'est la preuve d'une amitié bien aveugle. Je ne m'étonne plus que vous ayez échoué. Vos démarches ont dû se ressentir d'une aussi tendre sollicitude.

MADAME DE LURCY.

Pourquoi voudriez-vous, madame, que monsieur de Lurcy eût été plus heureux que toutes les autres personnes auxquelles vous vous êtes adressée?

MADAME DE VERNANT.

Monsieur de Vernant ne s'est adressé à personne, on s'est adressé à lui. Mais, en consentant à ce que l'on suivît une élection en son

nom, il n'a pas prétendu se mettre en tutelle, et soumettre sa conduite à qui que ce soit. Si c'est ma visite à madame Dulaurey que l'on prétend me reprocher....

M. DE LURCY.

Mais, madame, personne n'y pense.

MADAME DE VERNANT.

Dans certaine coterie, les interprétations malignes se propagent si facilement, on y a tant de talent pour dénaturer les intentions les plus pures, que je ne serais pas étonnée qu'on me fît un crime d'avoir renoué une ancienne liaison qui désormais cependant sera inaltérable. Je ne veux plus de ces fausses amitiés qui n'ont de base que des opinions éphémères; et, pour preuve de la sincérité de cette résolution, j'abandonne toutes les coteries pour ne plus voir que les personnes qui me conviendront.

MADAME DE LURCY.

C'est un parti fort sage.

MADAME DE VERNANT.

Je suis charmée qu'il ait votre approbation, madame, surtout au moment où nous sommes obligés de quitter votre maison pour nous rendre à l'invitation de madame Dulaurey. Elle m'a engagée à passer chez elle le peu de temps qui doit s'écouler d'ici au jour du mariage de

ma nièce avec son fils, et je compte assez sur votre indulgence pour espérer que vous nous pardonnerez de ne pas profiter plus long-temps de votre aimable hospitalité. Henri, donnez-moi le bras; et vous, Augustine, prenez celui de votre oncle. (A madame de Lurcy.) Recevez, ainsi que monsieur de Lurcy, nos remercîmens bien sincères, et soyez assurés que notre reconnaissance est proportionnée à votre bonne volonté et à vos bons services.

(Elle sort avec Henri.)

AUGUSTINE, à madame de Lurcy.

Madame, nous ne nous quittons jamais que vous n'ayez la bonté de m'embrasser.

MADAME DE LURCY, l'embrassant.

De tout mon cœur, ma chère enfant.

M. DE VERNANT, à M. de Lurcy.

Adieu, mon ami, je n'ai jamais su garder rancune.

(Ils sortent.)

SCÈNE XXII.

M. ET MADAME DE LURCY.

M. DE LURCY.

Je n'en reviens pas.

MADAME DE LURCY.

Que voulez-vous de plus? Monsieur de Vernant vous pardonne.

M. DE LURCY.

Il s'est donc passé quelque chose que j'ignore.

MADAME DE LURCY.

Non.

M. DE LURCY.

J'ai fait pour eux tout ce qui était en mon pouvoir; et, sans être trop exigeant, je ne devais pas m'attendre à une pareille conduite.

MADAME DE LURCY.

C'est une leçon pour l'avenir :

OBLIGEZ UN VILAIN, VOUS N'AUREZ QUE CHAGRIN.

LA

SCÈNE DOUBLE,

OU

IL NE FAUT PAS BADINER AVEC LE FEU.

PERSONNAGES.

M. DE BUATRY.
MADAME DE BUATRY.
LE CHEVALIER DE SAINVAL.

La scène se passe à Paris, chez M. de Buatry.

Le théâtre représente un salon.

LA
SCÈNE DOUBLE.

SCENE I.

M. ET MADAME DE BUATRY.

M. DE BUATRY.

Ma chère femme, regardez-moi donc bien. Est-ce que j'ai l'air d'un imbécille ?

MADAME DE BUATRY.

Pourquoi me dites-vous cela ?

M. DE BUATRY.

C'est qu'il est singulier que, sans que je le demande, on me donne toujours, dans les proverbes que nous jouons, les rôles de tuteur, de mari débonnaire ou de père facile, enfin les rôles de Cassandre.

MADAME DE BUATRY.

Personne ne se soucie de ces rôles, et vous voulez bien vous en charger; c'est ce qui fait qu'on vous les donne.

M. DE BUATRY.

Vous croyez que c'est tout ?

MADAME DE BUATRY.

Il n'y a pas autre chose.

M. DE BUATRY.

Vous me rassurez. Je sais bien que je ne suis pas taillé pour jouer les amoureux; mais il me semblait aussi que je n'avais pas absolument l'air d'un sot. N'est-il pas vrai?

MADAME DE BUATRY.

Vous me faites rire avec votre bonhomie. Vous n'êtes pas taillé pour jouer les amoureux! Mais où voyez-vous des hommes qui aient meilleure mine que vous? Dites que vous n'avez aucune prétention, que votre caractère, quoique gai, ne manque pas d'une sorte de gravité qui vous sied fort bien. Je vous assure que beaucoup de nos jeunes gens qui se croient charmans, n'ont pas l'air aussi agréable que vous.

M. DE BUATRY.

Ma bonne amie, vous me dites ce que vous pensez, et je suis fort heureux que vous pensiez ainsi. Vous m'avouerez cependant que j'aurais bien mauvaise grace à vouloir lutter d'agrémens contre Sainval, par exemple, qui n'a pourtant que deux ans moins que moi. Répondez à cela.

MADAME DE BUATRY.

Le Chevalier est très-bien. Il a sur vous l'avantage, si c'en est un, d'aimer les réunions d'éclat, de vouloir plaire généralement ; il n'est pas surprenant qu'il fasse des frais pour réussir. Si vous aimiez le monde autant qu'il l'aime, vous auriez bien vite ce que vous croyez qui vous manque.

M. DE BUATRY.

Vous êtes ingénieuse à me flatter. Ce n'est vraiment pas ma faute si le brouhaha m'ennuie. On est si bien chez soi avec sa femme et quelques amis! Sans le goût que vous avez pour les proverbes, moi, je vivrais au milieu des champs.

MADAME DE BUATRY.

Eh bien, vous vous y ennuieriez bien vite.

M. DE BUATRY.

Je ne crois pas. N'avez-vous pas répétition ce matin?

MADAME DE BUATRY.

Oui, avec le Chevalier.

M. DE BUATRY.

Alors, si je ne vous gêne pas, je resterai. Je lui trouve un talent parfait, et rien ne me plaît autant que son jeu.

MADAME DE BUATRY.

En effet il joue très-bien.

M. DE BUATRY.

Il est vif, animé, sans fadeur; son expression est toujours heureuse. Ne trouvez-vous pas qu'il est encore meilleur avec vous qu'avec qui que ce soit?

MADAME DE BUATRY.

Je ne m'en suis point aperçue.

M. DE BUATRY.

Je l'ai fort bien remarqué, moi. Vous jouez si bien aussi, cela électrise. Quand doit-il venir?

MADAME DE BUATRY.

Je l'attends.

M. DE BUATRY.

On parle d'un mariage pour lui.

MADAME DE BUATRY.

Pour le Chevalier?

M. DE BUATRY.

Sans doute.

MADAME DE BUATRY.

Je crois qu'on en parlera long-temps.

M. DE BUATRY.

Pourquoi cela?

MADAME DE BUATRY.

Parce qu'il n'est pas fait du tout pour le mariage. C'est un esprit trop léger, trop dissipé; il

est incapable d'un attachement sérieux. Il a une habitude de coquetterie qui est pour lui comme une seconde existence; et, malgré tout son enjouement, je suis persuadée que ce serait un mari fort maussade.

M. DE BUATRY.

Vous autres femmes à principes, vous avez des idées singulières. Vous voudriez qu'un homme vînt au monde tout raisonnable, et que jusqu'au moment où il se marie, il n'eût connu l'amour que dans les romans. C'est aussi par trop exiger. Sainval a de la grace, de l'originalité; il dit fort naturellement les plus jolies choses du monde; les femmes en rafolent parce qu'il les fait rire; je ne vois pas grand mal à cela.

MADAME DE BUATRY.

A la bonne heure.

M. DE BUATRY.

Sa gaieté n'est pas méchante.

MADAME DE BUATRY.

J'en conviens.

M. DE BUATRY.

Je ne lui ai jamais entendu faire les honneurs de personne: ce n'est pas non plus un fat; encore moins un pédant; il chante, il danse à merveille, il joue la comédie comme un ange, que voulez-vous donc de plus?

MADAME DE BUATRY.

Rien..

M. DE BUATRY.

Vous plaisantez ; mais si j'avais un fils, je serais très-content qu'il lui ressemblât.

MADAME DE BUATRY.

Et si vous aviez une fille, vous la lui donneriez pour femme ?

M. DE BUATRY.

Je n'ai jamais fait cette réflexion-là. Mais le voici.

SCÈNE II.

M. ET MADAME DE BUATRY, LE CHEVALIER DE SAINVAL.

M. DE BUATRY.

Chevalier, nous parlions de vous.

LE CHEVALIER.

De moi ! Avec madame ?

MADAME DE BUATRY, embarrassée.

Je trouvais que vous vous faisiez un peu attendre.

M. DE BUATRY.

Et comme on en veut toujours aux gens qu'on attend, elle ne vous ménageait guère.

MADAME DE BUATRY.

Mon ami, vous savez que monsieur n'a jamais de temps à perdre, et que nous avons deux rôles à répéter ce matin.

LE CHEVALIER, avec expression.

Mais, madame, je n'ai jamais regardé comme du temps perdu celui où j'avais le bonheur d'être admis près de vous.

M. DE BUATRY.

J'ai été obligé de rompre une lance en votre honneur.

LE CHEVALIER.

Serait-il vrai, madame?

MADAME DE BUATRY.

Monsieur de Buatry s'amuse à retarder notre répétition, et voilà tout.

M. DE BUATRY.

Allons, je n'en dirai pas davantage, puisque cela semble vous contrarier; mais je n'aurais pas été fâché d'apprendre au Chevalier que toutes les femmes ne le trouvent pas aussi aimable qu'il se l'imagine.

MADAME DE BUATRY.

Monsieur de Buatry, voilà une plaisanterie qui se prolonge trop long-temps.

M. DE BUATRY.

Vous avez raison. Je voulais faire commencer

une scène d'explication entre vous deux ; mais vous en avez de plus essentielles à répéter ensemble, et je garderai celle-là pour une autre fois.

LE CHEVALIER.

Une scène d'explication ! En quoi donc, madame, aurais-je eu le malheur de vous déplaire ?

MADAME DE BUATRY.

Vous voyez bien, mon ami, où tout cela nous mène. Faites donc entendre à monsieur qu'il n'y a pas le moindre fondement à tout ce que vous lui avez dit.

M. DE BUATRY.

Mais il le sait bien. Remarquez pourtant ce que c'est que d'avoir affaire à un bon acteur ; comme il était tout de suite entré dans la situation ! (Imitant le chevalier.) « En quoi donc, madame, aurais-je eu le malheur de vous déplaire ? » Mon cher Chevalier, vous êtes un homme admirable.

LE CHEVALIER.

Je cherche quels peuvent être mes torts.

M. DE BUATRY.

Ceci est de trop. Quand on a eu un aussi bel élan que celui que vous venez d'avoir, il faut s'arrêter. Je vous parle principes. Par où allez-vous commencer ? Par votre scène de valets.

LE CHEVALIER.

C'est au choix de madame.

MADAME DE BUATRY.

Cela m'est indifférent.

M. DE BUATRY.

Alors je décide pour la scène de valets, il faut garder celle d'amour pour la fin.

LE CHEVALIER.

Madame me donne-t-elle l'ordre de commencer ?

MADAME DE BUATRY.

Mais oui, monsieur.

M. DE BUATRY.

Allons, en scène, Chevalier.

LE CHEVALIER fait quelques pas en s'avançant près de madame de Buatry.

« Madame. »

M. DE BUATEY.

Comment! un valet qui appelle une soubrette, madame!

LE CHEVALIER.

C'est juste, je ne sais à quoi je pensais. « Mademoiselle. »

M. DE BUATRY.

Mademoiselle ne vaut rien non plus. Appelez-la Marton ou Lisette.

LE CHEVALIER.

« Lisette. »

MADAME DE BUATRY.

« Ah! c'est vous, Frontin? »

M. DE BUATRY.

Quels singuliers valets vous êtes! il faut se tutoyer.

MADAME DE BUATRY.

Je n'en vois pas la nécessité.

M. DE BUATRY.

Si fait.

MADAME DE BUATRY.

« Ah! c'est toi, Frontin? »

LE CHEVALIER.

« Hélas! oui, ma chère Lisette, et qui suis bien « malheureux. »

MADAME DE BUATRY.

« Un Frontin malheureux! »

LE CHEVALIER.

« J'ai eu la faiblesse de m'identifier tellement « avec mon maître, que je souffre autant que lui « de ses peines. »

MADAME DE BUATRY.

« C'est touchant. Et de quoi souffre ton » maître? »

LE CHEVALIER.

« Ah! Lisette, un amour sans espoir. »

MADAME DE BUATRY.

« Sans espoir! le pauvre jeune homme! Mais » il doit trouver cela bien nouveau; car, autant

» que je puis le connaître, il ne se désespère pas
» facilement. »

LE CHEVALIER.

« Ainsi vous le croyez avantageux ? »

M. DE BUATRY, le reprenant.

Tu le crois.

LE CHEVALIER.

« Ainsi tu le crois avantageux ? »

MADAME DE BUATRY.

« Tous les hommes le sont, et ce n'est pas ton
» maître qui ferait exception. »

LE CHEVALIER.

« Et si je vous disais... »

M. DE BUATRY, le reprenant.

Et si je te disais.

LE CHEVALIER.

« Et si je te disais que, tout léger qu'il paraît,
» mon maître nourrit dans son cœur le senti-
» ment le plus tendre, l'amour le plus respec-
» tueux? »

MADAME DE BUATRY.

« Je ne te croirais pas. Les hommes n'aiment
» plus comme cela depuis long-temps. »

LE CHEVALIER.

« Et comment crois-tu donc qu'ils aiment ? »

MADAME DE BUATRY.

« Ils n'aiment que pour tromper. »

M. DE BUATRY.

Très-bien.

LE CHEVALIER.

« Vous êtes bien injuste, Lisette. »

MADAME DE BUATRY.

« Mais où veux-tu en venir, et en quoi les » amours de ton maître me regardent-ils ? »

M. DE BUATRY.

A la bonne heure donc. Je trouvais que vous sortiez furieusement de votre sujet.

MADAME DE BUATRY.

« Ce n'est pas de moi qu'il est amoureux. »

LE CHEVALIER.

« Tu peux lui rendre au moins un grand ser- » vice. »

MADAME DE BUATRY.

« Lequel? »

LE CHEVALIER, remettant une lettre à madame de Buatry.

« Te charger de remettre cet écrit. »

MADAME DE BUATRY.

« Moi! »

LE CHEVALIER, avec intention.

« Il n'espère pas de réponse; il désire seule- » ment qu'on connaisse ses sentimens et qu'on » les lui pardonne. »

M. DE BUATRY.

Quel langage précieux pour un valet!

MADAME DE BUATRY.

« Mais encore à qui en veut-il? »

LE CHEVALIER, avec hésitation.

« L'adresse t'en instruira. »

M. DE BUATRY.

Je n'entends rien du tout à la manière dont vous avez pris ce rôle, mon cher Sainval, vous êtes timide, votre voix fléchit à tout moment; vous avez plutôt le ton d'un Céladon que celui d'un Frontin.

MADAME DE BUATRY, après avoir lu l'adresse de la lettre, marque le plus grand étonnement,

(A part.) C'est mon véritable nom qui est sur cette lettre. (Haut et froidement.) Monsieur de Buatry a raison, monsieur; rien de ce que vous faites ici n'est convenable. (Elle lui rend la lettre.)

LE CHEVALIER, embarrassé.

Vous excuserez, madame....

M. DE BUATRY.

Il s'agit bien d'excuses. Vous n'êtes pas en verve de valet aujourd'hui; cela reviendra. Passez à votre scène d'amour; pour celle-là, je suis sûr que vous irez à merveille.

MADAME DE BUATRY.

Non, mon ami; il faut laisser cela.

M. DE BUATRY.

Parbleu! non. Vous jouerez votre scène d'amour.

MADAME DE BUATRY.

Je vous assure, monsieur de Buatry, que rien ne sera plus déplacé.

M. DE BUATRY.

Vous ne lui répondrez pas, si vous voulez; mais je ne veux pas que ce pauvre Chevalier s'en aille sans avoir réparé l'échec qu'il vient de recevoir. Allons, allons, Chevalier, du courage: rassemblez vos idées, mettez-vous en situation, pénétrez-vous bien de votre sujet. La scène est jolie; une justification!

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas moi qui le veux, madame. J'aurais désiré vous épargner la contrainte que vous éprouvez à m'entendre; j'aurais renoncé à vous exprimer le mortel chagrin que je ressens d'avoir pu vous déplaire; mais je suis forcé de parler.

M. DE BUATRY.

Bravo!

LE CHEVALIER.

Ne craignez pas que je cherche à justifier ma témérité en vous peignant ce qui se passe dans mon ame; vous y verriez un trouble si violent que peut-être ne me refuseriez-vous pas quelque

pitié; mais je vous ai irritée, je dois me croire coupable.

M. DE BUATRY.

C'est parfait de vérité,

LE CHEVALIER.

Je vois les suites de mon imprudence; vous allez me défendre de paraître devant vous; je le crains; et cependant ce qui se passe en moi est si inconcevable, que cette défense même me sera moins pénible, puisque vous connaîtrez mon secret.

MADAME DE BUATRY.

Trouvez-vous, monsieur de Buatry, que cette scène se soit assez prolongée?

M. DE BUATRY.

C'est à vous de répliquer.

MADAME DE BUATRY.

Monsieur vient de prévenir ma réponse; je n'ai rien à y ajouter.

M. DE BUATRY.

Mais s'il s'en va, tout est fini.

MADAME DE BUATRY.

C'est ce que je désire.

M. DE BUATRY.

Je ne vous comprends pas. Ou cette justification doit vous toucher, et vous devez pardonner,

ou bien elle vous irrite davantage, et vous faites une sortie foudroyante.

MADAME DE BUATRY.

Je n'ai rien à faire de plus que ce que je fais.

M. DE BUATRY.

Est-ce votre avis, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Je dois me soumettre.

(Il salue et s'en va.)

SCENE III.

M. ET MADAME DE BUATRY.

M. DE BUATRY, riant.

Ah! ah! ah! ah! est-il comédien! (Il imite le Chevalier.) Je dois me soumettre. (On entend un bruit de voiture.) Mais il s'en va tout de bon. Qu'est-ce donc que cela veut dire? Savez-vous, ma bonne amie, que je vous trouve un peu singulière ce matin?

MADAME DE BUATRY.

Non, mon ami.

M. DE BUATRY.

Je suis sûr que le Chevalier est piqué. Pourquoi donc n'avez-vous pas voulu répéter? C'est une bizarrerie inimaginable! Je conçois que, dans la première scène, vous l'ayez trouvé faible; mais il avait fort bien entamé sa justification. Vous ne l'avez seulement pas regardé; il était admirable d'expression; l'amour le plus vrai ne parlerait pas autrement. Enfin, dites-moi ce qui vous est passé par la tête.

MADAME DE BUATRY.

Je pensais qu'une femme mariée a comme mauvaise grace à écouter de certaines choses, même dans une scène de comédie.

M. DE BUATRY.

C'est bien collet-monté ce que vous dites là.

MADAME DE BUATRY.

Qu'un homme avantageux pourrait abuser d'un rôle pour faire une déclaration véritable.

M. DE BUATRY.

Bast! bast! il y a tant d'autres manières!

MADAME DE BUATRY.

Vous avez cru remarquer vous-même que le Chevalier mettait plus d'expression quand il jouait avec moi qu'avec toute autre.

M. DE BUATRY.

Je le répète encore.

MADAME DE BUATRY.

Dans notre société, on peut avoir fait la même remarque.

M. DE BUATRY.

Eh bien?

MADAME DE BUATRY.

Cela ne me plairait pas.

M. DE BUATRY.

Je devine. Le Chevalier a trop de talent; vous craignez qu'il ne vous éclipse.

MADAME DE BUATRY.

C'est peut-être cela.

M. DE BUATRY.

Permettez-moi de vous dire que c'est ridicule.

MADAME DE BUATRY.

J'en tombe d'accord.

M. DE BUATRY.

Un homme est plus accoutumé à parler le langage de l'amour.

MADAME DE BUATRY.

Il y a des choses qu'une femme ne doit entendre que de son mari.

M. DE BUATRY.

Quand c'est un badinage?

MADAME DE BUATRY.

Mais ne savez-vous pas que le proverbe que nous répétions dit :

IL NE FAUT PAS BADINER AVEC LE FEU.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pag.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

